



LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

AUTOUR DU LAC

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

(Amérique du Nord)

AUTOUR DU LAC

PAR

Paris
H. DE LA BLANCHÈRE



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
SAINT-SULPICE

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET C^{IE}, SUCCESSEURS

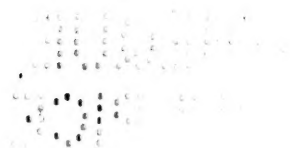
PARIS

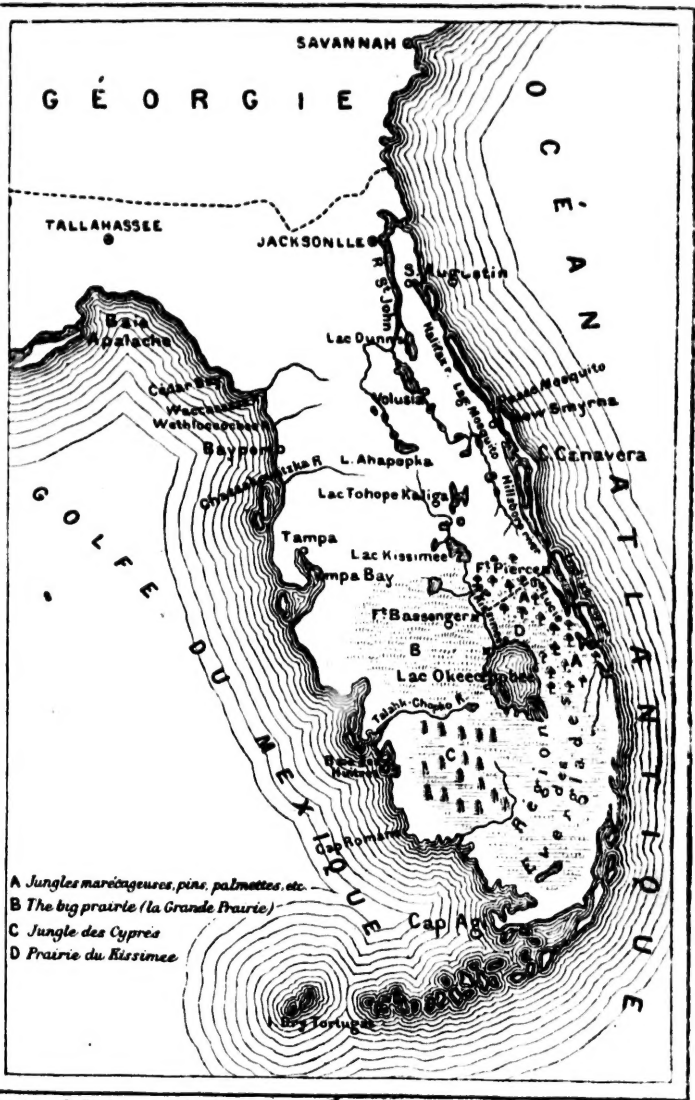
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1878





Gravé par E. Morieu, r. de Brea 23 Paris.

LA FLORIDE.





AUTOUR DU LAC

I. — UNE SÉANCE DE LA *NORTH-AMERICAN GEOGRAPHICAL SOCIETY*, SECTION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

M. Saunderson Baines terminait la lecture de son rapport.

« ... Voici, messieurs, disait-il, tout ce que j'avais à vous exposer sur la situation présente de la Floride. Découverte en 1512, par Juan Ponce de Léon, et définitivement conquise par les Espagnols en 1570, elle leur a appartenu jusqu'en 1819, avec des fortunes diverses. Pendant cette longue période, qu'en ont-ils fait ? Rien. Je vous ai parlé d'une folle expédition d'aventuriers français, de leur mort ignominieuse, et de la fanfaronne vengeance qu'en tira de Gourgues, Français et Gascon, en 1567. Mais cela ne suffit pas pour que la France ait

sa place dans l'histoire de la Floride. Là, comme partout en Amérique, comme au Brésil à la même époque, comme au Canada un peu plus tard, comme ici même enfin, dans notre Louisiane, les Français, venus sur les traces d'autres peuples, n'ont eu ni le courage, ni la force, ni le talent de se maintenir ; et ils ont disparu sans laisser après eux aucune fondation durable, aucun élément de population active, aucun germe de prospérité.

« Quant aux Espagnols, c'est à peine si je puis dire qu'ils aient plus contribué que les aventuriers français à la prospérité de la Floride. Pendant près de trois cents ans qu'ils l'ont possédée, ils n'en ont rien fait. A peine quelques établissements sur les côtes, quelques centres où croupit dans l'oisiveté cette inutile population créole que l'Espagne laisse partout : voilà tout ce que ces trois siècles auront valu à la Floride. Par l'Espagne, rien n'a été fait. Depuis quarante-cinq ans que la Floride est entrée dans l'Union, elle a plus marché qu'en ces trois cents années, et elle ne s'arrêtera plus.

« Oui, messieurs, la Floride datera son his-

toire du jour où elle est entrée dans notre grande confédération, et surtout de l'année 1845, où elle est devenue un de ses États. C'est nous qui lui avons donné ses villes, qui avons créé les ports de ses côtes ; c'est nous qui avons défriché les forêts de sa partie septentrionale, c'est nous qui avons navigué sur ses fleuves. Que dis-je ! c'est nous qui l'avons découverte, ou plutôt qui la découvrirons.

« Ici, messieurs, je suis ramené, pour conclure, à la pure géographie. La Société à laquelle vous appartenez a rendu d'immenses services à la science et à notre pays. Depuis qu'elle existe, elle a marché sans cesse avec les pionniers, avec les émigrants, avec les soldats de nos armées, avec les steamers de nos commerçants. Au nord, à l'ouest, au centre, elle a tout exploré, tout vu ; elle a fait pénétrer partout la lumière et puissamment aidé la colonisation. Mais il s'en faut encore, cependant, que notre vaste continent nous soit entièrement ouvert. Même dans sa partie méridionale, où la section de la Nouvelle-Orléans doit surtout agir, plus d'un point est encore inconnu. Nouvellement

entrés dans l'Union pour la plupart, nos États et territoires du Sud ont trop longtemps appartenu à des nations vieilles et usées, telles que l'Espagne et la France, où la population est stérile, où l'esprit d'entreprise n'existe pas. Il ne faut donc pas s'étonner si *la Floride n'est pas connue !*

« Rappelez-vous ce que j'ai dit de sa partie méridionale. Si, venant de Jacksonville, vous remontez le Saint-John, vous entrez, à partir du lac George, dans de vastes forêts vierges. Du milieu de ces forêts sort une rivière, le Kissimee, qui se dirige droit vers le sud. On n'en a pas suivi le cours ; mais il est probable qu'elle se rend dans ce mystérieux lac d'Okeechobee¹ dont je vous ai déjà parlé. L'Okeechobee, nappe d'eau que tous les récits des Indiens dépeignent comme immense, occupe une grande partie de la Floride méridionale ; mais l'étendue de cette partie nous est malheureusement inconnue. Personne, messieurs, personne, excepté quelques Indiens Séminoles, *personne n'a vu les eaux de l'Okeechobee !*

1. Prononcez : *Okitchobie*.

« Si l'on part de la côte orientale de la presqu'île, côte saine et fertile, qui est un des plus beaux pays du monde, on trouve, à la limite des cultures et des habitations, d'épaisses forêts vierges, humides et coupées de rivières et de marécages, terrains étranges, connus sous le nom de *Swamps*, et qui doivent s'étendre jusqu'au bord de l'Okeechobee. Si l'on part au contraire de l'ouest, de la côte du golfe du Mexique, on trouve la Grande-Cyprière, immense forêt de cyprès gigantesques dont les racines, s'entremêlant dans une boue infecte, recèlent, disent les récits, les monstres les plus invraisemblables de la faune et de la flore tropicales. Si l'on vient au contraire en s'éloignant de la côte sud, on ne tarde pas à trouver un pays plus impraticable encore : ce sont les *Évergla-*
des. La masse énorme des Éverglades doit servir de déversoir au grand lac dont elle défend l'approche ; car le sol y est un composé par parties à peu près égales de végétaux, d'eau et de terre : ce doit être une vaste éponge à travers laquelle les eaux de l'Okeechobee se rendent par infiltration dans la mer. Là ni homme ni

animal ne peuvent vivre ; les Éverglades ne sont praticables que pour les oiseaux et les reptiles.

« Tels sont les obstacles, messieurs, qui ont jusqu'ici arrêté les premiers possesseurs de la Floride. Ils sont grands, on doit le dire, d'autant plus que le pays, à peu près au niveau de la mer, est noyé sur un tiers de sa surface pendant plusieurs mois de l'année.

« Mais, messieurs, l'Américain a pris l'habitude de n'être arrêté par rien de ce que la volonté humaine peut vaincre. Or il y a des hommes qui ont vu l'Okeechobee, qui atteignent journellement ses bords, et qui même les habitent. Je vous l'ai dit, messieurs, ce sont les Séminoles, dont le nom est si tristement connu par la guerre atroce qu'ils ont faite à nos compatriotes : on dit même qu'une de leurs tribus portait le nom du lac mystérieux qui nous occupe.

« Sans doute cette guerre a pris fin : dans peu de temps, je l'espère, les Séminoles auront disparu ; et peut-être nos soldats auront-ils vu l'Okeechobee. Alors viendra notre tour : à nous il appartiendra d'en faire le périple, la carte, et de

le conquérir pour toujours à la science, à la civilisation...

« Pour préparer ce résultat, il n'y a pas de temps à perdre. Je demande qu'une commission soit nommée pour étudier les moyens de faire servir la guerre de Floride à la découverte de cette contrée, et particulièrement de l'Okeechobee. »

M. Saunderson Baines avait mis une bonne heure à lire le rapport sur la Floride dont nous venons de rapporter la fin. Il posa son papier sur le bureau présidentiel, descendit, et s'assit au milieu d'applaudissements prolongés.

Le président se leva et dit :

— Avant de voter sur la proposition de M. Baines, je demande que des remerciements lui soient adressés pour le rapport distingué que vous venez d'entendre.

Les applaudissements recommencèrent, durèrent deux minutes, et le silence se fit. Alors une voix ferme et claire s'éleva seule et dit :

— Je proteste !

II. — CRÉOLE ET YANKEE.

La Nouvelle-Orléans est une ville d'un caractère particulier : car elle est peuplée par deux espèces d'hommes qui se sont juxtaposées sans jamais vouloir se mêler.

Il y a deux grands quartiers, aussi ennemis que deux villes rivales. Les Français qui ont fondé la Louisiane et les Espagnols qui l'ont aussi possédée habitent l'un de ces quartiers. Nés dans le pays, fils, pour la plupart, d'hommes nés dans le pays, ces créoles n'en sont pas moins restés très-fidèles au souvenir de leur patrie d'origine, et surtout ont conservé au plus haut degré le patriotisme de race. Il n'y en a probablement pas un qui voulût travailler à rendre la Louisiane soit à l'Espagne, soit à la France; mais il n'y en a pas un non plus qui ne se rappelle avec orgueil le nom de l'ancêtre français ou espagnol qui a établi sa famille sur les bords du Mississipi.

L'autre quartier est habité par une population

plus récente, qui date de l'acquisition de la Louisiane par la Confédération : c'est la population yankee.

Nous nous ferions difficilement en Europe une idée de la haine profonde qui divise ces deux populations, haine irréconciliable, parce qu'elle repose sur des différences tellement profondes que rien ne peut les effacer; haine qui ne peut finir que par l'anéantissement d'un des deux éléments par l'autre. Les créoles français et espagnols, presque tous de race noble, riches, planteurs pour la plupart, accoutumés à la vie presque féodale des grands propriétaires fonciers dans ces États du Sud, forment une société aristocratique dont rien de ce qui existe chez nous ne peut donner une idée. Fondateurs et longtemps seuls habitants de la Louisiane, ils la voient à regret envahie par l'élément yankee, industriel, plébéen, aventurier, qui crée, par le commerce ou le travail, une richesse rivale de la leur et plus rapidement croissante.

Il n'y a presque jamais de mélange entre gens des deux partis. On ne se voit presque pas. On se hait, on se jalouse. On se méprise : le Yankee,

par son orgueil de conquérant et le sentiment de sa force; le créole, par la fierté de sa race et par la rage de se voir envahi de plus en plus sans aucune opposition possible. Les rapports les plus fréquents entre la jeunesse des deux races sont les duels. Il y en a tous les jours. Seulement, dans ce beau pays d'Amérique, cela ne se passe pas comme ici. Les Louisianais se battent à la carabine, à vingt-cinq, trente ou cinquante pas, et *l'offenseur tire le premier*. Il semble que l'on ait voulu tout faire pour rendre meurtrières ces rencontres, et pour multiplier cette triste inscription qui remplit les deux cimetières, le protestant comme le catholique : « Un tel, né à telle date, mort à vingt ans, victime de l'honneur. »

Celui qui sait toutes ces choses ne s'étonnera pas qu'on ait vu avec surprise l'un des jeunes gens les plus distingués de la ville créole, M. Julien du Merril, se faire inscrire au nombre des membres de la *North-American geographical Society*, section de la Nouvelle-Orléans.

Il va sans dire que la ville créole vit, en ce qui regarde les choses de l'esprit, dans une im-

mobilité très-voisine de l'ignorance. Tout le mouvement intellectuel est comme accaparé par les Yankees ; mais il n'a rien, hâtons-nous de le dire, de littéraire ou de poétique : il est entièrement tourné vers les sciences pratiques, chères à l'instinct positif des Anglo-Saxons. Aussi cette section louisianaise de la grande Société américaine ne renfermait-elle que des Yankees quand M. du Merril y entra.

Cela fit sensation chez les gens de sa race et de son parti. Personne dans la ville créole n'était de meilleure famille ; car son père descendait d'un gentilhomme distingué de Bretagne que les promesses de Law avaient amené jadis sur les bords du Mississipi, et sa mère, dona Luisa de Arucos y Campo, rattachait son origine à la plus pure noblesse castillane. Personne ne possédait plus de terres, plus de nègres. Personne enfin n'avait plus de motifs d'être l'ennemi du parti contraire : car il pouvait citer cinq ou six parents tués en duel, et son père était mort, disait-on, de certain coup de *bowie-knife* reçu on ne sait où, mais dont on accusa successivement tous les nombreux ennemis personnels

que le vieux planteur s'était faits parmi les Yankees.

Pourtant on pardonna bientôt à M. du Merrill la démarche qu'il avait faite ; car on avait pris l'habitude de lui voir tout faire autrement qu'aux autres. Élevé en France et instruit, il était rentré dans son pays avec les habitudes les plus opposées à la vie indolente, insignifiante et toute matérielle des créoles. Passionné pour les sciences sociales, il lisait, il travaillait : géographie, histoire, économie, il possédait à fond toutes ces connaissances dont les plus instruits de ses compatriotes n'avaient même pas l'idée. A peine paraissait-il s'occuper de l'administration de sa fortune, qui, mise en bon ordre par son père, semblait se gouverner toute seule : on le croyait complètement absorbé par ses études.

Les grandes nouvelles qui agitaient toute la population créole, comme le fameux duel de don Juan Palmero et de Samuel Partridge, ou la ruine de la maison Bounier par la maison Johnson, Coleman and C^o, ou le triomphe de M. Adams, nommé gouverneur de l'État au lieu de M. de Valnègre, le laissaient indifférent. On

ne lui connaissait aucune de ces haines inexpiables qui se perpétuent là-bas comme une vendetta italienne, et, quoiqu'il eût près de vingt-six ans, il n'avait encore eu aucun duel. Aussi les jeunes gens disaient :

— Du Merril, oh ! un drôle d'homme ! Il ne fait jamais rien comme un autre !

A quoi les malveillants ajoutaient :

— C'est égal, son père avait plus de sang dans les veines !

Cependant, qui eût vu M. du Merril, grand jeune homme, élancé et vigoureux, n'eût pas pu le croire descendant dégénéré d'une forte race. Ses cheveux noirs, ses yeux brillants, sa physionomie décidée lui donnaient plutôt l'air d'un homme d'action que d'un homme d'étude ; ou du moins on sentait que l'étude devait n'être pour lui qu'une préparation pour agir. Dans ces membres nerveux, quoique fins et flexibles comme tous ceux des Espagnols d'Amérique, sous ce visage calme, mais ferme comme celui d'un Breton de France, le sang, le bon sang, le *sang bleu*, comme on dit en Castille, ne pouvait certainement manquer. Aussi le vieux M. Lebon,

devant chez qui passait M. du Merrill pour se rendre aux séances, ne manquait-il jamais de dire :

— Cela finira par quelque coup de tonnerre !

Il passait pour un homme clairvoyant.

... C'était M. du Merrill qui avait interrompu en disant : « Je proteste ! » les applaudissements qui accueillaient le rapport sur la Floride.

III. — LE DÉFI.

A cette parole inattendue, un tumulte se fit dans la salle. On se leva, on cria, on menaça même. Mais M. du Merrill, qui s'était levé, s'approcha du président, demanda la parole, et monta à la tribune le plus tranquillement du monde.

Le bruit cessa enfin.

— Messieurs, dit-il, j'ai protesté, non point contre l'exposé fait par M. Eaines de l'état géographique des Florides, non point contre ses conclusions, qui promettent à notre Société l'honneur d'en découvrir les parties inconnues,

mais contre les expressions inconvenantes dont il s'est servi en parlant et de la France et de l'Espagne...

Ici il y eut quelque bruit. M. Saunderson Baines se leva.

— Les Français que conduisait Dominique de Gourgues n'étaient point des aventuriers : c'étaient de braves gens qui venaient venger leurs compatriotes mis à mort pour une cause qui est celle de la plupart d'entre vous, la cause de la religion protestante ! Et ceux qu'ils venaient venger, c'étaient les compagnons de René de Laudonnière, tous honnêtes colons ou braves gentilshommes ! Quant à l'Espagne, M. Baines n'en aurait pas parlé comme il l'a fait quand même vous auriez conquis sur elle la Floride ; et il sait comme nous tous que vous la lui avez achetée !...

Ici le bruit devint tumulte. Des protestations s'élevèrent de toutes parts. M. Baines fit un ou deux pas vers la tribune. Le président demanda le silence ; et, d'une voix sèche, il dit :

— Je ne m'attendais pas qu'un citoyen des États-Unis prononçât de pareilles paroles.

— Citoyen des États-Unis ! Eh ! je le suis autant que personne, s'écria M. du Merrill, puisque je suis né dans cette ville. Mais j'y suis né d'un sang français ; mais je descends de ces races que M. Baines a insultées, et je ne puis tolérer des paroles comme celles qu'il a dites. Ce n'est pas dans la Louisiane, fondée par la France ; ce n'est pas dans cette ville qu'habitent par moitié les fils des Français et des Espagnols, qu'on a le droit de parler légèrement ni de la France ni de l'Espagne. Quiconque n'a pas de leur sang dans les veines n'est qu'un étranger en Louisiane. Qu'il s'y fasse accepter comme un hôte, mais qu'il n'y prenne pas l'air d'un conquérant insolent et moqueur : nous ne supporterons pas la conquête !...

Cette fois, dans toute l'assemblée, ce ne fut qu'un cri de colère ; mais M. Baines fut le plus furieux : on le vit s'avancer vers l'orateur les yeux brillants, la figure rouge ; le bras gauche étendu montrant le poing à son ennemi, la main droite dans une de ses poches, il arrivait sur lui avec une résolution effrayante.

Quand il parvint au pied de la tribune, il s'ar-

rêta : le créole tenait un revolver et l'ajustait, tranquille et calme, sans dire un mot.

Que faire? Baines tenait le sien; mais pouvait-il le tirer de sa poche? Il avait fait la faute de se laisser devancer, et il comprit sans doute qu'au moindre mouvement il était mort.

— Monsieur, cria-t-il, vous me rendrez raison...

— Oui, monsieur, dit du Merrill, mais non pas comme vous pensez... Messieurs, dit-il en se tournant vers l'assemblée surprise et silencieuse, y a-t-il parmi nous quelqu'un qui ait voyagé en Floride?

— Moi, dirent plusieurs voix.

— Oui, mais dans la Floride méridionale?

— Je crois qu'il n'y a que moi, dit le vieux M. Waits, capitaine de l'armée fédérale.

— Alors, capitaine, voulez-vous bien me dire ce que vous savez de l'Okeechobee? Les pays qui l'entourent vous semblent-ils impossibles à traverser?

— Du temps que j'étais en Floride, j'ai bien entendu dire que quelques détachements, en poursuivant les Séminoles, avaient atteint les

bords du lac, mais je n'en ai rien cru. Quand j'ai entendu M. Baines, tout à l'heure, nous promettre qu'on atteindrait l'Okeechobee, qu'on en ferait le tour, qu'on l'ouvrirait aux communications, j'ai craint qu'il ne s'avancât trop... Moi aussi, moi qui vous parle, j'ai essayé d'arriver jusqu'au lac. J'ai remonté le Saint-Jean, puis j'ai essayé d'atteindre le Kissimee pour le redescendre jusqu'au lac : nous étions huit, je survivais seul, et je n'ai pas seulement atteint le Kissimee...

— Mais aujourd'hui la défaite des Indiens a dû rendre le voyage plus facile.

— Au contraire. Sans doute les forêts, les *Swamps*, ont été traversées par des troupes; mais elles n'y ont rien laissé d'utile : les villages indiens sont brûlés, mais les rares habitations qui s'avançaient dans ces solitudes, bien plus loin que la colonisation compacte, sont détruites aussi. On ne doit plus s'attendre à trouver quoi que ce soit au nord ni à l'est de l'Okeechobee. Quant au Sud... d'abord on ne peut y aller, ce sont les *Everglades*!... Mais quand même on y parviendrait, savez-vous ce qu'on trouverait? On y trouverait des Indiens...

— Mais...

— Oui, vous allez dire qu'*Osceola* est mort, que les derniers Séminoles se sont rendus, et qu'on les a transportés dans l'*Indian Territory*. Qu'en sait-on ? Il faudrait, pour cela, avoir parcouru pied à pied tout le sud de la Floride, en regardant sous chaque racine, dans chaque flaque d'eau, au fond de chaque trou, pour voir si aucun Indien ne s'y cache ; et c'est ce qu'on n'a pas fait, ce qu'on ne fera jamais. Pour moi, voici mon avis. Il n'y a plus d'Indiens au nord du lac, ni à l'est, ni peut-être à l'ouest ; mais au sud il doit y en avoir, et malheur à l'Américain qui tombera aux mains des derniers Séminoles ! Au surplus, il n'y a rien à craindre : *on ne peut pas* aller par là.

— Mais cependant, monsieur, ces Indiens, que vous placez là, y vivent !

— Oh ! les Indiens ne sont pas des hommes ! L'homme... l'homme comme vous et moi ne peut pas vivre dans les Éverglades... Est-ce que vous savez nager dans la vase comme dans l'eau la plus pure ? Est-ce que vous pouvez passer votre vie comme un singe à courir de racine en

racine, de tronc en tronc, de branche en branche, au-dessus d'une boue liquide et sans fond? Est-ce que vous êtes à l'épreuve du venin des *moccassin-snakes* ? Est-ce qu'au bout de deux jours vous ne seriez pas mort de fièvres inconnues à qui n'a pas été là-bas? Monsieur, les côtes de la Floride sont le plus beau pays du monde, mais l'intérieur n'est pas habitable... Encore une fois, l'homme n'y peut pas vivre; et, quand Dieu a voulu qu'il y eût des êtres à forme humaine au bord de l'Okeechobee, il a créé un animal spécial, le Séminole, le seul qui puisse vivre dans cet épouvantable milieu! Tenez, je suis sûr que ceux qu'on déporte actuellement dans le territoire indien, au milieu des grandes prairies, entre les beaux affluents du Mississipi, mourront bientôt. Ces gens-là ne peuvent pas respirer un air sain et fait pour des poitrines humaines : il leur faut celui du *Swamp*, mortel pour nous!

— Ainsi, capitaine, vous croyez que l'Okeechobee...

— L'Okeechobee, monsieur, c'est la mort pour quiconque tentera d'y arriver!...

Tout le monde avait écouté attentivement le

vif entretien du jeune homme avec le capitaine Waits. Mais ce ne fut pas sans surprise qu'on l'entendit continuer en s'adressant à son adversaire :

— Eh bien ! monsieur Baines, voilà ce que vous désirez. Vous voulez risquer votre vie contre la mienne : risquons !... Mais risquons-la pour quelque chose d'utile. J'ai voulu que nul ne pût douter du danger, afin qu'on ne vînt jamais dire qu'un du Merrill a reculé devant la mort. Maintenant vous avez entendu l'honorable capitaine vous dire avec sa vieille expérience : « L'Okeechobee, c'est la mort !... » Eh bien ! cette mort, affrontons-la ! La dent d'un alligator, le crochet d'un serpent ou la flèche d'un Indien valent bien la balle d'un pistolet ou d'une carabine. Je demande à la *North-American geographical Society* de nous permettre, à M. Baines et à moi, d'entreprendre chacun pour notre compte une expédition vers l'Okeechobee, la prenant pour garante de la parole que nous donnerons de ne jamais reparaître sans avoir découvert le lac et sans en avoir fait le tour.

Il y eut un moment de surprise, puis un mouvement d'approbation. Si du Merrill eût été

Yankee, on l'aurait certainement applaudi.

Les Américains sont amis de l'étrange. Ils l'introduisent dans les choses les plus simples, ils l'aiment surtout dans ce qui est grand. La manière originale, mais si noble, dont M. du Merrill proposait de vider sa querelle avec M. Baines fut tellement goûtée que celui-ci eût été mal venu à refuser une proposition d'ailleurs si utile aux intérêts de la Société. Aussi fut-elle acceptée, et acte fut pris de la parole donnée par chacun des deux rivaux de rapporter la carte de l'Okeechobee ou d'y périr.

— Mais... dit Baines surpris.

— Pas de mais!... Reculeriez-vous? ajouta du Merrill avec une hauteur écrasante.

Un grand silence régna sur l'assemblée : toutes les bouches étaient ouvertes, toutes les poitrines étaient haletantes.

— Non, prononça Baines d'une voix étouffée. Un Yankee ne recule pas devant la folie d'un Français, quelle qu'elle soit!

— C'est entendu alors. Maintenant, messieurs, un dernier point reste à régler entre nous : le choix des armes. Ici les armes sont le plus ou

moins de sécurité du voyage, puisque ce sera la vraie défense de notre vie. Voici donc ce que je propose...

— Écoutez ! écoutez !...

— Le lac Okeechobee s'étend à peu près au milieu de la surface floridienne : il est défendu à l'est par les prairies du Kissimee, à l'ouest par la Big Prairie ; par conséquent, le chemin du bord au centre est aussi dangereux d'un côté que de l'autre. Au sud s'étend la région des Éverglades ; laissons-la libre et neutre pour tous les deux, ainsi que le nord aux immenses forêts vierges. Je propose donc, messieurs, que devant vous nous tirions au sort le côté par lequel chacun de nous abordera l'Okeechobee.

— Bravo !

— Monsieur Saunderson Baines accepte-t-il ?

reprit Julien en s'adressant à son adversaire.

— J'accepte !

— En ce cas, monsieur le président, veuillez indiquer pour qui vous tirerez le premier billet.

Le président mit deux billets dans un chapeau et, présentant cette urne improvisée à un Américain assesseur, il dit :

— Pour M. Saunderson Baines, le premier billet sortant.

— Soit! reprit Julien.

L'assesseur choisit un billet et le remit au président qui le déploya lentement :

— West! dit-il.

— C'est bien, reprit Saunderson Baines.

Et il sortit.

Ainsi se termina cette mémorable séance du 7 août 187..., la plus agitée qui ait jusqu'ici marqué l'existence de la section de la Nouvelle-Orléans dans la *Société géographique de l'Amérique du Nord*.

IV. — LE DÉPART.

Un mois après la séance mémorable de défi à la *Geographical Society*, une fine et légère goëlette quittait le *Warf* où elle avait reçu ses derniers aménagements et descendait allègrement les 170 kilomètres de Mississippi qui devaient la mener à la mer. Quiconque eût passé sous son arrière, bas sur l'eau, eût lu, en lettres d'or, le mot : *Confiance*.

A bord, Julien du Merrill assis sur la dunette, la tête dans sa main, laissait errer ses regards de la mer au ciel où se couchait le beau soleil des tropiques.

Quelques semaines plus tard, nous le retrouverons doublant, au large, le cap Agi, et évitant le grand courant du *Gulfstream*, qui, sortant du golfe du Mexique, le jetterait trop au large de sa route. En effet, fidèle à sa promesse, il marche à la station que le hasard lui assigna pour sa part du défi... L'est lui est dévolu : il abordera la Floride par l'est ! Pour cela, il lui faut longer à une vingtaine de lieues seulement les côtes basses et plates de cette presqu'île pendant une centaine de lieues et chercher la passe Nassau, entre les îles Talbot et Amélia qui gardent l'embouchure du Saint-John.

Il allait tout d'abord à Jacksonville.

Pour remonter les eaux du fleuve Saint-John, il lui fallait un bateau spécial ; c'est pourquoi il avait acheté la *Confiance*, construite en vue de la navigation dans les fleuves, munie d'un fond demi-plat et de formes spéciales. Ces conditions expliquent pourquoi il n'osait s'aban-

donner trop loin en pleine mer : son bateau était incapable de résister à une tempête.

La nuit est venue, tout émaillée d'étoiles ; une de ces nuits tropicales dont la splendeur est indescriptible. Le vent du sud pousse le petit navire comme une mouette sur les flots verts de l'Atlantique. Julien, songeant aux difficultés de son entreprise, suit machinalement du regard la houle perpétuelle des flots qui battent les grèves basses et arides de la Floride et vont se briser, à six mille lieues de là, sur les côtes d'Europe !

— France, terre bénie, berceau des ancêtres ! Espagne, berceau de la mère qui m'a nourri ! salut de loin ! puisse votre fils, un jour, vous revoir !...

La chaleur est accablante, le soleil se couche dans le sang, une brume transparente et dorée se lève à l'horizon, baignant l'île Amélia qui se montre comme une basse langue de terre terminée en falaises.

Cinq hommes et le capitaine Segris, vieil ami de collège, forment tout l'équipage de la *Confiance*. Le capitaine quitte Julien pour veiller dans la nuit limpide. Mais, depuis le coucher du soleil, la brise est tombée : la mer tranquille est

unie comme un lac d'un bleu plus lumineux que le ciel. Elle resplendit de mille feux ; chaque pli se développe en une nappe frangée éblouissante. La petite goëlette découpe en noir, sur le ciel, la silhouette de ses voiles pendant inertes sur leurs cordages...

Des sillons de feu paraissent et disparaissent autour du navire : ce sont des requins ou des bonites qui allument ces traînées sur leur passage, tournant et retournant sans cesse, rappelant involontairement ces girandoles que l'hirondelle décrit dans les airs, au soir d'un beau jour, sur l'eau d'un étang.

Mais la passe est franchie : la *Confiance* change de route, vers le sud cette fois-ci, et navigue dans la passe Talbot pour ranger le phare du Hasard, qu'on voit au-dessus de Pablo, à bâbord. A cet instant, elle entre dans les eaux du Saint-John. Pablo est une petite maison de poste au milieu d'un superbe bosquet de magnolias et de chênes verts : trente milles restent à parcourir pour arriver à la ville ; c'est l'affaire de vingt-quatre heures.

— Segris, dit Julien, n'oublie pas ton métier !

— Nous le verrons demain. Je n'ai garde de l'oublier, tu serais capable de me prendre un de mes hommes!...

— Tu peux y compter! Il me faut mes compagnons au complet.

— Tu les auras, j'en fais mon affaire.

— Et les chevaux?

— Pour ceux-là, nous avons le temps d'y penser!...

Les deux amis de collège se dirigeaient du port, où la *Confiance* était amarrée près d'un *warf* en charpente, vers une des rues qui débouchaient sur la place du *Court House*. Ils approchaient d'une case, à l'entrée d'une étroite rue latérale, ou mieux, d'un chemin boueux et non pavé, — la boue semble l'élément constitutif de ce pays qui pourrait être si admirable! — et heurtèrent à la porte. Cette case, bâtie en torchis et en roseaux, couverte de feuilles de palmier, devait renfermer une famille indienne.

Effectivement un homme de trente-deux ou trente-trois ans sortit, salua Segris comme une ancienne connaissance et resta devant lui, attendant ce qu'il allait lui dire. C'était un beau

garçon, sans contredit, mais au regard rusé et faux ; sur ses joues, revêtues de ce rose profond particulier aux Peaux-Rouges, s'étendait un tatouage bleu représentant un cœur entouré de petits ronds. Blouse de laine et ceinture de soie par-dessus un vêtement de peau collant, tel était son accoutrement.

— Comment va le colportage, Toby ? demanda Segris.

— Tout doucement, monsieur Segris.

— Alors vous ne voyez pas d'inconvénient à nous accompagner dans une tournée que nous voulons faire à l'Okeechobee ?...

— Ça dépend du prix...

— Bon !... Combien demandez-vous ?

— Deux dollars par jour, payables au retour.

— Soit.

— On fournira les armes et les provisions ?...

— Naturellement.

— C'est vous le maître, monsieur Segris ?

— Non. C'est mon ami Julien du Merril que voici.

— Très-bien... Quand partez-vous ?

— Tout de suite...

— Je vous suis. Vous me permettrez bien d'emporter quelques marchandises avec moi pour mes clients ?

Et voilà comment Toby fut embauché. Dix minutes après, il marchait à côté de ses nouveaux maîtres. Le soir, il était muni d'une excellente carabine, d'une paire de revolvers et d'une couverture qu'il portait en travers sur sa poitrine comme les Écossais leur plaid.

— Bonjour, monsieur Segris ! dit une voix enrouée au moment où le jeune marin revenait avec ses compagnons sur la place.

— Tiens ! c'est vous, Minecawa ?

— Oui, monsieur. Pour vous servir, si je le puis.

— Pardieu ! ça se trouve bien ! Le maquignonage va-t-il bien ?

— Oach mal, mal, monsieur Segris ! on ne vend plus de chevaux en ville... plus rien que des rosses !... pas d'argent !...

— Bah !

— Vraiment oui ; je l'affirme !

— Hum ! Et la chasse, mon brave ?

— La chasse, monsieur Segris... oh ! c'est

bien pis ! Il n'y a plus de gibier... plus du tout !... On tue un malheureux daim, et il faut aller le chercher à dix milles d'ici... Malheur ! on meurt de faim !!!

— Et de soif, n'est-ce pas ?...

— Ma foi ! oui, monsieur Segris.

— Alors, ami Muscoluguge, vous êtes disponible ?...

— Certainement, monsieur Segris...

— Voulez-vous venir avec nous faire un tour de côté de l'Okeechobee ?...

— De l'Okeechobee ? répondit le sauvage en relevant la tête. Oach ! il y a déjà bien des années que je n'y suis allé !... Pas depuis...

— Oui, j'entends. Pas depuis notre scalp ?

— Non ! non ! Il y a déjà longtemps...

— Raison de plus ; viendrez-vous ?

— Je viendrai, monsieur Segris. Je viendrai pour voir si les Indiens y sont encore... Non, il n'y en a plus... ils sont morts !

— Combien voulez-vous ?

— Deux dollars par jour.

— Entendu ! Nous partons demain. Le bateau est au *warf* Saint-Jean.

— J'y serai.

Et il y fut.

C'est ainsi que le *gentilhomme scalpé* devint l'engagé de notre ami. Minecawa était un vieil Indien devenu Yankee, c'est-à-dire ivrogne, paresseux, voleur... et maquignon !

Tels sont les effets de la civilisation.

V. — SAINT-AUGUSTIN.

Cette bourgade est cependant une des plus anciennes villes de la Floride ; elle date de 1535, alors que les Espagnols comprirent qu'il était temps de s'établir dans ce magnifique pays. Elle fut fondée par Mendès de Avila, qui traita avec les Indiens et obtint d'eux toutes les terres de la côte orientale, jusqu'au fleuve Saint-Jean.

Saint-Augustin ne fut pas longtemps tranquille. Les Anglais s'étant établis dans la Virginie, la Caroline, le Massachusetts, la guerre éclata. La petite ville fut brûlée par l'amiral Drake en 1556. Elle avait vingt ans ! Or, de-

puis ce temps, ses malheurs ne finirent pour ainsi dire point : prise et reprise, saccagée chaque siècle, si elle vit, c'est par un miracle de constance.

En 1665, elle fut prise par les boucaniers ; en 1712, elle fut assiégée par les Anglais, et enfin elle fut cédée à la Grande-Bretagne en 1763.

Hélas ! ce ne fut pas là une longue trêve ! Dix-huit ans plus tard, en 1781, elle fut reprise par les Espagnols, qui la gardèrent jusqu'en 1821, époque à laquelle ils vendirent toute la Floride aux Américains.

Saint-Augustin, la ville la plus importante de la Floride orientale, n'est point sur le Saint-Jean. Dès le lendemain matin, la *Confiance*, après avoir fait une trentaine de milles, jeta l'ancre en face de *Picolita*, un petit bourg situé sur la rive gauche de la rivière et où aboutit la route de la capitale. Quelle route ! Un chemin boueux, défoncé par les lourdes roues des chariots à bœufs, contournant des terres marécageuses et des cyprès !

On laissa la goëlette sous la garde du quartier-maître : Julien et son ami Segris louèrent

une carriole au village et emmenèrent avec eux le métis et Minecawa pour choisir des chevaux, car il fallait se munir de montures. Styx-Noir demeura sur le bateau ; en sa qualité de nègre, les Indiens et les métis ne le voyaient point d'un bon œil, et le jugeaient comme une créature beaucoup au-dessous d'eux.

C'était la première fois que Julien allait trouver sur son chemin un spécimen des forêts de la Floride, un exemple en même temps d'une partie des difficultés qui devaient l'assaillir plus loin dans le pays. Le chemin cahoteux où la charrette de Picolita secouait les deux amis s'enfonçait, à peu de distance du fleuve, sous une haute mais claire futaie de chênes d'espèces variées et de platanes au-dessus desquels s'élevaient les cimes magnifiques des grands palmiers ¹ à chou si renommés dans le pays. Julien fit arrêter sa voiture et voulut approcher de ces arbres gigantesques ; mais il reconnut, aux premiers pas, que traverser une futaie floridienne n'est rien, mais que traverser le fourré qui la remplit est autre chose !

1. *Oreodoxa palmata*.

Dès le premier moment, il fut arrêté par un inextricable fouillis de *palmettos*¹, de petits palmiers à scie² avec leurs feuilles tranchantes et leurs épines garnissant la tige entière, le tout lié, attaché, réuni par des milliers de lianes, de glycines et d'herbes coupantes. Cet ensemble s'élevait à 4 ou 5 mètres seulement : au-dessus montaient à 30 mètres les grands arbres, mais il aurait fallu le feu ou la hache pour s'ouvrir un passage dans le fourré.

Tels sont les bois des parties solides de la Floride. Que doivent être ceux des marécages et des vasières?

Au sortir de la forêt, la route traverse à gué une petite rivière qui va se jeter dans la lagune de Saint-Augustin, et l'on coupe une plaine sablonneuse et dépourvue d'arbres.

Ce fut l'occupation de la journée d'acheter cinq chevaux qu'il fallut aller choisir dans un *patio*, à une bonne distance de la ville ; mais dans ce pays la race des beaux et bons chevaux andalous est si multipliée et si bien accli-

1. *Rhapis*.

2. *Coryphea obliqua*.

matée que, le soir même, Toby Hall reconduisait la carriole, et que Minecawa et nos amis revenaient sur leurs propres montures pourvues de selles, brides, harnais usités dans le pays, où l'absence de chemins fait de tous les voyageurs des cavaliers intrépides.

Restait l'embarquement de cette cavalerie ; mais, avant son départ de la Nouvelle-Orléans, Segris, sur les avis de son ami, avait fait installer des *box* volants sur le pont du petit navire. Aussi les chevaux furent-ils bientôt établis dans leurs demeures provisoires, et le lendemain la *Confiance* reprenait sa route en remontant le Saint-John.

VI. — BUENA-VISTA.

A partir de Picolita, le cours du Saint-John se rétrécit un peu, mais en même temps la vitesse du courant augmente. Le navire entre dans les immenses forêts de cyprès : à droite, à gauche, à perte de vue, s'étendent des solitudes à peine parcourues par quelques *settlers* seule-

ment, et, de distances en distances énormes, on passe devant un fort abandonné ou encore muni de son petit détachement de soldats. On rencontre quelques maisons de poste isolées, quelques villages, quelques défrichements, mais tout cela est tellement disséminé que les bois, inhabités, reposent dans un éternel silence de forêt vierge; silence solennel, mais plein de bruits étranges, confus, sorte de bruissement incompréhensible de la nature vivante!

Pilatka approchait.

C'est un petit village sur la rive gauche du Saint-John, presque à l'endroit où le lac Dunns se joint au fleuve. Mais ce qui intéressait Julien du Merril, c'est que, près de Pilatka, mais de l'autre côté du Saint-Julien, s'élève Buena-Vista, la plantation d'un vieil ami de son père, le senor don Christobal Matanza y Rorente

Dès que celui-ci a appris le défi que Julien avait accepté, il lui a envoyé à Jacksonville une lettre des plus pressantes, lui rappelant qu'ils sont un peu parents du côté de sa mère et que le jeune Français ne peut faire autrement, avant d'affronter la mort, que de venir tout au moins dire adieu

à son cousin. Julien a promis. Il se rappelle vaguement que tout enfant, à la Nouvelle-Orléans, il a vu don Christobal chez sa mère, et avec lui une jeune femme et une toute petite fille. C'est sa cousine...

Buena-Vista est bâtie sur une colline élevée, mais terminée par un plateau assez grand pour renfermer les constructions et les jardins. L'ensemble est entouré de hauts murs crénelés et de grands fossés pleins d'eau : un pont-levis y donne accès. Cette fortification a sauvé l'habitation lors de la guerre des Indiens, qui n'ont pas pu s'en rendre maîtres. Cette position de l'habitation est unique, parce que sur cette colline se trouvent des sources naturelles, jaillissantes, en dedans des fortifications, sources qui alimentent les jardins, les animaux, et ont été cause certainement que, dès la conquête espagnole, cette position favorisée a été choisie par la famille qui y demeure encore.

Tout le tour des murs, en dedans, est garni d'une charmille d'énormes orangers séculaires ; la terrasse qui domine, à l'ouest, le Saint-John est ombragée par de grands cèdres étalés. C'est

un des sites les plus merveilleux que l'on puisse rêver pour une habitation à la campagne.

L'arrivée de la *Confiance* en face de Pilatka fut rapidement signalée à Buena-Vista. Bientôt une troupe sortit du pont-levis féodal, et le vieux créole espagnol, monté sur un magnifique cheval, suivi de quelques domestiques à cheval comme lui, s'avança au-devant de son hôte. Ce fut une réception cordiale; le brave Julien fut embrassé, complimenté, et n'eut que le temps de monter à cheval, lui aussi, et d'accompagner don Christobal à l'habitation.

Segris ne put rester à son navire : il dut suivre aussi à cheval et faire partie de la caravane.

Julien et son ami descendirent au pied du peron, dans la cour d'honneur. Alors don Christobal prit le jeune du Merrill par la main.

— Mon cousin, lui dit-il, soyez le bienvenu dans *mi pobre casa!* (Ma pauvre maison, la plus belle habitation du pays! Mais c'est la formule traditionnelle.) — Veuillez venir, que je vous présente à ma fille, la maîtresse, hélas! de céans.

— A vos ordres, don Christobal.

Alors, entrant au parloir, c'est-à-dire dans une espèce de salon, le vieux créole s'approchant de sa fille :

— Ma Fernandina, lui dit-il, voici ton cousin don Juliano du Merrill, que je te présente... fais-lui les honneurs de la maison de ton père : je suis obligé d'aller au camp...

— Mon cousin, soyez le bienvenu à Buena-Vista...

— Mademoiselle... ma cousine... certainement...

Don Christobal prit la main de Segrís et le présenta à la jeune fille, puis quitta le parloir.

La senorita Fernandina était à demi couchée dans un hamac assez bas, au milieu de l'appartement énorme, mais encombré de meubles de toute espèce. Au-dessus du hamac, une jeune négresse agitait un grand éventail en plumes et en feuilles sèches, orné de rubans et de broderies. La jeune fille se souleva un peu et tendit avec gaieté la main aux nouveaux venus...

Dans ce pays, le premier des devoirs d'une maîtresse de maison est de faire servir aux visi-

teurs des fruits et des boissons glacées; la jeune fille n'y manqua pas. Elle excusa son père d'avoir dû les quitter aussi précipitamment pour aller apaiser une querelle survenue au quartier nègre, puis la conversation s'engagea de plus en plus intime entre les trois jeunes gens.

En ce pays désert, l'hospitalité ne s'accorde pas pour un jour, ni pour quelques heures; de plus, un lien d'amitié remontant aux parents était établi entre les deux familles, de sorte que le temps s'écoulait avec une rapidité vertigineuse en longues conversations entre les deux cousins. Fernandina et Julien devenaient de plus en plus intimes. Elle ne se rappelait point la visite qu'elle avait faite à la Nouvelle-Orléans; lui ne se rappelait non plus sa charmante cousine que parce qu'elle pleurait à fendre l'âme après sa nourrice noire...

Souvenirs du passé, n'êtes-vous pas la moitié de la vie?...

Tout naturellement, l'entreprise si dangereuse dans laquelle Julien était engagé fit le fond de la conversation de la jeune fille : le brave Segris défendait de toutes ses forces son

ami quand Fernandina accusait Julien, tout en convenant que, si son cousin eût agi autrement, sa fierté d'Espagnole en eût été blessée et qu'elle ne le lui aurait jamais pardonné...

Hélas ! une douce intimité s'établissait ainsi entre les deux jeunes gens, et bientôt Julien crut comprendre qu'il n'était point indifférent à sa jolie cousine. Ce fut tout à la fois une poignante douleur pour le jeune homme et une douce pensée dans son cœur ; mais il était homme ; il refoula toute pensée de bonheur qui lui montait au cerveau et, levant les yeux au ciel, il laissa échapper ces mots qui peignaient bien l'état de son âme :

— Non, les condamnés à mort ne peuvent ni ne doivent aimer !... Et moi... que suis-je... sinon un condamné à mort ?

« Il faut partir... »

Puis, allant trouver son ami d'enfance dans son appartement :

— Segris, lui dit-il, il faut partir ! Il n'est pas trop tôt, tu me comprends...

— Pauvre Julien !

— Il le faut ! j'ai peur que Fernandina ne

m'aime : moi, je sens que je l'aimerai toujours !
Point d'adieux, ils seraient navrants... Fuyons!...

— Quoi ! tu veux quitter cette maison ?

— Fuyons, te dis-je ! Si ma cousine a quelque penchant pour moi, elle ne me blâmera point de faire mon devoir ; si elle m'oublie... eh bien ! tout sera pour le mieux. Demain soir, ami, il faut que la goëlette soit prête et que nous appareillions... Le veux-tu ?

— Ami, ce sera fait. Peut-être as-tu raison.

— Oui, Segris, j'ai raison... Tu lui parleras de moi... si elle te le demande... sinon... tais-toi ! Peut-être ne reviendrai-je pas...

Le lendemain, à la nuit tombante, les deux amis se retirèrent dans leurs appartements comme d'habitude, souhaitant, calmes, le bonsoir à leurs excellents parents. Peut-être Julien laissa-t-il errer ses regards un peu plus longtemps que d'habitude sur le charmant visage de Fernandina ; peut-être sa poignée de main de chaque soir à don Christobal fut-elle un peu plus prolongée que d'habitude... mais ce fut tout. Le jeune homme était fort contre lui-même...

.

Au lever du soleil, Fernandina fut réveillée par les exclamations de sa négresse favorite. La goëlette avait disparu !

Un domestique, envoyé dans l'appartement de Julien, apporta le billet suivant au pauvre don Christobal tout ahuri :

« Mon cousin,

« Merci de votre hospitalité, merci mille fois ! Vous savez tout : je dois partir, je ne m'appartiens pas, j'appartiens à mon adversaire. Je dois terminer la mission où je suis engagé : laissez-moi donc vaincre ou mourir...

« Que ma cousine me permette de lui dire que je ne l'oublierai jamais : qu'elle se rappelle que, dans mes épreuves, elle sera le radieux rayon de soleil qui éclairera ma vie.

« Adieu tous ! Priez quelquefois pour

« Votre JULIEN. »

VII. — LE SAINT-JOHN.

Hélas ! lorsque les chers habitants de Buena-Vista, bercés par les chants de mille oiseaux

charmants, ouvrirent les yeux aux clartés du soleil, la petite goëlette était déjà bien loin ! Dès le soir même, Segris avait mis l'hélice en mouvement, et le rivage avait fui, aux clairs rayons de la lune, comme un décor fantastique se déroulant autour de nos voyageurs. A partir de Pilatka, d'ailleurs, le fleuve semblait passer au travers d'une branche du lac Dunns, tant il était devenu large et tant son courant rapide s'était alangui au centre de cette immensité d'eau morte. Malheureusement le lit du fleuve était devenu très-difficile à démêler au milieu des prairies flottantes qui obstruaient toute la surface du lac. Force fut de stopper pour ne pas briser la machine de l'hélice parmi ces obstacles.

Le jour trouva donc la *Confiance* dans cette situation, et il fallut au capitaine Segris beaucoup de précautions et d'adresse pour traverser ces nappes de plantes et de débris qui couvraient des espaces énormes. On y travailla tout le jour. La goëlette sortit donc, au soir, de ce lac, et le lit du fleuve se rétrécit plus qu'il ne l'avait jamais fait. La forêt vierge des rives

sembla se pencher de chaque côté sur les eaux pour les couvrir et essayer d'arrêter le petit bateau au passage...

Le lendemain matin, comme Julien s'éveillait, il lui sembla entendre une douce voix de femme murmurer des prières ou des remerciements à son oreille. Au même moment, une bouche humide et vivante s'appuya sur sa main qui pendait hors de sa couchette de marin...

Était-ce un rêve?... Il se dressa sur son séant...

Une jeune Indienne était à genoux auprès de son lit.

Son nez droit, ses lèvres minces, ses traits réguliers, ses grands yeux d'un noir velouté, son teint rougeâtre dénotaient un des plus beaux types de sa race...

— Qui êtes-vous ?

— Grâce, maître ! ne me livrez pas !

— Mais... qui êtes-vous ?

— Grâce, maître ! au nom de votre mère ! au nom...

En ce moment, une personne s'avança, cachée

à Julien par la cloison dans laquelle son lit était encastré. C'était Toby!...

— Quelle est cette femme, Toby?

— C'est ma cousine Sarah, monsieur.

— Et que veut-elle?

— Elle vous implore, et j'en fais autant, monsieur, pour que vous ne la livriez point à Mayer, son maître...

— Mais je ne connais pas ce Mayer, moi!

— Sans doute, monsieur... Sarah a échappé aux obsessions de ce Mayer, elle a fui, mais il va la poursuivre... Il va chercher à la rattraper par tous les moyens possibles; même... il la fera chasser par ses chiens, qui la déchireront si elle tombe sous leurs pattes!! Elle est perdue, monsieur, si elle rentre dans la forêt!

— Eh bien, Toby?...

Et, jetant les yeux sur la pauvre esclave toujours agenouillée, Julien la vit entortillée dans de pauvres loques lacérées, à travers lesquelles on voyait ses membres blessés, déchirés, ensanglantés par les rudes atteintes des buissons épineux de la forêt... Ses pieds enflés par la fati-

gue étaient à peine enveloppés de guenilles pleines de boue...

— Pauvre femme ! Depuis combien de temps a-t-elle fui ?...

— Depuis douze jours, monsieur. Elle était chez Mayer, près de Jacksonville...

— Et elle vient de si loin ?...

— Oui, monsieur. Elle avait à peine la force de se tenir debout, ce matin, pour nous faire des signaux de la rive, quand je l'ai reconnue et j'ai prié M. Segris de me prêter le canot pour la sauver.

— Et qu'en faire à présent ?

— Cachez-la quelques jours à bord, monsieur ; nous vous en prions tous, et elle sera sauvée... Que risquez-vous ? vous vous éloignez des villes !... D'ailleurs elle ne vous coûtera rien. J'aime mieux prélever sa nourriture sur mes gages, si monsieur le permet...

— Maître, dit le jeune esclave, ayez pitié de moi ! Je suis bien malheureuse ! Sauvez-moi... je me cacherai au fond du navire... Oh ! pour Dieu, ne me livrez pas... les chiens sont lâchés !!!

Et la pauvre femme tremblait de tous ses membres !

— Toby, je permets que Sarah reste à bord quelque temps. Habillez-la en homme, elle passera pour notre mousse... Demandez à M. Segris ce qui sera nécessaire...

Sarah, toujours à genoux, baisa encore la main du jeune homme et, se relevant, les yeux au ciel :

— Dieu soit loué, maître ! il vous bénira... Sarah n'est pas forte, mais elle connaît la vie des bois... elle peut vous être utile, laissez-la vous suivre à l'Okeechobee !...

— Comment savez-vous où je vais ? demanda Julien en se retournant.

— Ah ! maître, tout le monde le sait à Jacksonville et aux environs !...

Le jeune du Merrill réfléchissait à ce qu'il venait de permettre, quand Segris entra. Il approuva, au nom de l'humanité, ce que son ami avait fait.

— Mais nous n'avons pas de chevaux pour elle !... Et puis, une femme... à quoi peut-elle être utile ?...

— Tu la mettras sur le cheval des bagages. Là-bas, dans la forêt vierge, une Indienne peut te rendre mille services... Mon ami, tu as fait le bien d'autrui à ton profit, crois-le bien ! Em-mène-la...

— Soit ! à la grâce de Dieu ! Elle me portera peut-être bonheur !

La transformation s'exécuta, et la *Confiance* continua sa marche. Les jours suivants, la pauvre Sarah devint joyeuse comme un oiseau qui a échappé à l'épervier, mais de cette joie tranquille propre aux gens de sa race : elle rendait mille petits services à l'équipage, car les rudes habits des coureurs de bois ont cependant besoin quelquefois des doigts d'une femme.

Et le bateau remontait toujours !...

Les dernières plantations d'indigo, de sucre, de maïs, de coton, avaient de puis longtemps disparu... La *Confiance* filait au milieu des massifs impénétrables de bois qui s'étendaient en masses profondes à droite et à gauche ; elle avait traversé deux lacs, le *Tallé* et le *Nawaka*, quand un coude brusque du Saint-John, se dirigeant vers l'est, l'amena en face de New-Smyrna, la dernière

ville bâtie au bord de l'Atlantique. Nos amis n'en apercevaient que les clochers à l'horizon, par-dessus d'immenses plaines inondées, mais ils savaient que cette eau qu'on apercevait à côté et au delà de la ville, c'était celle de la lagune Mosquitos sur laquelle la ville est bâtie.

Puis ils avançaient en remontant le fleuve, plus les lagunes se multipliaient, plus le Saint-John se rapprochait d'elles, au milieu de terrains bas, couverts de roseaux et de buissons nains. Bientôt se fit remarquer une autre grande lagune, appelée le *Hillboro-River*. Mais peu à peu le fleuve que suivent nos amis est devenu rivière, il n'est presque plus qu'un ruisseau que l'on ne remonte qu'en sondant à chaque coude nouveau. Déjà on aperçoit, au midi, les collines d'où il sort. Il faut aborder et continuer la route par terre!...

Ce fut une cruelle séparation que celle des deux camarades d'enfance. La *Confiance* manquait d'eau, elle était presque échouée... C'était le matin; les chevaux, enchantés de se sentir sur la terre ferme et hors de leurs *box*, piaffaient, tenus en main par le brave Styx-Noir et Toby. Sarah était déjà installée sur le cheval des бага-

ges. Minecawa, planté sur le sien comme un paladin du moyen âge, maintenait la monture de Julien.

— Adieu, Segris ! Merci, frère, sois heureux !

— Je vais embosser mon navire dans une crique et je t'attends...

— A quoi bon, ami ? c'est un dévouement inutile : descends à Buena-Vista... Dis-leur que, si je meurs, ma dernière pensée sera pour eux. Si je vis, si Dieu me sauve, ils seront les premiers avertis !

— Dieu te garde, mon ami !

— Que sa volonté soit faite !...

— Non, au revoir ! Embrassons-nous encore une fois !...

— Soit !...

Et le jeune homme sauta brusquement dans le canot...

A peine à cheval, faisant à Segris un signe de la main, il lui montra le ciel et, marchant vers le sud, se dirigea vers la région des collines.

Le bon capitaine le regarda longtemps s'éloigner et, quand il se retourna, ses yeux étaient pleins de larmes.

VIII. — LA GRANDE-CYPRÈRE.

Pour qui n'a pas vu le curieux végétal que l'on appelle le *cyprès de la Floride*, l'aspect de la Grande-Cyprière est étrange. Que l'on se figure une forêt dans l'eau, mais une forêt à triple étage. En haut, à quarante mètres d'élévation, une couche de verdure, soutenue par des milliers de colonnes d'un bois rouge, plein, odoriférant; au bas de ces colonnes, un enchevêtrement inexprimable de racines énormes, semblables à de gigantesques serpents. C'est ce que les gens du pays appellent les *genoux de cyprès*; avec les années, ces énormes racines, qui s'enfoncent fort loin dans l'eau, se couvrent de bosses, de gales, d'exostoses qui prennent des proportions démesurées et des figures fantastiques. Au-dessous se produisent de véritables cavernes entre les piliers que forment ces racines bizarres qui procurent aux arbres une assiette suffisante dans un terrain aussi mouvant.

Les troncs des cyprès ne portent pas une branche ; en haut, tout en haut, une série de brindilles s'étalent comme les baleines d'un parasol et portent un feuillage mince, délicat, fin, d'un vert tendre, contrastant avec la sombre couleur du marais qui étend ses cloaques à l'autre extrémité de l'arbre. Ce feuillage s'étale à une telle hauteur et présente une telle délicatesse qu'il ne porte point d'ombre ; c'est un voile qui amortit à peine les rayons d'un soleil torride. Aussi, parmi les racines, dans ces *mollières* et ces cloaques infects, règne-t-il une chaleur énervante, étouffante, et des senteurs étranges dont rien ne saurait donner une idée.

A l'odeur de bois pourri se joint celle de phosphore, produite par les détritits animaux qui, depuis des milliers d'années, s'accumulent au fond des eaux entre les racines creuses. Sur le vieux bois des cyprès s'étendent des lichens noirs, des champignons mousseux d'un beau violet, teignant les eaux où ils tombent d'une splendide couleur pourpre, et celles-ci paraissent lourdes et épaisses comme une purée de détritits innommés.

Du haut des cyprès pendent, en longues guirlandes déguénillées, d'énormes mousses argentées, tantôt formant des festons et des girandoles du plus gracieux effet, tantôt figurant les mailles énormes d'une gigantesque toile d'araignée. Puis, plus bas, des orchidées telles que l'*arpo-phylle épineuse* viennent joindre leur puanteur cadavéreuse à celle du marais, et approchent de vos narines leurs fleurs livides, semblables à de petites têtes de mort...

Au pied d'un cyprès gigantesque, sur un monceau de sable solide, quatre hommes et une femme étaient réunis.

Assis sur la selle qu'il vient d'enlever à son cheval après avoir attaché celui-ci à une racine de cyprès, nous reconnaissons notre ami Julien du Merril. Sabelle figure austère n'a pas changé : un léger cercle bistré, qui s'étend autour de ses yeux, indique la trace d'un peu de fatigue ; mais ses regards brillent toujours de leur feu sombre, l'énergie se lit sur toute sa figure, et l'élasticité de ses mouvements prouve que le terrible climat de ce pays n'a pas de prise sur lui.

D'un cheval de service chargé d'ustensiles di-

vers descend doucement une jeune Indienne, facile à reconnaître à la couleur de ses traits, tandis qu'un grand mulâtre, immobile et silencieux sur sa selle, roule de gros yeux autour de lui et semble absolument dépaycé. C'est M. *Styx-Noir*, le frère de lait de Julien, son domestique dévoué, qu'il a amené avec lui de la Nouvelle-Orléans. *Styx-Noir* est une de ces natures, précieuses dans le désert, qui obéissent sans raisonnement.

Un peu en arrière de lui, droit sur son cheval, comme don Quichotte avec lequel il ne manque pas de points de ressemblance, voici Minecawa, le gentilhomme scalpé dont nous avons fait connaissance à Saint-Augustin.

Un dernier, jeune, vif, alerte, est descendu de sa monture; il se débarrasse de ses vêtements, ne gardant que ses grandes bottes et ses chausses en peaux de daim. Il va s'éloigner, après s'être assuré que sa monture est bien attachée près de celle de Julien...

— Toby, voilà trois heures que tu nous fais tourner et retourner sur nos pistes dans la cyprière, dit Julien; tu as perdu ton chemin, mon ami; pousse une reconnaissance; pendant ce

temps, nous préparerons le campement ici.

— Merci, maître; attendez-moi, ne vous inquiétez pas. Je vais retrouver le sentier de voyage; nous n'en sommes que peu écartés...

— Vois, sois prudent et fais vite!

— Ayez patience, maître!

Et il s'éloigna tranquillement, s'enfonçant dans le marais.

Toby Hall était un metis creeck que Julien avait trouvé à Saint-Augustin, et qui, parlant parfaitement le séminole, avait servi comme interprète du gouvernement dans la dernière guerre contre les Indiens. Toby a aussi fait le commerce de colportage chez les *settlers* ou colons américains isolés dans la campagne; il va même vendre sa marchandise dans quelques villages indiens du Nord. Il est vêtu d'une blouse de flanelle bleue, serrée à la taille par une ceinture de soie rouge, dans laquelle passe un *bownie-knife*, énorme couteau triangulaire qui sert à tout dans le pays.

Minecawa descendit, Styx-Noir descendit, tous deux attachèrent leurs chevaux à des racines de cyprès; puis, venant s'asseoir, l'un rentra

dans son flegme d'Indien, l'autre dans sa paresse de nègre, et ils demeurèrent silencieux... Pendant ce temps, les hôtes de la forêt avaient repris leurs assurances et vaquaient à leurs affaires autour des voyageurs. Les rats congos étaient abondants dans cette partie et Julien, armant son fusil, attendit qu'ils se réunissent en groupe pour en tirer plusieurs à la fois, car ces animaux ont une chair excellente, et les provisions n'étaient pas abondantes...

Enfoncé dans ses réflexions, le *gentilhomme scalpé*, immobile sous le mouchoir roulé qui cachait son crâne et retombait sur son œil unique, semblait ne rien voir, quand, tout à coup, il étendit la main, toucha légèrement le bras de Julien et lui montra du doigt un cyprès au-dessus des petits congos. Julien vit en l'air, pendu par sa queue prenante, un superbe kinkajou, carnassier aussi gros qu'un renard, qui guettait le même gibier que nos amis et attendait aussi que plusieurs se réunissent pour se laisser choir au milieu du groupe et en prendre au moins deux.

Un coup de fusil le fit tomber. Minecawa alla le ramasser, et en un tour de main il fut vidé,

écorché et attaché empaqueté sur la selle. Dans le lointain, un coup de feu répondit... Et Toby arrivait une demi-heure après... Il avait retrouvé le chemin...

En peu d'instants, tout le monde fut à cheval ; mais le terrain était difficile, les fondrières succédaient aux fondrières, les trous aux *molières* ; les chevaux avançaient péniblement, ayant de jusqu'aux genoux. Enfin on atteignit un sentier un peu plus solide, quoique défoncé par le pas des bêtes fauves et des bœufs sauvages de la prairie voisine. Encore quelques pas, et la caravane débouchait dans la savane sous les rayons d'un splendide soleil couchant.

Aucun des voyageurs ne s'était aperçu que, de dessous les dernières souches creuses d'un cyprès, un *serpent-fouet*¹ était sorti doucement, entendant le pas des chevaux, et avait pris leur piste, glissant lentement et sans bruit.

Telle est l'habitude de ce singulier reptile, qu'il semble attiré par les chevaux et qu'il ne peut plus les quitter...

Dès que Julien sentit sous les pieds de son

1. *Herpetodryas flagelliformis*.

cheval un terrain plus solide, il pressa l'allure, afin d'avoir assez de temps, avant la nuit, pour chercher un gîte de campement. Les nuits précédentes avaient été si pénibles !

Le serpent-fouet, qui avait rampé jusque-là, s'élança par petits bonds pour se maintenir à l'allure des voyageurs...

Ceux-ci aperçurent alors leur singulier compagnon ; les chevaux commencèrent à prendre peur. L'animal sifflait avec tant de force qu'on l'entendait, malgré le cliquetis des armes et le bruit des harnais. Les chevaux partirent au galop!...

Alors, étincelantes au soleil, scintillèrent les écailles vertes et dorées du reptile. Il s'arc-boutait sur sa queue longue et déliée, formant plus de la moitié de son corps, — 1 mètre, — et faisait des bonds désordonnés, s'élançant à la hauteur du poitrail des chevaux...

Ce fut alors une panique indescriptible. Les pauvres bêtes reniflaient et se jetaient de côté, perdant la tête et prenant le mors aux dents... Malgré les efforts de Julien, son cheval, de beaucoup le meilleur et celui que paraissait

affectionner le serpent-fouet, celui qu'il poursuivait de sa tête large et plate, roulant ses gros yeux fascinants, son cheval s'élança au milieu des broussailles, où le reptile ne put le suivre...

Chacun des cavaliers se trouva de même séparé de ses compagnons, et bientôt Julien du Merrill fut seul au milieu de la forêt...

Le soleil se couchait sans crépuscule.

IX. — TROIS YANKEES.

La Talahk-Chopko ou rivière du Pois (*Pea-River*) coule de l'est à l'ouest et se jette dans le golfe du Mexique.

Baines était trop familiarisé avec la géographie — cependant encore bien incomplète — de la Floride pour ignorer cette circonstance ; aussi tourna-t-il ses regards de ce côté et prit-il la résolution de placer sa base d'évolutions sur cette rivière. Quoique les cartes antérieures n'indiquassent bien que quelques sondages et quelques vagues reconnaissances à l'embouchure, le courant venant de l'est, on pouvait toujours

conclure avec certitude que, d'une manière générale au moins, la Talahk-Chopko venait des environs de l'Okeechobee et devait en rapprocher les hardis voyageurs qui la remonteraient.

Malheureusement toutes difficultés n'étaient pas levées pour eux, même en admettant cette circonstance favorable, parce que la navigation des côtes floridiennes, sur la mer du Mexique, est extrêmement difficile, et que les navigateurs fuient ces parages au lieu de les rechercher. Ce ne sont que bancs de sable, que lits mouvants, entre lesquels aucun balisage, tout au plus quelques feux clair-semés ne peuvent beaucoup sauver les navires de l'abordage. Au surplus, cette côte est à peu près déserte sur toute son étendue et peu habitable, en raison des marécages au milieu desquels coulent ses nombreuses rivières. Ce qui paraît être un rivage n'est qu'une terre plate, vaseuse, à moitié-inondée dans toutes les saisons et n'offrant presque aucune pente. Par la même raison, les rivières n'ont pas de profondeur.

Julien du Merrill avait accompli des prodiges d'activité, secondée par l'amitié toute dévouée

de Segris, pour que la *Confiance* fût promptement prête à commencer la campagne; il mettait soigneusement de son côté toutes les circonstances favorables, estimant qu'il en resterait toujours assez, dans ce triste pays, qu'il ne pourrait modifier. Aussi voulait-il être en marche avant l'arrivée des grandes pluies hivernales qui eussent rendu les terrains à parcourir encore plus dangereux, et peut-être tout à fait inabordables. Il savait qu'il avait un assez long parcours à exécuter, puisqu'il devait faire le tour extérieur de la Floride en suivant un chemin dangereux entre les Bahamas et la terre; il avait à doubler la pointe difficile des Dry Tortugas et les groupes de mille îlots vaseux du sud.

Baines, au contraire, espérait aller directement reconnaître Tempa-Bay, sous le 28° degré de latitude; puis, de là, descendant au sud en suivant les côtes, chercher l'île des Pins et jeter l'ancre, jusqu'au retour, derrière cette île, dans le havre de Charlotte.

Une fois ce plan du voyage arrêté, notre membre américain de la *Geographical Society* se mit en quête de compagnons. Avec du monde, on

fait beaucoup de besogne : tel était son principe. Aussi il eut bientôt trouvé parmi ses collègues deux hommes dont l'esprit, ouvert aux aventures, saisit cette occasion. Ce fut M. Tom Halley Smith et M. Ralph Maynard ; le premier *commerçant*, c'est-à-dire, en langage américain, faisant toutes sortes d'affaires ; le second *reporter* d'une feuille *bien pensante*, c'est-à-dire ultra-yankee, du pays. C'est pourquoi le départ des trois voyageurs fut-il le sujet de toutes les conversations trois semaines à l'avance. Il y allait de l'honneur national, disait-on. C'était une insulte publique à relever ! *Amérique, en avant ! Go ahead !* etc., etc.

Quelques bonnes langues même prétendaient que Saunderson Baines et ses amis étaient des niais, que *le Français*, né farceur, était parti au diable, se moquant d'eux, et qu'on ne le reverrait jamais ; que, pour être sûr qu'il ne manquerait pas de parole, il eût fallu le faire surveiller par un Yankee ou, du moins, exiger que les deux champions marchassent de conserve, et patati et patata... Malheureusement pour ces braves gens, leurs perfides insinuations ne

trouvèrent à peu près aucune créance. On connaissait si bien la réputation d'honneur et de loyauté de la famille du Merrill que même les Américains ne voulurent pas un moment croire à une félonie.

Bien mieux, les grandes dames du quartier yankee s'en mêlèrent et ne dédaignèrent pas de venir elles-mêmes présider à l'aménagement du yacht de Halley Smith, qui devait servir à transporter les hardis champions sur le théâtre de la lutte. Elles voulurent même changer le très-bourgeois nom du yacht, *Star* (l'*Étoile*), en celui plus significatif de *Good Luck* (*Bonne Chance*.)

Il fallut en passer par là.

Ce fut une fête complète, et, le lendemain, vous eussiez vu le yacht au pavillon étoilé descendant la rivière, ainsi que notre ami Julien l'avait fait avec la *Confiance* trois semaines auparavant.

Baines ne pouvait, avec sa petite embarcation, tenir la haute mer; aussi, dès qu'il eut reconnu la baie des Apalaches, il vira vers le sud et commença la reconnaissance des côtes floridiennes, dont l'aspect bas, les sables coupés de cours d'eau rapprochés et toujours pa-

reils, déroutent facilement les malheureux voyageurs. C'est ainsi qu'il reconnut l'embouchure de la Waccasassa, puis celle de la Wethlaccochee, du Chrystal, de la Homosassa, de la Chassahowitzska, de la Pithlochaskotee, de l'Anclote et, enfin, arriva en face d'Egmond Key. Là s'ouvre, dans les terres, un fjord immense, appelé Tempa-Bay, du nom d'un ancien petit bourg appelé Tempa, qui était assis sur la branche orientale de cette longue lagune.

En consultant les meilleures cartes du pays, une longue discussion s'était élevée entre les trois amis. Ralph Maynard surtout n'était pas partisan de la route par la Talahk-Chopko.

— Messieurs, si cette rivière était bonne à quelque chose, tous ceux qui ont essayé d'arriver jusqu'à l'Okeechobee l'auraient prise; cela va de soi. On arriverait à si peu de distance par ce chemin! Il y a autre chose que nous ne connaissons pas...

— Qu'est-ce que cela nous fait, Ralph? nous passerons quand même.

— Hum! mon brave Halley, vous en parlez bien à votre aise. On peut avoir plus de mal, et

il peut y avoir plus de danger à faire vingt lieues en ces chemins que cinquante en bon pays.

— Bah ! *Go ahead!*

— Mon cher Ralph, dit Baines, je ne me refuse point à étudier ton itinéraire ; expliquenous donc comment tu le comprends et pourquoi tu le choisis.

— Mon ami, c'est bien simple. A partir de Punta-Gorda, la Talahk-Chopko sépare la Big-Prairie des jungles de Cyprès ; l'une ne vaut pas mieux que l'autre, au dire des rares blancs qui y ont pénétré. De plus, ce sont les endroits où les derniers sauvages sont cachés et où ils exercent leurs ravages. Or nous sommes Américains, et, comme tels, nous ne devons pas risquer de nous les mettre sur les bras.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? dit Tom.

— Monsieur, parce que nous n'avons pas de quartier à attendre d'eux.

— Bah ! nous leur passerons sur le ventre. A trois, nous en valons dix.

— Et s'ils sont vingt ?

— Ils ne le sont jamais ! On ne trouve là que quelques bandits isolés qui meurent de faim.

— Écoutez, Tom ; laissons parler Ralph ! Et vous, ami, continuez, je vous suis attentivement...

— Et vous avez raison, Baines. Maintenant, supposons que nous choisissons mon autre route, notre yacht reste à nous attendre dans la baie de Tempa ; nous débarquons au milieu des forêts vierges, compactes, solides, faciles à traverser. Nous gagnons l'Istokpoga ou grand lac que traverse un bras du Kissimee. C'est huit ou dix jours de marche dans le sens d'endroits où d'anciens forts ont été établis ; nous trouverons peut-être quelques ressources...

— Et puis ?

— Le bras de l'Istokpoga nous mène au Kissimee et, en suivant ce fleuve, nous trouvons le fort Bassenger encore occupé par un détachement...

— Combien de jours de marche ? interrompit Tom.

— Environ dix encore.

— Cela fait déjà vingt.

— Mais, une fois au fort, nous descendons le Kissimee et nous tombons dans l'Okeechobee.

— Combien de jours ? dit Tom.

— Six environ.

— Vous êtes fou, mon cher!... Et vous croyez que je mettrai un mois à gagner seulement le rivage de la Big-Water, quand, par la Talahk-Chopko, j'y arriverai en une semaine? Ah! mais non!...

— C'est évident, reprit Baines ; quel que soit le mal que nous donnera la route entre la rivière et le lac, nous serons plus vite rendus et plus vite revenus. D'ailleurs le fort Center est dans la direction où nous marchons ; il est peut-être même habité...

— Non, il ne l'est déjà plus, je le sais.

— Qu'est-ce que cela nous fait ? En route ! dit Baines. Vous craignez les Indiens?... S'ils viennent, nous leur taperons dessus... Moi, je vote pour la Talahk-Chopko!...

— Et moi aussi ! *Pea-River for ever!*...

— Je vous suivrai, répondit Ralph en baisant la tête ; mais souvenez-vous que, si le *Pea-River* était si bon, on s'en serait servi avant vous...

— C'est bon, c'est bon ; nous le verrons !

Quelques jours après, le *Good Luck* jetait l'ancre auprès de l'île des Pins, passait bientôt derrière elle et s'embossait dans le havre de Charlotte pour faire ses derniers préparatifs de remonte.

X. — LA BIG-PRAIRIE.

Comment faire comprendre au lecteur européen l'aspect de ces savanes qui s'étendent de ses pieds par delà l'horizon, tout autour de lui, avec leur imposante monotonie? Ce ne sont pas les steppes asiatiques, ce ne sont pas davantage les pampas de l'Amérique du Sud. Ce sont les *Big-Prairies*¹, c'est tout dire. En elles intervient un élément spécial, l'eau, qu'on sent partout où on ne la voit pas. Marais, flaques d'eau, marigots, pâturages, bois, tout cela est mêlé ensemble, inextricable, plat cependant, étrange partout, plantureux et maigre tout à la fois!

Le sol n'est, pour ainsi dire, solide qu'en certains endroits qu'il faut savoir choisir par une sorte de flair, d'habitude, sous peine de se perdre dans d'interminables fondrières. Presque

1. *Grandes prairies.*

partout la terre rebondit sous les pieds des chevaux, comme si elle était en équilibre sur des tourbières immenses. Effectivement la couche solide n'est qu'absolument superficielle ; le fond est marécageux partout. Ce qui est merveilleux, c'est la splendide végétation qui emplit ces solitudes. On le comprend pour les étangs, mais toutes les places solides sont également favorisées ; partout le sol se cache littéralement sous un tapis de plantes florissantes.

En Amérique, remarque M. Poussielgue dans son *Voyage en Floride*, les fleurs des prairies revêtent toutes les nuances du rouge, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus tendre. En Europe, nous savons tous que la majorité des fleurs de nos prairies sont au contraire jaunes et blanches.

Non-seulement le sol est envahi par les herbes, mais de superbes plantes vivaces se présentent à chaque instant sous les pas de nos trois voyageurs. Ce sont des gentianes ¹ à fleurs roses en panicules, des lobélías ² avec leurs

1. *Chironia pulcherrima*.

2. *Lobelia cardinalis*.

grappes écarlates, des mauves ¹ poilues, dont les fleurs blanches montrent un cœur rouge ; rouge encore, rouge partout, suivant la singulière remarque que nous rapportions tout à l'heure. Voici des pancratiers ², dont les hautes tiges sont terminées par des fleurs rouges et blanches pointillées de noir, et répandant une suave odeur de vanille.

Mais ce qui donne aux *Big-Prairies* un aspect tout particulier, c'est l'herbe à soie ³, qui couvre d'immenses espaces de terrain de ses graines à houppes laineuses.

Nos trois voyageurs s'avancent sur leurs chevaux, dirigeant leur marche avec prudence parmi les flaques d'eau ; derrière eux venait un nègre péon conduisant un cheval de bât par la bride. Ils marchaient tous vers de basses dunes de sable blanc qui barraient la vue au delà des lacs. Plus ils approchaient, plus les *palmettos*, les pins rabougris, les orangers sauvages avec leurs aiguillons, et mille autres buissons épineux,

1. *Hibitus palmatus*.

2. *Pancratium speciosum*.

3. *Asclepias Syriaca*.

rendaient le chemin difficile. Ajoutons-y les rosettes acérées des agaves, les plantes grasses de mille formes, cactus, mamillaires, qui couvraient les flancs mouvants des dunes, et l'on aura une idée des efforts qu'exigeait un pareil milieu pour livrer passage, quoique les fleurs de zinnias, d'œILLETS d'Inde et de pensées s'étalassent partout sur le sol.

Il faut un costume spécial pour affronter ces solitudes ; aussi nos Américains ont-ils revêtu un vêtement solide en peau de taupe¹, sorte de velours qui résiste aux épines de toute espèce ; ils ont chaussé les hautes bottes imperméables montant jusqu'à la ceinture et portent tous le havre-sac du voyageur pédestre anglais ou yankee. Si nous ouvrons ce sac, nous n'y trouverions que le strict nécessaire en habillement, mais une ample provision de poudre et de plomb, balles et chevrotines. A la ceinture de chacun de ces hommes brille une couple de revolvers et un long *bowtie-knife* ; sur leur épaule, une admirable carabine à deux coups et à canons rayés,

1. *Mole-skin*.

ce *rifle*, dont la balle est toujours mortelle sous la main d'un Américain.

Ils marchent de ce pas délibéré propre aux chasseurs et aux voyageurs de profession, sondant le sol avec leurs longs bâtons ferrés, semblables à ceux que l'on emporte en Europe dans les montagnes. Ces outils leur servent aussi à sauter les *bayous* et les bras de rivière qui leur barrent à chaque instant le passage.

Sur leurs havre-sacs, ils portent les pièces de gibier qu'ils ont rencontrées pendant la route : des coqs à fraises se voient pendus par les pattes ; un d'eux figure même, plumé, le ventre en l'air, attendant les apprêts d'un souper généreux dont il va faire tous les frais.

Plus ils avancent dans la grande prairie, plus le terrain se coupe de mille et mille ruisseaux dormants, sortes de fossés à pleins bords, qui répandent leurs eaux en couche mince sur les terrains environnants imperméables.

— Ralph, dit Saunderson Baines, que nous trouvons marchant en avant, je crois, Dieu me pardonne ! que nous avons fait nos quinze lieues aujourd'hui ?...

— Je le pense, Baines ; mon podomètre l'indique en vérité bientôt, et, d'un autre côté, l'aspect du pays nous annonce l'approche du lac. Nous marchons vers l'eau ou, pour mieux dire, elle vient à nous.

— Maudite soit l'eau ! reprit Halley ; on en trouve vraiment trop, ici.

— N'est-ce pas ? Surtout pour se coucher...

— Aoh ! nous faudra-t-il, cette nuit, percher sur les arbres, comme la nuit dernière ?

— Je le crains, ami Ralph.

— Et moi donc ! Nous voici en vrai terrain à crocodile. Il faut être amphibie pour vivre là-dedans.

— Patience, ami Halley ! Encore trois jours et nous verrons ce fameux lac inabordable ! Nous arriverons plus vite par ici que cet imbécile de Français par l'est.

— C'est évident, Saunderson.

— Aoh ! le marais se corse à chaque pas.

— Bah ! en avant !

— Ralph, à toi ! Voici un superbe animal... tiens ! ici ! Le vois-tu, couché dans ce petit courant, juste en travers de notre chemin ?... Il dort.

— Ah ! il dort, le gredin !...

Deux balles vont frapper le monstre en avant de l'épaule et le traversent de part en part.

— Eh bien?...

— Aoh! il ne paraît pas à son aise... Il frissonne et se tord.

— Et puis?

— Il ne bouge plus.

— Allons voir!

— Il est sans mouvement dans la vase...

— N'y touche pas, surtout! Tu ne connais pas ces animaux-là! Comme tu y vas! ne pensais-tu pas mettre le pied sur lui?... Malheureux! un alligator n'est jamais mort que quand il est pourri...

— Jamais mort, celui-là?...

« Nous allons bien voir. »

Ralph se recule et, s'approchant d'un magnolia séculaire, il en casse une branche et la jette sur l'animal...

Al'instant, mues comme par un ressort, les formidables mâchoires s'ouvrent, l'énorme queue balaye la branche cassée et l'envoie à la gueule qui la réduit en pièces avec une rage épouvantable... Les yeux fauves du reptile brillaient

comme des escarboucles et lançaient des regards rapides sur chacun de ses assaillants...

Pendant un instant, tous restèrent immobiles devant cette résurrection inattendue ; le monstre eût pu se venger.

Une minute plus tard, une balle lui entraît dans l'œil, traversait la cervelle, et le reptile se roulait sur le dos avec des bruits et des sifflements horribles. Halley, tirant son *bowtie-knife*, lui fendit le ventre... Vers la gorge, deux glandes sortirent, exhalant une odeur de musc qui empesta l'air autour des chasseurs. La bête était morte...

— Mesure-le, dit Saunderson.

— Il a dix pieds de long ¹, répondit Halley.

— Mes chers amis, ce n'est point un alligator, ce n'est pas non plus un caïman que nous avons tué. Voyez : les canines, en forme de défenses de sanglier, de la mâchoire inférieure sortent par un trou de la mâchoire supérieure... Nous avons tué un crocodile ²!...

— Pas possible !

1. 3^m,05.

2. *Crocodylus mutus*.

— Il est plus rare que les autres espèces, mais on en a déjà trouvé un autre exemple.

— Allons, en route ! nous nous amusons, et cette charogne n'est bonne à rien.

— Sans compter qu'il est toujours dangereux de tirer des coups de fusil dans la *Big-Prairie* sans absolue nécessité... On ne sait pas qui les entend...

— Qu'est-ce que cela nous fait ?

— Et les Indiens ?

— Bah ! des Indiens ! les Yankees n'en ont pas peur... Et puis il en reste bien peu ; nous les avons tous tués, d'abord !

— Hum ! tant mieux ! mais cela pourrait bien ressembler à ton crocodile, Halley !

— Pourquoi ?

— On les croit morts, et il en revient toujours quelques-uns qui peuvent faire beaucoup de mal.

— Et une balle dans l'œil, donc !

— Dieu t'entende !...

XI. — LES PALMETTOS.

La plaine, à perte de vue, ne contenait pas un seul grand arbre. Elle était couverte, à hauteur d'homme, d'un fourré inextricable. Les endroits mouillés foisonnaient de joncs, de hautes plantes aquatiques et de buissons de ciriers ¹ ; tout le terrain solide était envahi par les *palmettos*. Ces *palmettos* couvrent ainsi des terrains immenses. Ce sont des palmiers sabals ², hauts de 1 mètre ou 1 mètre 50, au tronc épineux, à larges feuilles épineuses en éventail, qui repoussent au pied en drageonnant et formant des taillis impénétrables.

Pour se hasarder au milieu de ces plantes, il faut se sentir muni de hautes bottes graissées, qui montent jusqu'aux cuisses et que tous les voyageurs adoptent ; il faut, en outre, se résoudre à entendre bruire autour de soi, sans dis-

1. Cirier ou myrique de la Caroline (*myrica Carolinensis*, Mill.).

2. *Corypha* et *chamærops humilis*.

continuer, les reptiles que l'on trouve à chaque pas sous ses pieds.

C'était le lendemain de la mort du crocodile. Nos trois voyageurs avaient quitté les marais de la grande prairie pour entrer dans la zone encore moins solide qui se couvre de *palmettos*. Se suivant à la file indienne, nous les trouvons marchant la boussole d'une main, le couteau ouvert de l'autre, dans ces fourrés interminables bardés d'épines.

— Que le grand diable emporte le dernier *palmetto* ! criait Halley en maugréant. C'est un supplice de passer dans ces épines comme un sanglier qui brousse !... Au moins, nous ne rencontrerons point ici des crocodiles qui m'empesteront de musc comme hier !

— Non, certes ! mais tu peux rencontrer autre chose...

— Eh ! qui peut vivre là-dedans ?

— Des ours, des cougouars, mon ami...

— Bah ! on les recevra avec courtoisie.. et une balle dans l'œil !

— En attendant leur rencontre, laisse-moi te dire, Saunderson, combien ce sera honorable

pour nous d'avoir tué, en Floride, le seul crocodile connu !

— Sans doute, ami. On n'y connaissait bien que l'alligator ¹ ordinaire, comme dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, et une autre espèce, le caïman ², que, en sa qualité de terre de transition, la Floride importe de l'Amérique du Sud.

— Allons, tout va bien ! Ceci est à notre actif pour la Société de géographie.

Et tout le jour, riant de leurs misères, les hardis champions marchèrent ; mais, dans ce sol mou, détrempé, sans consistance, ils avançaient peu. Leur marche, à chaque instant entravée par l'eau, par la vase étendue en plaine liquide, était assujettie à des détours énormes, au bout desquels ils n'avaient pas d'autre moyen pour reprendre leur primitive direction que l'aide de la boussole. A chaque instant, des oiseaux différents s'envolaient à leur approche ; mais, rendus prudents par la réflexion de Baines, ils évitaient une fusillade qui pouvait leur jeter

1. *Alligator Mississippiensis.*

2. *Alligator palpebrosus.*

sur les bras des ennemis de mauvaise nature.

C'était, pour des chasseurs, cependant bien tentant ! En un moment, tous trois suivaient les bords vaseux d'un charmant étang tapissé de nénuphars au milieu desquels folâtrait gaie-ment une bande de jeunes canards noirs comme des macreuses, mais avec une huppe blanche analogue à celle des harles. Ils admiraient ces oiseaux quand, tout à coup, une énorme grenouille-taureau ¹, tapie sous les feuilles des plantes aquatiques, saute comme poussée par un ressort, saisit un des jeunes canards par la patte, et, malgré les efforts et les cris de la pauvre bête, l'entraîne au fond de la mare pour en faire son repas... Et, tout autour des trois Américains, des grenouilles semblables, réveillées par le clapotement de l'eau, se mirent à croasser, à mugir comme des bœufs, montrant de place en place leurs dos vert olive marbrés de noir et pointillés de blanc.

Ralph saisit la baguette d'acier de son *rifle* et commença à distribuer à droite et à gauche

1. *Rana mugiens*.

des coups terribles, cinglant de raies sanguinolentes ces énormes bêtes de plus de 40 centimètres de long... Bientôt une demi-douzaine d'entre elles furent gisantes sur la boue ; alors le flegmatique jeune homme les attacha par les pattes et les jeta sur son sac pour le repas du soir.

Cependant la direction que suivaient nos pionniers semblait les conduire au milieu des marais inondés et sans issue. Ils obliquèrent un peu à droite, et cela d'autant plus volontiers que, de ce côté, semblait leur apparaître une légère élévation de terrain qui peut-être leur présageait, pour la nuit, un gîte sec, ou sinon moins inondé que celui des nuits précédentes. Effectivement une sorte de butte de sable s'élevait semblable à un relai qu'aurait accumulé là le remous d'une mer qui aurait couvert la contrée, aurait extrait chaque molécule de sable de la boue et aurait laissé celle-ci s'étendre partout.

Heureux de la perspective d'une nuit saine, le feu fut vite allumé au moyen de sarments, de branches de taillis, d'herbes ramassées, et nos

trois voyageurs s'endormirent étendus sur leurs manteaux de caoutchouc déroulés...

Au milieu de la nuit, Ralph s'éveille en sursaut, baigné d'une rosée glacée... Ses deux compagnons étaient étendus à ses côtés, immobiles, gémissant... Il essaye de les réveiller... impossible! une léthargie intense les rend semblables à des cadavres.

— Baines! Tom!... Réveillez-vous!... C'est Ralph qui vous appelle... Tom! Baines! allons!...

Pas un mot.

Ralph tâte leurs mains, leurs fronts... ils étaient brûlants!... Évidemment ses compagnons sont en proie à une fièvre terrible... Et, toujours endormis, ils retombaient inertes en laissant échapper de sourds gémissements.

Ralph, penché vers eux, se releva... Il avait peur!

Des ténèbres claires régnaient autour de ces hommes perdus dans le désert. Des cris, des sons rauques s'entendaient au loin... L'un vivait, les autres allaient mourir...

Que faire?... Qu'était-il donc arrivé?...

Il fallut attendre le jour. Ralph replaça ses camarades l'un à côté de l'autre sous leurs manteaux réunis, ils dormaient toujours; puis, se promenant anxieusement autour d'eux, il attendit le soleil... Depuis plus de deux heures, il attendait, quand des rayons d'or surgirent tout à coup sur l'horizon; le jour était fait.

Ralph alors, se retournant vers les dormeurs, se mit à les étudier et à chercher en même temps quelle cause avait pu les plonger dans cet état.

Il chercha longtemps... Enfin, son pied heurtant une motte de sable, l'ouverture d'une galerie minée dessous se découvrit, et une araignée d'un rouge sombre et à tête taillée à facettes se montra...

— Les endormeuses ! s'écria Ralph.

Et d'un bond il s'élança vers ses amis :

— Éveillez-vous, amis ! Alerte !... Le sol est miné par les araignées endormeuses !

En cet instant, les deux dormeurs gémirent et furent pris de convulsions horribles, se tordant comme des serpents, poussant des cris inarticulés.

Cet état dura plusieurs heures... Ralph leur prodiguait des soins inutiles ; le venin des terribles araignées produisait son effet. Si Ralph n'eût été éveillé, tous trois ils passaient de vie à trépas, du sommeil à la mort, par quelques morsures de plus. Avec le soleil, les pauvres malades avaient trouvé un peu de repos, parce que les empoisonneuses ne peuvent supporter la lumière ; elles la craignent tellement que, dès le matin, elles ferment leurs galeries avec un petit tampon de sable agglutiné et ne les rouvrent qu'à la nuit.

Enfin les deux léthargiques ouvrent des yeux égarés, incertains d'abord, puis ils reviennent peu à peu à la connaissance d'eux-mêmes ; tous deux sont en proie à une fièvre violente et à une courbature qui ne leur permettaient pas un mouvement. Et cependant il faut fuir ce lieu maudit !

Au bout d'une longue station, terrassés par la fièvre, il fallut partir... Ralph portait tout ce qu'il avait pu emballer des armes, provisions et bagages de ses camarades. Ceux-ci, pâles, frêles, incertains de leurs pas, durent le suivre, trébuchant dans les fondrières, se déchirant aux *palmettos*

épineux , enfonçant dans les boues d'où leurs jambes sans force ne les pouvaient plus sortir...

Ils marchaient au hasard, devant eux , sans soin, car ils cherchaient en vain un gîte pour passer la nuit à venir. Pas un arbre ne se montrait à l'horizon ; ils coucheraient dans l'eau par la fièvre et la rosée froide....

XII. — LE FORT BASSENGER.

Pendant ce temps, la petite caravane de Julien n'avait pas quitté le chemin du grand lac. Nous la retrouvons au gué du Bassenger, le seul point où l'on puisse traverser les flots rapides et profonds du Kissimee-River. C'est une des curiosités de ce pays singulier que de voir une rivière se précipitant des collines qui courent de l'est à l'ouest dans le nord du gué, avec un cours aussi torrentueux que le sien, pour aller s'épancher dans cette immense nappe d'eau verte, l'Okeechobee, qui n'a plus ni mouvement ni écoulement apparent.

Ce fut un événement pour la petite compagnie de vingt soldats qui habitaient dans le fort que

l'approche des quatre voyageurs que nous connaissons. Ces hommes, qui n'avaient sous les yeux que les prairies du Kissimée à perte de vue ; qui n'y voyaient remuer que de temps en temps un cerf ou un ours ; qui n'y entendaient que les ébats de quelques troupes d'oiseaux sauvages, aperçurent la caravane venant le long du chemin du gué , à une distance énorme... Mais dans quel état !

Depuis que nous les avons laissés parmi les grands pins, il leur a fallu accomplir une course de deux cents kilomètres dans la boue, traverser deux criques à la nage et patauger pendant soixante-dix kilomètres dans la vase liquide des grandes fondrières ! Ils sont restés une semaine en route pour faire le chemin que, dans tout autre pays, quatre journées de marche auraient facilement suffi à accomplir. Encore sont-ils harassés de fatigue !

Une fois le gué traversé, les chevaux n'ayant eu de l'eau que jusqu'aux jarrets, la petite troupe suivit lentement le chemin au bord de la rivière et s'approcha bientôt des palissades.

— Qui vive ? cria la sentinelle devant la porte.

— Amis ! répondit du Merril.

— Avance à l'ordre !

Le jeune homme se détacha seul et vint au-devant de la sentinelle, à laquelle il remit une lettre pour son officier ; puis, se retirant à cinquante pas en arrière, il attendit patiemment la réponse.

Bientôt une porte s'ouvrit dans le blockhaus intérieur, et le sous-officier commandant s'avança lentement à côté de la sentinelle.

— Vous êtes Julien du Merril ?

— Je le suis.

— Quels sont les gens qui vous accompagnent ?

— Mes guides et mes serviteurs.

— C'est bien. J'ai l'ordre de vous laisser entrer.

Nos voyageurs s'introduisirent dans le fort et s'établirent sous un hangar dont on leur donna la libre disposition. Entre un Américain pur sang du Nord, tel que le sous-officier, et un créole franco-hispanien, la sympathie ne pouvait être grande ; aussi le premier se retira-t-il dans

la maison, sans plus se soucier de ses hôtes que s'ils n'existaient pas.

Il en fut autrement des soldats, qui vinrent curieusement, en gens désœuvrés, examiner l'étrange bagage qui chargeait le cheval de bât, et auquel ils ne comprenaient absolument rien. Peu après, ils lièrent conversation avec les étrangers, et Julien essaya d'en tirer quelques renseignements sur le pays environnant. Le wishky délie la langue et déride les visages. Julien en trouva une provision chez le cantinier du fort, un vieil invalide établi dans une cabane en dedans des palissades. Il fit verser rasade à tous les soldats, et l'on devint amis.

— Qui de vous, gentlemen, a descendu le Kissimee ?

— Moi, *sir*, dit en s'avancant une sorte de colosse qui rappelait par ses traits le clan écossais dont il sortait.

— Comment vous appelez-vous ?

— Raleigh, pour vous servir.

— Eh bien ! monsieur Raleigh, j'ai envie de suivre vos traces. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur la route ?

— *Yes, sir.*

— Je vous écoute.

— Vous avez un bateau, je pense?

— J'en ai deux.

— Aoh!

L'Écossais jeta involontairement un regard circulaire sous le hangar, mais ne voyant rien qui ressemblât à un bateau il continua avec sa placidité ordinaire :

— Au fait... c'est bien ! Le *Kissimée* est très-tortueux, mais il a, presque partout, la même largeur qu'au gué...

— Trente mètres environ?

— Oui.

— Je n'en ai pas besoin d'autant.

— Cependant vous trouverez quelques étrangelements en approchant de l'embouchure... En partant d'ici, vous rencontrerez d'abord les bois qui s'éclairciront vite, puis quelques chênes qui disparaîtront bientôt aussi... puis, plus rien que les vastes plaines de *Saw-Grass*¹, remplies de lagunes qu'alimente la rivière... Sur le bord, vous trouverez quelques saules bas, et, çà et là,

1. *Herbe-scie.*

des magnolias sortant du marais comme de grands arbres.

— Et des hommes, Raleigh?

— Peu, monsieur. A une trentaine de kilomètres du gué se trouve le dernier vestige humain, la cabane et le chantier d'un *settler* isolé... C'est tout!

— Et plus bas?

— A soixante ou quatre-vingts kilomètres, vous apercevrez les derniers chênes. A dix kilomètres, vous trouverez un cyprès isolé. C'est du haut de sa tête que vous pourrez apercevoir, pour la première fois, l'Okeechobee.

— Et puis?

— C'est tout. Voilà le paysage triste et malsain que traverse le Kissimee.

— Et pour vivre?

— Emportez tout... Cependant vous pouvez faire des provisions : le gibier est commun ici et vous avez de bons *rifles*.

— Peut-on trouver un bœuf à tuer?

— Pas ici. Lorsque nous en avons besoin, nous allons les chercher au nord, à l'habitation Parker, un peu au-dessus du gué, à sept kilomè-

tres d'ici. Si Votre Honneur le veut, j'irai lui en chercher. Dans deux jours, je serai ici.

— Soit ! Partez, si votre sous-officier le permet. Nous sécherons la viande et nous l'emporterons pour notre voyage.

Quelques heures plus tard, Raleigh était en route pour la ferme de Parker. Deux jours après, il ramenait un bœuf assez bon, qui fut dépecé en lanières que l'on s'occupa de boucaner immédiatement à la fumée. Il fallait emporter de quoi vivre pendant le périple du lac.

Assuré désormais de sa subsistance, Julien ne tarissait pas dans ses demandes de renseignements. Raleigh était devenu son ami : le whisky avait entremis sa toute-puissante influence.

— Monsieur, croyez-moi, le lac n'a pas de gibier.

— Qui vous l'a dit ?

— Trois blancs seulement ont vu le lac depuis la guerre des Indiens, et je suis un de ces trois-là !

— Pas de gibier ! C'est impossible ! disait Julien. Et les oiseaux d'eau ?

— Pas d'oiseaux d'eau, monsieur... et bien mieux, pas de poisson !

— Par exemple !

— N'y comptez pas ! La violence des orages qui règnent sur la surface de l'Okeechobee est si grande — et nous en savons quelque chose jusqu'ici — et sa profondeur d'eau si insuffisante qu'il est, à chaque fois, bouleversé jusqu'au fond. Les eaux sont jetées vers le centre, et aucun poisson de taille ordinaire ne peut survivre à de tels chocs. D'ailleurs, ni crustacés ni insectes pour nourrir le poisson ! C'est un endroit maudit, Votre Honneur, une eau morte !

— Les alligators n'y manquent probablement pas ?

— Votre Honneur se trompe encore. Autant ils sont nombreux dans la savane et dans les marais, autant je les ai trouvés rares dans ces eaux, mortelles pour eux comme pour tous les autres animaux. Vous les verrez fourmiller dans les lagunes et à l'entour des criques, mais ailleurs, non ?

Les *foldin-boats* sont une des plus intéressantes inventions des pêcheurs du pays de Galles, en Angleterre. En ce pays, une antique tradition a conservé un curieux vestige des embarcations

en peau dont les premiers Aryens firent usage : nous voulons parler du *coracle* ou *cwrowgle* celtique. C'est un petit bateau formé d'une carcasse d'osier ou de lames minces de châtaignier entre-croisées et recouvertes primitivement d'un cuir, aujourd'hui d'une toile cirée.

Ce canot est tellement léger que les pêcheurs l'emportent toujours avec eux, sur une épaule, suspendu à une courroie. C'est avec ce bateau qu'ils gagnent, sur les beaux fleuves du pays, les endroits où les truites et les saumons sont abondants. Tel était l'usage du coracle depuis des siècles.

Peu à peu, cependant, des améliorations se sont introduites : les pêcheurs se sont aperçus qu'il fallait avoir commencé dès l'enfance à manier le coracle pour y parvenir, parce que sa forme se rapprochait beaucoup plus de celle d'un cuvier que de celle d'un bateau. Ils ont cherché à faire mieux. Les ingénieurs s'en sont mêlés, et de là est né le *folding-boat* ou bateau ployant ¹.

C'est un canot formé de membrures minces

1. De très-intéressants spécimens s'en voyaient à l'Exposition fluviale et maritime de 1875 aux Champs-Élysées.

qui s'ouvrent en travers, tournant sur des tourillons placés aux deux extrémités, et qui sont couvertes à l'extérieur d'une membrane mince de caoutchouc. Ouvert, c'est un canot très-bien fait comme forme, comme stabilité sur l'eau, portant quille ; fermé, c'est un faisceau de baguettes courbes que l'on peut porter sur son épaule, et qui, attachées le long des flancs du cheval de bât de Julien, sont arrivées en bon état au fort Bassenger, malgré quelques chocs contre les arbres des grandes pineraies.

On avait donc ouvert les *folding-boats* pour consolider les arrêts qui les empêchent de se refermer. C'était désormais le seul moyen de transport utilisable pour accomplir la seconde partie du défi mortel avec Saunderson Baines ! Les chevaux devaient rester au fort Bassenger, attendant les hardis voyageurs... s'ils revenaient un jour !

Il fallut arrimer les provisions dans ces embarcations exigües. Les viandes, converties en chair sèche ou *carne seca*, demandèrent plus d'une semaine de préparatifs, mais elles étaient indispensables au milieu de ce désert.

XIII. — LE CAP DE L'ORFRAIE.

C'était une grave opération que de charger les canots qui allaient servir de moyens de transport pendant la circumnavigation de l'Okeechobee. Il ne fallait pas songer à confier à un seul les provisions, puis les munitions à un autre : ils pouvaient être séparés, l'un même pouvait se perdre ! Chaque voyageur fut en outre muni d'un havresac de soldat attaché à ses épaules et chargé de munitions et de provisions aussi fortes que possible ; viande fraîche, viande sèche, biscuit. A peine restait-il, à chaque extrémité des *folding-boats*, place pour les deux personnes qui devaient les monter.

Il est vrai que l'extrême légèreté de ces embarcations en rend la conduite très-aisée : chacun des voyageurs était muni d'une pagaie légère et un peu large, qui suffit pour diriger la marche au milieu des obstacles qui certainement se présenteraient dans ces lieux abandonnés... Enfin chacun est muni d'un excellent *rifle*, d'un *bowme-knife* de respectable longueur — celui de

Minecawa ressemblait à un sabre — et d'une paire de revolvers passés dans la ceinture.

Dans le premier *folding-boats* monta Julien, et avec lui Toby Hall, le métis creeck. Dans l'autre, Minecawa et le Styx-Noir. Restait la pauvre Sarah l'Indienne. On dut la laisser aux soins du vieux cambusier, le marchand de whisky; on lui confia aussi le soin des chevaux pour le retour... si jamais on revenait!

— Du courage, mon enfant! dit Julien à la jeune fille. Ici vous ne craignez rien de ceux qui vous poursuivent. Attendez-nous! Si, dans trois mois, nous n'avons donné aucune nouvelle, les chevaux vous appartiennent. Profitez alors d'un changement de la garnison du fort pour accompagner le détachement et rentrez chez les civilisés. Vendez les chevaux, établissez-vous et que Dieu vous fasse heureuse!

La pauvre fille fondait en larmes et remerciait son sauveur.

— Si nous revenons, reprit Julien en levant les yeux au ciel, votre vie s'écoulera heureuse, je l'espère, au milieu de... enfin de gens, où vous trouverez la liberté. Adieu!

Les soldats entouraient les voyageurs, dont ils étaient devenus les amis, et leur souhaitaient toute réussite; hélas! ils ne pouvaient rien de plus!

Julien leur recommanda Sarah, la sœur de Toby Hall, puis, l'air calme et plein de résolution, il monta dans le premier canot...

Une minute plus tard, les flots emportaient les embarcations comme des plumes légères.

Bientôt apparut sur la rive la dernière. *wooding-station*¹ avec ses chantiers produits par l'exploitation des bois qui bordaient la rivière. Vus d'en bas, — car les bateaux de caoutchouc glissaient entre les herbes et à l'abri des berges cependant bien peu hautes, — les dômes de verdure opaque de ces forêts confondaient l'imagination de nos amis. C'est que cette admirable végétation floridienne réunit deux flores cependant bien distinctes. Au milieu d'une profusion exubérante d'arbustes, de lianes, de plantes grimpantes qui rappellent les forêts vierges du sud de l'Amérique, on retrouve à chaque pas des arbres qui vous font souvenir

1. Station de bûcherons.

qu'on est encore au nord de l'isthme. D'immenses noyers noirs ¹ s'élevaient encore droits sur les bords du Kissimee, tandis que des centaines d'autres étaient abattus et ébranchés sur les chantiers, attendant là qu'on les halât en train pour les conduire dans des pays civilisés.

A côté de ces *hickorys*, Julien reconnaissait dans la forêt des gommiers, des pins de toute espèce, des cyprès dont le tronc noir ressortait sur la verdure fraîche des orangers laissant voir leurs fruits de toutes parts ; tout cela, les pieds dans le marais, jouissant à profusion de la chaleur et de l'eau, ce qui constitue, dans de telles conditions, une végétation incroyable. Partout des oiseaux aux cris sonores, aux ailes resplendissantes...

Comme Julien passait devant les piles de bois, une habitation solitaire se découvrit, et l'un de ses habitants sortit sous la forme d'un long et mince individu vêtu des tissus du pays. Il abritait une paire d'yeux sinistres, ombragés de sourcils touffus et mêlés, sous la large bordure d'un chapeau rabattu, et considérait avec

1. *Hickory*.

grande attention les embarcations qui passaient devant lui. Son visage desséché n'indiquait plus aucun âge ; c'était un type qui pouvait sans inconvénient dormir dans le désert pendant un ou deux âges d'homme, se lever à demi réveillé, et rouler par le monde sans paraître ni plus ni moins desséché qu'auparavant.

D'une main, il tenait une carabine à l'ancienne mode ; de l'autre, il avait pris la bride d'un cheval de belle apparence, sur lequel était posée une large selle, avec une valise d'un côté et un étui à hache de l'autre. Il portait au cou une corne servant de poire à poudre, une sacochette d'étoffe de coton au côté ; ses cheveux étaient nattés jusqu'au milieu du dos et sa barbe descendait jusqu'à sa ceinture.

Tel est le type du chasseur craker ou fendeur floridien yankee...

Mais les bateaux descendent comme des flèches, emportés par le courant impétueux de la rivière. Ils ont laissé en arrière les forêts d'abord, puis les arbres, puis les buissons : maintenant ils courent entre deux vastes marécages d'une puissance de végétation merveilleuse. Ce

sont des forêts de roseaux gigantesques, parmi lesquelles se penchent et se contournent quelques palétuviers, d'où s'élancent des cannas, des caladiums; au-devant d'eux, des rizsauvages, les pieds dans l'eau, la tête au soleil ardent, forment des massifs impénétrables.

Tant qu'ils suivent le Kissimee, la végétation tropicale emprunte des formes grandioses, des silhouettes étranges, et, au milieu des feuilles, ils aperçoivent des animaux et des oiseaux non moins singuliers. De nombreux animaux peuplent ces eaux pures, dont la rapidité diminue cependant à mesure que nos voyageurs approchent de l'Okeechobee; au contraire, lorsqu'ils seront arrivés sur le lac, ils ne verront plus rien de vivant sur ses eaux silencieuses et désertes.

Tout le long du fleuve, des flamants roses et rouges, rangés en ordre de bataille sur des bancs de vase un peu liés par des herbes, abaissent de temps en temps, et par un mouvement qui paraît automatique tant il est régulier, leur bec recourbé, pour saisir un poisson argenté ou un insecte. Plus loin, des tantales verts, des ibis blancs guettent d'un air sournois

des grenouilles ou des salamandres aquatiques qui glissent auprès des riz inondés, et des nuées de canards passent ou croassent au-dessus de leurs têtes; toutes hâtent leur vol vers le nord, région que nos voyageurs laissent derrière eux.

On dirait qu'ils fuient les bords empestés de l'Okeechobee.

Parfois, quand les bateaux se rapprochent des forts de roseaux, des frôlements mystérieux, des sifflements étouffés, des clapotements sinistres révèlent la fuite d'un grand reptile, la passée d'un alligator ou d'un caïman.

C'est le désert, mais peuplé d'un monde hideux d'êtres immondes, étranges, fantastiques, venimeux!

Le Kissimee coule à plein bord; ou plutôt la terre des rives s'abaisse tellement qu'elle semble s'enfoncer sous l'eau. On voit quelques cyprès sur la rive gauche, mais la baie dans laquelle vient s'amortir le courant s'étend à plus de deux kilomètres devant les bateaux, présentant une prairie flottante de lis et de laitues d'eau.

C'est une seule plante, le *pistia stratiotes*, qui

forme ces immenses nappes de verdure flottantes, naviguant çà et là au gré des courants et surtout des vents. Les feuilles vert tendre semblent celles d'une laitue étendue sur les eaux, mais de longues racines fibreuses partent du centre de chaque plante, descendent au fond et nourrissent le végétal en le maintenant plutôt par leurs poids que par leur adhérence. A la moindre inondation, au moindre soulèvement, les laitues d'eau flottent, sont emportées et vont s'implanter dans un autre endroit. Le lac en est tellement rempli que la marche de toute embarcation y est impossible dans ces endroits : à peine les serpents peuvent-ils se glisser dans ces massifs et y faire leur chasse aux maigres et rares poissons qui y cherchent un refuge.

Le Kissimée charrie une foule de végétaux emportés de la rive qui viennent se joindre à la prairie flottante et s'y enchevêtrent : ce sont par milliers des fleurs, des groupes d'arbrisseaux soutenus, des troncs d'arbres garnis de mousse et de feuilles entretenues vertes par l'humidité, tout cela porté par le *pistia* et habité par des loutres, des corbeaux, des choucas,

des hérons, des courlis, et toujours des serpents mocassins et des *black-snakes* aux morsures mortelles. Partout ce ne sont que reptiles entrelacés. De quoi vivent-ils ? Mystère ! On voit là le trigonocéphale piscivore, l'un des plus redoutables avec le *black-snake*. Trouvent-ils donc assez de poissons dans ce lac désert ?

Mais les *folding-boats*, sans essayer d'entamer ces massifs où un navire ne passerait pas, en contournaient les bords. Ce n'étaient que sifflements continuels, que bruits semblables au froissement des feuilles mortes dans une forêt. Nos amis voyaient de toutes parts sur leur passage des yeux étincelants et fixes, des langues vibrantes et des gueules enflammées, dégouttantes de venin... Plus loin, c'étaient d'autres reptiles qui se cachaient sous les grandes feuilles, traînant à leur suite des queues armées d'aiguillons ou s'agitant en l'air comme les fouets des Furies !...

— C'est l'Okeechobee ! dit Julien agitant son chapeau en l'air ; mes amis, du courage ! Halte ! nous le tenons enfin !

Et voilà que des cyprès de la rive gauche

s'élève lentement un oiseau de proie, se dirigeant vers le lac de ce vol régulier à grands mouvements des rapaces. A sa robe, Julien reconnaît l'orfraie des marais ¹.

Elle vient de tomber comme une flèche sur un poisson qu'elle enlève dans ses serres puissantes.

Mais, du haut des nuages, un point noir tombe et grossit à vue d'œil.

C'est l'aigle à la tête blanche, le *bold-eagle* ², qui vient ravir à l'orfraie la proie qu'elle a capturée. Non qu'il ne pêche aussi, lui : ses tarses nus ne le gênent point pour saisir les rares poissons du lac ou les reptiles qui glissent entre deux eaux, mais il préfère trouver besogne faite et, comme il est de beaucoup le plus fort, la pauvre orfraie lâche sa proie... que l'autre ratrape au vol, et, frustrée de son souper, elle va tristement chercher un refuge dans les cyprès isolés d'où nous l'avons vue sortir. Elle va attendre que le forban ait porté son vol plus loin, et alors elle ira pêcher pour son propre compte.

1. *Pandion fluvialis*, V.

2. *Falco Haliæetus*, L.

Vivement intéressé par cette scène, Julien avait suivi les oiseaux des yeux.

— Mes amis, dit-il, ceci est le cap de l'Orfraie. Nous nous en souviendrons. Notre première observation est faite !

XIV. — LE VILLAGE ABANDONNÉ.

D'après les estimations de Julien, la flottille avait parcouru une vingtaine de milles le long du rivage oriental, quand elle arriva devant une légère élévation dans le marais. Cette petite colline était couverte de bananiers, de papayers, de cannes à sucre balançant doucement leur feuillage ployant.

Au milieu des herbes se dressaient quelques vestiges de huttes sauvages... Deux petits villages temporaires étaient abandonnés, les maisons étaient effondrées et envahies par la puissante végétation des plantes du *Swamp*¹. En approchant de ces traces de l'homme, on voyait des goyaves, qui poussaient avec assez d'abondance, redevenues sauvages...

1. *Marécage*.

Et les hommes ... où étaient-ils?...

Hélas ! c'était la demeure autrefois de la fameuse tribu séminole qui portait le nom de l'Okeechobee... Quelques survivants aux horreurs de la guerre ont fui ; ils sont désormais cachés vers le sud-ouest du lac, dans le *Big-Cyprès-Swamp*¹ ! Ce sont les frères de Chitti-Jolo !...

Et, autour du rivage, les ibis blancs et roses piétinaient au bord du lac, les hérons et les anhingas allongeaient leur grand cou de serpent, pour voir les animaux énormes que représentaient, pour eux, les canots. Une orfraie planait au-dessus des voyageurs, en poussant des cris effarés...

Descendus à terre, les hommes allumèrent un maigre feu sur le rivage, et Julien s'avança seul au milieu des ruines... Partout le silence de la mort et, sous chacun de ses pas, il entendait sans discontinuer le bruissement sinistre des reptiles ! Il redescendait au delà du village la colline sur laquelle celui-ci était bâti, quand un enclos carré lui barra le passage. Entouré

1. *Marais des Grands-Cyprès.*

d'une haie de cactus énormes couverts de fleurs écarlates, défendu par cette ceinture épineuse impénétrable, cet enclos était plein de hautes herbes s'entre-croisant de toutes parts et entre lesquelles filtrait un ruisseaulet murmurant.

Poussé par l'espoir que cet enclos contenait peut-être une case encore habitée, Julien en fit le tour et y pénétra par une grossière barrière à claire-voie. C'était un cimetière !... Il semblait abandonné de la veille, tant dans ces solitudes, la paix enveloppe les vestiges de l'homme ! Des éminences en terre gazonnée indiquaient la place des tombes. Sur de hauts pieux bruts, de légers planchers de branches supportaient encore des lambeaux de pagne laissant sortir les os des squelettes. Les fourmis, les oiseaux rapaces avaient depuis longtemps eu raison des chairs... Par habitude, ces oiseaux planaient encore au-dessus du cimetière ou se tenaient perchés immobiles sur l'extrémité des pieux près desquels ils avaient trouvés jadis de copieux repas ?

Une foule d'ex-voto, d'amulettes, d'offrandes plus bizarres les unes que les autres étaient dé-

posés sur les tombes, suspendues à des branches enfoncées en terre, ou liées au pied des piquets. Il y avait là des marmites, des calebasses qui avaient été apportées pleines de riz pour les mânes des parents, mais que des légions de fourmis avaient nettoyées avec une perfection méticuleuse. Là se trouvaient attachées par un lien d'écorce des figures d'idoles — ou de saints — en bois sculpté et peintes en rouge, des chevelures pendues à la tête des morts comme offrandes aux guerriers, des oiseaux empaillés, des chaussures éculées trouvées chez les blancs, des peaux d'animaux accrochées aux branches et roidies par le vent et le soleil; elles étaient devenues comme un parchemin creux et sonore, et la brise qui passait doucement les faisait résonner comme les cosses de gigantesques graines sèches.

Deux choses surtout attirèrent l'attention du jeune homme. Il rencontra tout à coup, émergeant de l'herbe sous ses pas, une sorte de croix fabriquée avec de vieilles boîtes à sardines enfilées dans deux tiges de fer... Il avait donc existé là une famille chrétienne? Dans ces soli-

tudes sauvages?... Mystère ! Mais mystère moins impénétrable qu'on ne le supposerait au premier abord. En effet, des nègres nombreux avaient fui parmi les Séminoles et avaient naturellement apporté avec eux leurs croyances grossières mais sincères, quoique mêlées des superstitions africaines de leurs ancêtres. Ainsi la croix était venue au milieu des solitudes inconnues, apportée par ces singuliers missionnaires fuyant la civilisation... puis, tout auprès, sur une tombe petite, toute petite, celle d'un enfant à coup sûr, un pot au lait du pays abandonné par la mère, qui l'avait apporté là plein de liquide pour nourrir l'âme de son fils... Les couleuvres étaient venues, avaient bu le lait, puis avaient élu domicile dans le vase, et quand Julien s'approcha... effrayées du bruissement des herbes, elles s'élancèrent et s'enfuirent en sifflant !...

Partout, au milieu de cette verdure exubérante, des pensées sauvages tapissaient le sol et couvraient de leur tapis les tombes abandonnées. Parure de la mort, elles eussent inspiré un poète... Mais la chaleur de midi embrasait l'at-

mosphère, la nature semblait haletante sous ses effluves torrides ; en ce moment, l'attention de Julien fut attirée par les cris discordants d'oiseaux aquatiques qui paraissaient prendre leurs ébats au delà du bois touffu touchant au cimetière abandonné. Il se glissa au milieu des tupélas et des rejets piquants des *palmettos* et des palmiers à scie avec leurs feuilles tranchantes. Il lui fallut jouer du couteau pour passer ; mais il se glissa et parvint derrière un épais buisson de rhododendrons. Il avait devant lui une crique au fond de laquelle pêchait en commun une tribu de pélicans blancs.

Une cinquantaine de ces beaux oiseaux étaient rangés au milieu de la crique, plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, droits, le cou en l'air, attentifs à une manœuvre... Tout à coup un signal part de la gorge du chef ; ce furent deux cris discordants et prolongés. Et la troupe se mit en mouvement, battant l'eau devant elle de ses ailes ouvertes et de son long cou pointé en avant. Le mouvement était habilement concerté et aussi habilement conduit. Les deux extrémités de la file s'avançaient plus vite que le

centre, de sorte que la bande décrivait un vaste croissant qui enserrait l'anse et s'avancait, la concavité tournée vers le rivage.

Ce cercle d'ailes énormes se touchant les unes les autres par l'extrémité, ne laissant passer aucun poisson, battant l'eau avec une ardeur furieuse aidée de cris continuels, chassait nécessairement le poisson devant lui... Bientôt Julien aperçut les victimes sauter en l'air près de la berge et décrire de longues traînées dans la boue du rivage ; les pauvres bêtes affolées sentaient que l'espace leur manquait et leur effarement était le même que quand les hommes vont tirer à bord la senne dans laquelle ils les ont enfermées.

Alors une demi-douzaine des plus forts et des plus gros pélicans s'avancèrent ; le cercle se referma derrière eux et ils commencèrent à faire office de pêcheur en happant au passage sans en manquer un seul les poissons effarés qui se glissaient entre leurs jambes ou à portée de leur bec et les enfouissant méthodiquement dans leur poche. Tous les autres veillaient à ne laisser échapper aucun des traqués et à les

happer au passage quand ils essayaient de fuir. Beaucoup y réussissaient.

Ce n'étaient pas les pêcheurs qui faisaient le plus de bruit, c'était toute la gent emplumée du lac, gent assez souvent vouée à la famine pour se réjouir d'une aussi bonne aubaine. C'étaient des corbeaux qui, rassemblés par centaines sur les tas d'ulves, de conferves et de coquilles que les grandes lames avaient charriées et amoncelées sur la rive, essayaient de voler quelques poissons et se battaient en s'en disputant les lambeaux. Des nuées de mouettes et de sternes voletaient au-dessus de l'eau, tombant comme une pierre sur quelques menus poissons qui se montraient à la surface. Deux ou trois grèbes, hardis comme des gueux qui n'ont rien à perdre, avaient pris place dans le cercle des pélicans et n'y faisaient pas trop mauvaise figure, mais, travaillant pour leur propre compte, appliquaient de formidables coups de bec à leurs voisins quand ceux-ci avaient l'air de leur disputer les poissons sur lesquels ils croyaient avoir un droit certain. Non loin de là, s'élançant des troncs d'arbres immergés, enguirlandés

de serpents, des cormorans se laissaient tomber comme des flèches sur les plus gros poissons, les saisissaient et remontaient pesamment les dévorer sur leurs perchoirs d'observation.

Sur tous les arbres d'alentour se pressait la tourbe des honteux et des impuissants, assistant de loin, l'estomac vide, à cette curée appétissante. Ils allongeaient le cou comme un ressort qui se détend et qui veut atteindre jusqu'à la proie. Ils roulaient des yeux effarés, dansant une pyrrhique inconnue sur les branches mortes. Il y avait là des aigrettes, des crabiers, de petits hérons de toute sorte qui poussaient des cris de Mélusine et d'autres qui d'une grosse voix formaient une basse continue.

Tous ces mouvements, tous ces cris tenaient Julien attentif : il admirait l'instinct et l'intelligence des pélicans, quand finit la pêche et commença le partage. Tous sortirent de l'eau et se rangèrent sur le sable. Les poissons furent dégorgés par les pêcheurs à la poche pleine ; tous les poissons furent tués en leur écrasant la tête, puis, à un cri du chef, chacun en avala un. Second cri, second poisson, et ainsi de suite

tant qu'il en resta !... puis chacun retourna vers l'eau boire et lustrer ses plumes. Dix minutes après, tous dormaient le bec sur le dos, faisant leur digestion comme d'honnêtes pélicans fatigués qui se reposent.

On navigua ainsi toute la journée le long d'une rive basse dont Julien étudiait avec soin les moindres détails. Cependant ce bord se relevait insensiblement, les fourrés devenaient des taillis, et ceux-ci se changeaient eux-mêmes progressivement en futaies que l'on apercevait au loin.

Le soir venait à grands pas ; nos voyageurs firent un frugal repas de viande sèche, de biscuit et de quelques gorgées de whisky, puis vinrent s'amarrer pour la nuit dans l'ombre des grands bois...

XV. — LA CRIQUE DE VAN-SWEARINGEN.

La nuit devait être pénible. A peine le soleil avait-il quitté l'horizon, paraissant se précipiter dans les eaux immobiles de l'Okeechobee, que

les grands roseaux près desquels Julien était amarré semblèrent s'animer dans l'ombre. Des bruits étranges sortaient de ces fourrés qu'aucune brise ne courbait. L'eau clapotait sinistrement sous les voyageurs séparés d'elle par leur membrane de caoutchouc épaisse comme une feuille de papier. Le canot recevait tout à coup des secousses, des ébranlements mystérieux : on aurait dit des serpents glissant sous sa carcasse et le soulevant sur leurs replis...

Pendant ce temps, notre ami, étendu au fond d'une de ses fragiles embarcations, essayait de dormir, mais une nuée de grands cousins aux ailes noires bourdonnait autour de lui et l'assaillait sans relâche de leurs piqûres douloureuses. Toby Hall, étendu à côté de lui, la tête enveloppée dans sa ceinture de soie, malgré la chaleur étouffante, dormait comme un loir. Dans l'autre bateau, Styx-Noir et l'Indien en faisaient autant.

Enfin Julien du Merril s'assit au fond du canot, veillant et essayant de défendre sa peau de blanc contre les attaques des formidables animaux qui le torturaient. Il vit ainsi pâlir une à

une les étoiles du ciel au-dessus de sa tête ; il entendit vaguement des cris sinistres dans les grands bois, au travers des fourrés... Des houhoulements lugubres se succédaient, et les crocodiles grondaient comme des chiens muselés, en se traînant au travers des boues et les agitant sous leurs pattes...

Enfin le jour parut ! Julien ne put retenir un cri d'admiration en face de l'étrange spectacle qui se déployait à ses yeux.

La rive du lac était brusquement coupée : une crique s'ouvrait devant sa vue, menant probablement au fond à quelque cours d'eau paresseux. Sur le bord, une majestueuse forêt de pins centenaires s'élevaient, semblables à des colonnes massives, encadrant cette sorte d'étang d'un noir sombre. En face, sur une faible éminence, une construction à demi ruinée laissait pendre les herbes traînantes qui encombraient ses murs : le toit était tombé sur le côté, ses débris laissaient à nu une haute cheminée qui paraissait avoir grandi comme une plante, par le déchaussement de son pied...

Tout autour, des palissades brisées, envahies

de plantes folles, et çà et là des traces noires... L'incendie avait passé par là !...

C'était le vieux fort de Van-Swearingen.

Et devant lui la crique, semblable à un étang, encaissée comme une chaudière par les bords escarpés de la forêt, était pleine de vieux troncs de pins calcinés par le temps, pétrifiés dans ces eaux d'où émergeaient leurs branches tordues en squelettes décharnés. La forêt, au fond, était noire; les vieux arbres étaient noirs; les eaux elles-mêmes étaient noires... Le ciel seul, au-dessus de tout cela, était bleu, et le soleil, déjà haut, dardait une tache de feu au milieu de ces noires solitudes.

C'était la première fois que les bords de l'Okeechobee apparaissaient aux voyageurs plus hauts que l'eau qu'ils enserraient. Évidemment, il y avait là devant nos amis une trace visible d'une convulsion de la nature. Ces bords escarpés, ces eaux immobiles, ces arbres brisés, broyés, en désordre; ceux des bords, qui penchaient comme pour se mirer dans les eaux noires, tout faisait penser à un gouffre creusé, par un effondrement subit, dans la vieille forêt.

Julien contemplait avec des yeux un peu effarés cette bizarre nature, quand, portant ses regards de nouveau sur les arbres noyés que le soleil caressait d'un rayon avare, il les vit s'animer... C'étaient de grandes couleuvres mocassines ¹, noires comme l'ébène, au ventre un peu jaune, qui s'éveillaient à la lumière, entrelaçant leurs anneaux et levant vers les bateaux inconnus de nos amis leurs têtes aplaties...

Et tout cela grouillait, de ce mouvement lent, mais continu, dont le silence fait horreur !... Au surplus, pas un oiseau dans les cyprès chauves ; pas un chant, pas même un cri dans la forêt... Le soleil avait éclairé sur le lac le silence de la mort.

En ce moment, Julien démarra son canot ; ses compagnons s'éveillèrent aussi et les deux petites embarcations se mirent en mouvement. Il faisait déjà une chaleur étouffante sous ces grands bois où pas un souffle d'air ne pénétrait. Les *mocassin-snakes*, étonnés de voir remuer comme des bras les petites pagaies sur ces eaux immobiles, suivaient les rameurs de leurs yeux

1. *Mocassin-snake*.

jaunes, ouvraient vers eux leurs gueules immenses, dardant leurs langues et sifflant sinistrement à leur approche !...

On aborde cependant. Julien, suivi de Toby Hall, monte vers le fort démantelé. Un peu en dehors des fortifications, un toit effondré, des murs en brique, des poutres et des boiseries noircies par le feu, portent, comme le fort, les traces d'une dévastation profonde. Le *hummock* sur lequel s'élevaient ces ruines avait été jadis cultivé. Des légumes civilisés s'y voyaient encore ; des choux et des salades poussaient au milieu des plantes sauvages. Des communs, une étable, une basse-cour et un toit à porcs presque en bon état, mais vide d'animaux, entouraient une cour couverte de débris ; des clôtures en bois à demi consumées séparaient jadis la terre cultivée de l'épaisse forêt qui entourait l'habitation.

— Toi qui as fait la dernière campagne, sais-tu quelle est cette demeure ruinée ? demanda Julien à Toby Hall.

— C'est maintenant la maison du sang.

— Et autrefois ?

— C'était l'habitation Moose.

— A-t-elle été brûlée en même temps que le fort ?

— C'est la guerre ; j'étais venu ici avant, je connaissais le maître. J'y suis venu après, il était trop tard.

— Ce sont les sauvages ?

— Séminoles... Beaucoup de sang.

Et Toby Hall faisait entrer Julien dans le parloir, dont le toit pendait effondré et à demi brûlé ; il lui montra le parquet en bois de sapin couvert d'une couche noirâtre que les décombres ne cachaient pas encore entièrement.

— Beaucoup de sang, maître, beaucoup !

— Je vois ; explique-toi.

— Ah ! c'est que pendant la guerre l'homme blanc et l'homme rouge ne se faisaient pas de quartier. On tuait pour tuer ; on brûlait tout, on était ennemi et on sentait que l'une des races exterminerait l'autre. Notre bataillon avait repoussé les Séminoles par ici et il essayait de les refouler dans le sud, vers les Éverglades. Or les démons se vengeaient sur tous ceux qu'ils pouvaient surprendre. Cette habitation et le fort

voisin étaient les derniers dans le pays. On les regardait comme un poste avancé, sorte de sentinelle perdue sur l'Okeechobee. Aussi, quand la guerre fut déchaînée sur ces parages, nos chefs conçurent de grandes inquiétudes pour les soldats et les habitants, Nous reçûmes l'ordre d'y venir en toute hâte ; ce fut la seconde fois que je vis l'Okeechobee.

« Hélas ! maître, nous arrivâmes trop tard. Le fort était brûlé, la garnison égorgée... Cette ferme était en feu. En entrant dans le parloir où nous sommes, je trouvai quatre cadavres couchés pêle-mêle, un vieillard et trois belles jeunes filles. Morts, maître ! Leurs vêtements brûlaient ; de leurs blessures, de leurs têtes scalpées avaient coulé des flots de sang, qui se caillait sur le plancher. Oh ! les braves créatures ! Elles s'étaient vaillamment défendues ! La jeune tenait encore dans sa main crispée un pistolet à deux coups qu'elle serrait avec tant de force que les Indiens n'avaient pas eu le temps de le lui arracher.

« Je reconnus ces trois cadavres ; c'était celui de M. Moose, un vieux soldat, et ceux de ses

trois filles. Où était sa femme? Nous rassemblions les cadavres pour les soustraire au feu que nous nous hâtions d'éteindre et nous allions les enterrer, quand une femme scalpée, mais non morte, parce que le couteau de l'Indien avait glissé sur le front et n'avait enlevé que le cuir chevelu, se jeta sur nous comme une bête fauve, mordant et égratignant...

« Cette femme folle, c'était la mère !

« En allant enterrer tous ces braves gens là-bas, dans le pré qui borde le marais, nous trouvâmes encore le corps du jardinier nègre atteint d'un coup de carabine et tombé au milieu des légumes. Nous l'avons mis avec ses maîtres.... Que tous reposent en paix !

— Et on n'a jamais su ce qui s'était passé ?

— Si, maître. En approchant du marais pour accomplir notre funèbre travail, nous entendîmes de faibles gémissements : nous eûmes bientôt trouvé la servante, une mulâtresse, enfoncée jusqu'au cou dans la vase ; demi-morte de froid et de frayeur, les joncs l'avaient cachée aux Séminoles ; cette circonstance lui avait sauvé la vie. Elle était là depuis la veille au soir.

« Les malheureux Moose avaient subi un siège en règle. Tandis qu'une partie des Séminoles enfonçait la porte à coups de madriers, les autres montèrent sur le toit, et y pratiquant un trou tuèrent à loisir les habitants enfermés dans la maison. Le père, les filles défendirent noblement leur vie. Un soldat ne se laisse point égorger comme un mouton, et les belles jeunes filles préférèrent mourir que de devenir les squaws des hommes rouges.

— Elles furent tuées?

— Oui, maître. Quand la porte tomba, le père était mort, les trois femmes mortes ou mortellement blessées. Les démons les scalpèrent.

— Quelle horreur! des femmes!...

— Un nègre féroce, comme il y en avait parmi eux, aperçut la mère, M^{me} Moose, qui était tombée évanouie au milieu du carnage. Il la saisit, la traîna dehors, l'empoigna par ses longs cheveux blancs, la scalp et la jeta à la volée sur les cadavres des siens.

— Infamie!

— Cela fut fait vite. Ils avaient peur de nous qui arrivions. Ils pillèrent tout, mirent le feu à

l'habitation et disparurent dans les bois. M^{me} Moose, chassée par le feu, s'était réfugiée dans la petite pièce qui est par ici ; c'est de là qu'elle s'élança folle sur nous...

Et tous deux entrèrent dans un cabinet dont la porte brûlée montrait ses ferrures pendantes.

XVI. — LE SAW-GRASS.

Dans un coin du cabinet, un débris de couchette était couvert d'un monceau d'herbes sèches, et sur ces herbes dormait paisiblement une femme.

C'était Sarah !

Toby Hall la secoua par le bras. Sans presque ouvrir les yeux, la pauvre créature tomba à genoux.

— Grâce ! dit-elle tendant les bras.

— Sarah, est-ce vous ?

— Ah ! maître, c'est vous ! Dieu soit loué ! J'ai bien souffert.

— Comment êtes-vous ici ?

— Maître, je n'ai pu rester loin de vous... J'ai pensé à la maladie, aux services que pou-

vait vous rendre Sarah qui connaît le désert, je suis venue ! Prenez-moi avec vous !

— Mais c'est de la folie, ma fille ! Que voulez-vous que je fasse de vous ? Je n'ai point de place où vous mettre !

— Sarah est petite, maître... Grâce ! ne me renvoyez pas ! Cette fois je ne saurais retrouver le fort Bassenger !

— Qu'en dis-tu, Toby ? demanda Julien à son compagnon.

— Maître, Sarah est petite, c'est vrai. Elle peut nous être utile ; une squaw du désert sert toujours aux hommes en expédition. Nous essayerons de la mettre dans le canot de Minecawa.

— Si tu le peux, soit.

Et tous trois revinrent au bateau. Ce furent des questions sans fin entre tous les membres de l'expédition. Le gentilhomme scalpé trouvait qu'une femme était une bouche inutile et que ça prenait de la place. Styx-Noir, roulant ses gros yeux, ne disait rien et n'en pensait pas davantage. On essaya diverses combinaisons : la pauvre jeune fille, mince comme une enfant,

ne faisait pas sensiblement enfoncer le canot, au fond duquel elle s'était étendue ; cependant une modification fut apportée à la marche générale. Il fut décidé que, autant qu'il serait possible, deux hommes suivraient le bord par terre, tandis que les bateaux relèveraient aussi bien qu'ils le pourraient les accidents de la rive.

Minecawa et Toby Hall furent chargés de ce parcours.

Ils avaient quitté depuis longtemps déjà les défrichements autrefois pratiqués par les Yankees pour diminuer les chances de surprises autour des palissades du vieux fort, lorsque les navigateurs les virent disparaître un à un au milieu d'un immense taillis de rhododendrons ¹ qui montaient à dix mètres au-dessus de leurs têtes, et sous les branches énormes desquels ils suivaient un sentier délicieux. De toutes parts ces arbres magnifiques étaient couverts de bouquets de fleurs, leur végétation était splendide, et cependant les hardis piétons pataugeaient jusqu'au-dessus de la cheville, dans une couche

1. *Rhododendrum maximum*.

d'eau qui semblait couvrir tout le canton et ne pouvait traverser l'argile blanche et compacte qui composait le sol.

Au-dessus d'eux, en outre, une voûte impénétrable au soleil de paviers à fleurs jaunes¹ leur amenait avec l'humidité une température analogue à celle d'une étuve. Autre désagrément, ils se virent en un instant non-seulement imprégnés d'une odeur de fourmi insupportable, mais encore couverts de ces insectes, qui pleuvaient de toutes parts. Ces millions de fourmis endiablées attaquent tout être vivant qui passe à portée de leurs mandibules douloureuses. Elles se nourrissent surtout des fleurs et des pellicules des fruits du pavier, fruits qui ressemblent à des marrons allongés et sans piquants. Les paviers sont effectivement des végétaux de la famille des marronniers, devenant creux parce que leur aubier pourrit comme celui du saule, vivant par leur écorce seulement et abritant ainsi dans leur tronc creux les légions de fourmis dont nos amis étaient les victimes.

1. *Pavia flavia* et *rubra*.

Cependant le temps passait et le soleil descendait vers l'horizon. Un pli du terrain, comme il arrive en ces régions, se relève brusquement, le terrain sec arrive, la grève se présente en pente rapide et la forêt change de nature. Aux paviers succède sans transmission l'*arbre aux concombres*¹ avec ses troncs droits comme des colonnes de 30 mètres de hauteur, contrastant avec les paviers contournés qui les avaient précédés. Les fourmis avaient disparu, une douce et pénétrante odeur de giroflée se répandait jusque sur le lac autour des voyageurs, imprégnant l'air qu'ils respiraient et leur faisant oublier l'acide formique. Ces magnolias ont une floraison des plus extraordinaires, car leurs fleurs splendides savent se cacher absolument au milieu des touffes énormes de feuilles qui s'épanouissent à l'extrémité des branches.

Julien, assis dans son coracle, que Styx-Noir faisait voler comme une plume sur les eaux, le rifle au poing crainte de surprise, suivait de l'œil ses compagnons qui marchaient à l'aise comme dans un jardin, au milieu de ces forêts

1. *Magnolia acuminata*.

magnifiques. Plus de sentiers tracés par les fauves, au milieu des buissons entremêlés ; le sol est nu, toute végétation cesse sous l'ombre épaisse de ses arbres. Une demi-obscurité règne là, qui repose les yeux ; mais le silence solennel de ces solitudes semble redoubler encore d'intensité. Aucun oiseau ne passe, aucun pic ne s'envole en poussant ses cris aigus ; tout est morne ! Que viendraient faire ces oiseaux sur ces arbres ? Aucun d'entre eux ne pourrait entamer leur écorce lisse et leur bois incorruptible. Ni larve ni insecte n'habitent là. Qu'y ferait l'oiseau ?

Tout à coup, sur la plage sableuse qui s'abaisse en cet endroit, Minecawa s'arrête et, s'approchant d'un cône haut de près d'un mètre au-dessus du sol et qui paraît un amas d'herbes et de bûchettes, se met avec Hall à explorer attentivement les environs...

— Maître, un nid de caïmans ! murmure Sarah appuyée sur sa pagaie et poussant au rivage le canot qu'elle dirige admirablement.

— Que craignent-ils donc ? demande Julien à Styx-Noir.

— Moi, sais pas...

— Et toi, Sarah, que guette ton frère ?

— Maître, ils éventent la femelle, qui défend ses œufs avec acharnement et pourrait être dangereuse pour les dénicheurs et pour nos petits canots.

Les canots furent amarrés à de grosses racines et les voyageurs descendirent sous la voûte des pins centenaires. Le nid est formé de couches de terre battue et gâchée avec soin, sous chacune desquelles il y a une couche d'œufs, et ainsi de suite : le bas repose dans une fosse creusée au milieu du sable. L'œuf est gros comme celui de l'oie, mais plus allongé et plus blanc, à coquille dure et rugueuse, comme variée de dessins hiéroglyphiques en creux. C'était là une bonne trouvaille qui fut portée au canot ; puis, quittant brusquement la place, les voyageurs continuèrent leur route pour chercher un gîte de nuit hors des atteintes de la femelle du caïman.

Ils le trouvèrent à quelques kilomètres plus loin et descendirent dans la grande forêt. C'était un spectacle imposant, mais en face duquel il était

difficile de se soustraire à une solennelle impression de tristesse. L'obscurité les enveloppait à demi : le silence morne qui régnait autour d'eux n'était même pas interrompu par le bruit de leurs pas qu'amortissait un épais tapis de feuilles mortes et humides. Ajoutons l'aspect imposant de ces arbres énormes alignés à l'infini et se confondant, toujours énormes, dans la pénombre, la brise gémissant plaintivement au travers des aiguilles effilées qui leur servent de feuilles, et l'on sentira tout ce que la nature revêt en ces lieux solitaires de grandeur, de puissance et de majesté.

Dans un endroit découvert, au bord d'un petit ruisseau marécageux qui descendait lentement vers le lac, Sarah se baisse et ramasse avec soin des fruits semblables à de grosses prunes noires allongées ¹ qui couvrent le sol. Ce sont ceux des tupélas, grands arbres à feuilles d'un vert clair groupées en rosette à l'extrémité des rameaux. Nos voyageurs en mangeaient quelques-uns, quoique fades, quand tout à coup un animal noir déboule devant l'In-

1. *Nyssa aquatica*.

dienne et passe presque entre les jambes de Julien.

— Qu'est cela ? dit celui-ci en mettant son arme en main.

— Un ours, maître.

— Bon à manger ?

— Excellent ! On peut le prendre si vous voulez ; il est certainement à son trou.

— Essayons.

Effectivement les traces menèrent Minecawa au pied d'un tupéla énorme entre les racines duquel l'animal avait choisi sa demeure : on s'assura qu'il y était au moyen d'un bâton qu'il broya entre ses dents, et les Indiens silencieux firent leurs préparatifs en gens qui ont l'habitude de cette chasse. Cinq minutes après, Hall avait ramassé des feuilles et des branches aussi sèches que possible : il les entassa devant l'ouverture et y mit le feu. Une fumée blanche et suffocante entra dans la cavité et ressortait en léger filet par les fissures de l'arbre. Au bout d'une demi-heure, l'ours se précipita au dehors et vint tomber au milieu du brasier.

En un clin d'œil, Minecawa, qui tenait une

corde et une liane, l'eut muselé et ficelé comme une momie. Il ne bougeait plus et on put le porter au canot; il pesait presque autant qu'un homme et devint le compagnon de Sarah.

Ce fut pour les jours suivants une provende excellente; on tua plusieurs coqs à fraise dans les environs et une couple de sarcelles bleues; jamais pareille abondance n'avait favorisé nos amis depuis leur entrée dans l'Okeechobee.

XVII. — L'EMBUSCADE.

Le feu fut entretenu pendant toute la nuit pour écarter les loups et les jaguars; l'un des hommes veilla; c'était leur tâche à tour de rôle. Sarah dormit dans les canots, dont elle avait la garde.

Dès l'aube, les voyageurs reprirent leur course, descendant toujours vers le sud; mais l'approche des Éverglades se faisait déjà sentir, et les rives de l'Okeechobee prenaient un aspect tout particulier. Les plages, basses, sablonneuses, laissaient pousser, entre elles et des centaines de

canaux parallèles pleins d'une eau noirâtre, croupissante, empoisonnée, un rideau de cyprès magnifiques. Au milieu des canaux, le *saw-grass*, cette herbe si terrible, s'étendait serrée et impénétrable; au delà, à perte de vue, les vasières inondées, les marais impénétrables de l'Okeechobee.

Un épais massif de virgiliers vint rompre la monotonie des pins et baigner ses pieds dans le lac; à côté de lui s'ouvrait une lagune profonde, couverte de fleurs aquatiques. Ce semblait un paradis au sortir des eaux noires et tristes que nos amis parcouraient depuis tant de jours. C'est que la nature du fond était changée; à la vase noire succédait un sable blanchâtre, annonçant l'approche des Éverglades...

Des *nymphæa* rouges, des *nelumbo* jaunes couvraient l'anse profonde; des pontédéries¹ formaient un véritable champ, dont les belles feuilles d'un vert luisant et les larges épis de fleurs bleu azuré se détachaient en vigueur sur les tons jaunâtres des joncs qui les entouraient. Une horde de daims buvait au loin sur la

1. *Pontederia cordata* (Lin.).

rive : plus de serpents enguirlandant les arbres inondés, plus de caïmans. Les perruches à tête jaune ¹, avec leurs couleurs éclatantes, les grands étourneaux ² babillent au haut des magnolias, dont les larges fleurs embaument l'air et encadrent le côté opposé de la crique.

Décrivant de grands cercles dans le ciel bleu planait une troupe de rosthames, milans des marais ³. Amis des marécages et des lagunes, ils guettaient les poissons et les reptiles dont ils se nourrissent; leurs serres à grands ongles et leur bec à long hameçon pointu leur permettent de retenir ces animaux malgré leur peau visqueuse. On les nomme *milans des Éverglades*, car ils aiment surtout ces solitudes vaseuses où presque seuls ils trouvent à vivre.

Cependant, en y regardant plus attentivement, les orbes qu'ils tracent s'entremêlent et se croisent; on dirait des oiseaux inquiets. Aucun ne pêche! Et pendant ce temps les grands râles bruns ⁴ se poursuivent sur le rivage ensoleillé,

1. *Conurus Carolinensis*.
2. *Sturnella Ludoviciana*.
3. *Rosthramus*.
4. *Aramus giganteus*.

des sarcelles et des bandes de canards de la Caroline aux splendides plumages jouent sur les lagunes. Sur une cime sèche encore, un habitant des Éverglades, le cormoran de la Floride ¹, semble parfaitement tranquille.

Contraste étrange! tout est joie et soleil ici, tout était tristesse et horreur à quelques minutes plus au nord!

Comme repoussoir, à l'horizon, une ligne sombre de cyprières.

Les deux canots traversaient lentement l'espace vide illuminé par le soleil qui séparait les deux rives, attendant que Minecawa et Toby Hall eussent exécuté le grand détour que nécessite la profondeur de la crique, lorsqu'un coup de feu retentit sur ce beau lac au milieu des magnolias, non loin des daims qui buvaient en dressant les oreilles...

Au même moment le cri de guerre de Minecawa retentit et les deux hommes vinrent à toutes jambes vers l'Okeechobee.

— Les Séminoles! cria Toby Hall.

Quelques balles tirées de l'autre côté de la cri-

1. *Graculus Floridanus*.

que vinrent tomber aux pieds des deux piétons, qui se dissimulèrent derrière les arbres.

Le coup de fusil des sauvages avait porté sur les bateaux ; la pauvre Sarah, renversée d'abord au fond de son canot, s'était relevée de nouveau sur sa petite banquette et maniait vivement sa pagaie de la main droite ; Julien et Styx-Noir dans leur canot virèrent promptement de bord pour éviter l'espace découvert et arriver au plus tôt au secours de leurs amis.

— Qu'avez-vous, Sarah ? dit Julien en passant à côté de la jeune fille.

— Rien, maître, peu de chose...

— Mais encore ?

— Les Séminoles m'ont touché le bras.

Effectivement la balle avait entamé les chairs.

Au même instant une dizaine de balles sifflèrent autour de nos amis ; deux frappèrent le bateau de Julien.

— Alerte ! Styx-Noir, nous coulons. Au rivage !...

Et, se baissant, il ferma de ses mains les ouvertures par lesquelles l'eau entraît dans le canot.

— Alerte ! à moi, ami, vite !...

Et le batelet se mit à fuir comme le vent devant la grêle de balles qui le poursuivait.

En arrivant auprès de Minecawa et de Toby Hall, le gentilhomme était en état de défense, le *rifle* au poing, le revolver à la ceinture.

La forêt était redevenue morne et silencieuse.

Minecawa et Toby Hall, l'oreille à terre, étaient inquiets, mais ils ne quittaient point les arbres derrière lesquels ils cherchaient un abri contre l'ennemi qui allait les attaquer... Ils connaissaient la tactique séminole...

Tout à coup un grand cri retentit.

— Rendez-vous ! cria une voix en séminole.

En un clin d'œil une carabine parut derrière chaque buisson, derrière chaque arbre formant un demi-cercle autour des voyageurs acculés au lac.

— Que disent-ils ? demanda Julien à Minecawa.

— Rendez-vous !

— Jamais, répondit Julien en français.

— Vous êtes cernés, reprit la voix.

— Mieux vaut mourir ici, reprit le jeune

homme, nous n'y mourrons pas seuls ! Amis, en avant !

Et il sortit de l'abri de son arbre...

— Oach ! que personne ne tire.

Et un Séminole sortit à son tour du milieu des magnolias.

XVIII. — OSKÉOLA LE SÉMINOLE.

Tant que les Espagnols sont demeurés maîtres de la Floride, ce pays, impénétrable sur sa plus grande partie, servait de refuge aux Indiens repoussés des États-Unis par l'implacable politique qui, dès les premiers temps, régla la conduite de la race anglo-saxonne vis-à-vis les premiers occupants de ce splendide pays. La Floride était peuplée de tribus caraïbes : les *Jemassis*, les *Creeks* et les *Chikasaws*, disséminés sur ces trente millions d'acres, soit environ vingt-six millions et demi d'hectares. Du mélange de ces sauvages, des déserteurs et malfaiteurs blancs, venus de chez les Yankees, des autres Indiens chassés de leurs territoires, se forma une race nouvelle, divisée en un certain nombre de tribus

qui adoptèrent toutes le nom de *Séminoles*. Ce mot, en langue creek, signifie *exilé*, parce qu'ils avaient presque tous abandonné de force leur pays natal.

C'était une population flottante et ennemie irréconciliable presque autant des Espagnols occupant le pays que des Yankees persécuteurs dans la Géorgie et dans l'Alabama. Aussi chaque jour voyait s'exécuter des escarmouches et des surprises sans merci de part et d'autre. Les *Creeks* se souvenaient encore trop qu'en 1517 ils avaient, réunis aux *Chikasaws*, détruit les Espagnols, sauf un officier et trois hommes qu'ils gardèrent huit ans prisonniers...

Retranchés dans les forêts impénétrables du pays, les Séminoles se jetaient, de là, sur les établissements américains de la Géorgie et de l'Alabama, emmenant les esclaves, les troupeaux, tuant et pillant les colons. Aussi, dès que le Congrès américain fut parvenu à terminer la guerre des *Creeks* par l'enlèvement de vingt-cinq mille Indiens jetés de force dans les déserts de l'Ouest, il décida l'extermination des Séminoles.

Ces malheureux, comprenant que, puisque la grande nation creek avait été vaincue, eux ne résisteraient pas, se soumirent, cédèrent leurs meilleures terres aux Américains et consentirent à se retirer dans les marais et les *barrows* de l'intérieur. Vaine soumission ! La politique yankee voulait plus et mieux que cela. En 1812, le gouverneur américain reçut, sur la rivière *Oklava*, les principaux chefs à *Paynes-Landing*, et leur déclara que la soumission conclue à la crique *Moultrie* ne suffisait plus et qu'il leur fallait quitter le pays.

Il leur enjoignit d'aller, d'ici trois années, à l'ouest du Mississipi, rejoindre les *Creeks*, leur ancienne nation ; tout chef de famille recevrait seize cents dollars, une couverture et un vêtement...

Les pauvres Indiens dépossédés négocièrent tant qu'ils le purent, mais sans rien obtenir ; aussi le mécontentement alla-t-il toujours croissant et, en 1825, la nation séminole se réunit tout entière au centre du pays et condamna à mort ceux, considérés comme traîtres, qui accepteraient les propositions des blancs...

Ce fut la guerre : la guerre farouche, sombre, implacable !

Le grand Oskéola fut le héros de cette guerre ; Oskéola, le père du chef que nous avons sous les yeux.

Appuyé sur son *rifle*, fièrement campé, la tête haute, le Séminole regardait bien en face le jeune Louisianais. Sa coiffure semblait une sorte de turban ou de béret d'où pendaient en arrière trois grandes plumes blanches qui encadraient sa figure accentuée, entourée de longs cheveux tombants. La taille mince et souple du sauvage se cambrait sous une blouse de peau d'*ourson laveur*, agrémentée de franges et de houppes ; une ceinture rouge écarlate serrait sa taille, des chevelures balayaient le sol derrière ses mocassins.

Il fit un signe de la main et Julien s'arrêta.

— Mon frère est Français ?

— Je suis Français.

— Alors mon frère est un ami... Les Français ont, une fois, sauvé mon père de la mort ; j'ai une dette à leur payer...

— Tant mieux !

— Comment appelle-t-on mon jeune frère ?

— Julien du Merrill.

— Et que vient-il faire dans un marais ? Ne sait-il pas qu'ils sont meurtriers pour les fils d'Européens ?...

— Chef, ceci est une longue histoire à te dire. Puisque nous sommes amis, nous irons dans ta tente et je te la dirai.

— Viens donc !

Et, se tournant vers ses vingt compagnons, il leur dit quelques mots dans cette langue aux intonations étranges que parlent les Séminoles ; tous, en quelques instants, disparurent au milieu des buissons ou derrière les arbres.

— Qu'en dis-tu, Minecawa ? fit tout bas Julien au scalpé.

— N'ayez crainte, monsieur, Okéola est votre ami et vous le prouvera.

Les deux chefs marchaient côte à côte vers un bouquet de magnolias s'élevant au bord du lac, au milieu d'épais buissons. Le Séminole semblait n'avoir rien entendu ; sa figure intelligente, mais impassible, n'avait pas un instant

quitté son expression hautaine. Il se tourna vers Julien.

— Mon frère a un Muscoluguge à côté de lui ?

— C'est vrai, cet homme me rend de grands services. Je le crois fidèle...

— Mon frère sait qu'ils ont été jadis nos ennemis...

— Oui, chef, celui-ci a été scalpé par les vôtres, un docteur blanc l'a sauvé. Il a oublié tout cela; il est désormais incapable de combattre et de nuire; et puis n'est-il pas temps d'oublier toute discorde lorsque le malheur s'étend sur toute une nation?...

— Hélas! c'est ainsi qu'il faudrait toujours parler.

Et le chef pencha la tête sur sa poitrine... Le silence régna pendant quelques instants. On approchait du hallier, le Séminole écarta les branches et un wigwam apparut au milieu du buisson.

— Que mon frère soit le bienvenu, dit-il en se tournant vers Julien.

— Merci, chef, vous avez un ami ici!...

Quelques heures durant, les deux hommes causèrent bien vis-à-vis l'un de l'autre auprès du feu du conseil que le chef avait rallumé. Julien racontait au Séminole toute son histoire depuis le défi. Au moment où il décrivit la scène de Saunderson Baines arrivant vers la tribune, Oskéola se leva d'un bond, brandissant son couteau sorti de sa ceinture. Ses yeux brillaient...

— Oach !! les Yankees !!...

Mais cette effervescence ne dura qu'un moment ; il se rassit lentement.

— Que mon frère continue... Le chef hait les Yankees ! Ils ont tué son père loin des champs de bataille !...

— Conte-moi cela, chef, je vous prie ! que j'apprécie jusqu'où va la noirceur d'âme des Anglo-Saxons qui souillent votre beau pays.

— Hélas ! vous allez entendre une lamentable histoire... Oskéola, le héros, le grand chef, avait nom Powell ; il était de sang mêlé : son père était un Écossais, sa mère une femme creek. Sa mère avait épousé en secondes noces un autre blanc, Powell, dont il portait le nom. Powell

était jeune, mais il était grand devant le feu du conseil ; aussi on le nomma Oskéola.

— Que signifie ce nom, chef ?

— *Oské*, c'est le nom de la boisson qui enflamme le cerveau, et que nos pères savaient faire pour circuler entre les orateurs à l'ouverture du grand conseil ; *ola* veut dire *cascade*. Le nom de guerre de mon père peut se traduire par : *cascade d'éloquence*.

— Bien, j'écoute mon frère séminole.

— Il y a bien longtemps de cela ; c'était pendant la vie de nos anciens..., en 1835, comme disent les blancs, au commencement de l'hiver ¹... Nos pères virent entrer dans leurs campagnes de chasse une troupe conduite par Dade, un général américain. Peu de temps auparavant, les Yankees avaient construit un nouveau fort nommé King ; les soldats marchaient vers ce fort, venant d'un autre nommé Brooke. Or il fallait traverser la rivière Ouithlecochee² et s'engager dans une savane d'herbes de deux mètres de haut, entourée d'un épais fourré de palmiers...

1. Le 25 décembre 1835.

2. Prononcez : *Ouaïslcotchie*.

Nos pères les laissèrent entrer... Pas un n'en devait sortir !...

— Ils étaient nombreux ?

— Huit officiers, cinquante artilleurs, cinquante fantassins, six pièces de canon et de nombreuses munitions. Mon père les attendait à bout portant... Dade tomba, les soldats tombèrent, les chevaux tombèrent ; nous étions partout et ils ne nous voyaient nulle part !... Tous s'enfuirent et se rallièrent autour de leurs canons, qui couvrirent de mitraille la savane à travers les grandes herbes. Oskéola eut une inspiration du génie de la guerre : il nous fit coucher à plat ventre ; la mitraille passait au-dessus de nous... Alors les servants tombèrent sur leurs pièces dont les chevaux étaient morts... Le camp fut bientôt entouré, et nos cavaliers cernèrent la place ; les palissades furent franchies en chantant le chant de guerre des Séminoles... Oach ! tous furent scalpés !...

— Vous eûtes un beau butin, chef ?

— Oskéola se battait pour la patrie et ne pillait pas ! Quand les guerriers indiens eurent vaincu, ils rentrèrent dans leurs wigwams avec

les chevelures. Ce furent les pillards nègres qui nous suivaient qui tuèrent tous les soldats, dont trois seulement échappèrent. Mais le grand chef avait divisé ses troupes ; il voyait en avant et en arrière. Le soir même, au fort King, où l'on attendait les Yankees déjà morts, le général Thompson sortit du fort pour dîner, à deux cents mètres plus loin, chez un ami... Trente coups de carabine les saluèrent à table ; tous furent scalpés !... Cinq seulement rentrèrent au fort ! Oach ! mon père Oskéola fut un génie de la guerre ! Oach !...

— C'est vrai ; il était là...

— Il avait depuis longtemps une dette à payer à ce général ; celui-ci l'avait fait jeter en prison. Oskéola avait juré de se venger ; il le scalpait de sa propre main... Oach ! c'était un grand chef !

— Et le fort ne les défendit pas ?

— Il y avait cent guerriers blancs dans le fort. Mais Oskéola était habile. Personne ne sut rien : et, lorsque les cinq qui s'échappèrent rentrèrent au fort porter l'alarme, le grand chef était déjà bien loin...

« Dès le lendemain, nous étions revenus blo-

quer le fort King, mais les Yankees ne perdaient point de temps. Bientôt un bataillon de troupes de ligne et deux régiments de volontaires à cheval arrivèrent pour délivrer le fort; mais il leur fallait, comme les autres, passer l'Ouithle-cohee. Nous étions cachés dans la savane. Trois heures la bataille gronda... Trois fois les Yankees voulurent nous charger; mais nous disparaissions devant eux, et nos balles seules allaient les atteindre... Plus du tiers des Yankees était tué ou blessé; chaque balle indienne portait. Oh! la belle bataille! Frère blanc, les Yankees ne purent passer la rivière; ils s'enfuirent!... Les guerriers séminoles avaient vaincu!...

« A partir de ce moment, le fort fut plus étroitement gardé que jamais, et chaque jour les balles de nos jeunes gens atteignaient les blancs derrière leurs palissades; la maladie se mit aussi parmi eux. Nous allions vaincre et chasser ces maudits de nos campagnes de chasse, quand un autre général yankee, nommé Gaines, arriva. Il y avait plus de six mois que nous tenions enfermés les bandits. Lui amenait contre nous

une armée, deux mille soldats et des volontaires ; il lui avait fallu trois bateaux à feu pour amener tout cela, et nos guerriers l'avaient vu débarquer à la baie de Tanza sans pouvoir le chasser... Et les Indiens moururent !... Ils ne savaient que mourir...

— Pauvres gens !

— Mais ils avaient juré de mourir tous, jusqu'au dernier !... Les marais de l'Ouithlecochee sont connus des Indiens. Dix jours après, les Yankees mouraient de faim au milieu de ces déserts, car ils n'avaient plus de nourriture. Leur grand chef avait la lèvre inférieure traversée d'une balle et trois dents cassées... Il appela Oskéola. Ce fut une faute de notre grand chef d'en laisser échapper un seul ; mais il avait pitié de ses frères rouges, qu'il voyait tomber un à un sur le sentier de la guerre. La victoire nous épuisait, et les petits enfants ne grandissaient pas assez vite. Et puis Oskéola savait par ses émissaires que les Yankees envahissaient notre pays, comme les sauterelles s'abattent sur un champ de blé mûr. Ils avaient profité d'une haine séculaire, et les monstres

avaient armé et ameuté contre nous plus de deux mille Indiens Creeks, Delawares et Shovannis. Pauvre Oskéola !

— Et que fit la sagesse du grand chef ?

— Il se dévoua pour ses fils rouges, frère ; ce fut une bien triste fin pour un grand chef... Mais à quoi bon raconter ces malheurs, ces trahisons ? A quoi bon rappeler les honteuses manœuvres des Yankees maudits ? Ce sont des chiens, des coyottes voleurs ! Oach !

— Racontez, frère indien, j'aime tout cela.

— Mon père reçut la foi du général Jes-sup... Mais un Yankee a-t-il une foi ? Il amena avec lui une centaine de guerriers près du fort Peyton, pour enterrer la hache du combat... Pendant la nuit, les dragons du Yankee les attaquèrent et firent prisonniers Oskéola, Micanopy, huit chefs encore et soixante-quinze guerriers... Le reste mourut.

— Oh ! honte !

— Micanopy était le *mico* des Séminoles... On l'emmena, avec mon père, à Charlestown... Mais la prison l'a tué, frère ; il s'est éteint là-bas... Mais il est mort non scalpé...

— Pauvres gens ! Héroïques guerriers !

— Ce fut la fin, ami français ; les autres chefs furent déportés à l'Ouest ; on prit en même temps plus de deux mille Séminoles ; mais, les Indiens aimant leur Floride, plus de la moitié étaient morts avant d'arriver aux territoires de l'Arkansas, qu'on leur avait assignés.

« Les Mianis restèrent seuls dans les Éverglades. Tu as devant toi les débris d'une de leurs tribus. Elle se meurt, mais elle ne se rend pas. Elle tue les Yankees et les scalpe quand ils essayent d'entrer dans ses marais...

— Laisse-les entrer ; le marais tue les blancs...

— Oui, frère ; aussi, quand le dernier des Séminoles sera mort pour sa patrie, le sud de la Floride n'aura plus d'autres habitants que les fauves et les reptiles...

Et le chef, penchant la tête sur sa poitrine, se renferma dans un sombre silence.

— Il a raison, pensa du Merril. Il faudrait des millions de bras et des milliards pour assainir ou drainer ces immenses marais, infectés par la malaria. Et cependant le gouvernement

américain a voulu les posséder à lui sans partage ; il lui a fallu faire une guerre honteuse, injuste et cruelle, qui, en vingt ans, lui a coûté plus de cent cinquante millions de dollars et de quinze mille hommes. Triste chose que la politique sans merci !

XIX. — LE BOUQUET DE CACHIMANS.

Les nouveaux amis dormirent l'un près de l'autre sous la tente du Séminole. Grâce aux ordres tout-puissants d'Oskéola, les compagnons de Julien furent reçus en frères par les pauvres Mianis qui, il faut l'avouer, ne comprenaient pas du tout ce que des blancs pouvaient venir faire dans leurs marais, mais qui, sur la parole de leur chef vénéré, les regardèrent comme des amis.

— Ainsi mon jeune frère fera le tour de l'Okeechobee ?

— C'est un devoir, chef.

— Il n'ignore pas qu'il lui faudra traverser les Éverglades ?

— Je les traverserai.

— Mon frère y entrera, mais il n'en sortira pas. Nul après les Mianis n'en connaît les passages.

— Chef, je le savais, et j'y aurais péri ; le sacrifice de ma vie était fait ; grâce à vous, maintenant je sais que j'en sortirai, et ma reconnaissance...

— Laissons cela. Je vous l'ai dit, j'ai une dette à payer à votre nation.

— J'accepte, mais mon frère séminole n'obligera pas un ingrat.

— Hé ! que pouvez-vous pour nous ?

— Beaucoup moins que je ne voudrais, mais beaucoup plus que vous n'avez l'air de le croire, chef. Oskéola et ses frères manquent de bien des choses ici... Qui pourra m'empêcher de les leur offrir ? Nul, pas même Oskéola... On refuse d'un ennemi, on accepte d'un frère... D'ailleurs mon frère est un homme sage ; la poudre s'use chaque jour, je puis lui en envoyer ; les *rifles* sont rares, j'en ai quelques-uns dans mon wigwam... Mon frère les emploiera contre les

Yankees... le sang est entre eux et moi, comme entre eux et lui.

Le chef toucha le bras de Julien et, le regardant dans les yeux, lui dit lentement :

— Mon jeune frère fera cela ?

— Votre jeune frère fera ce qu'il dit.

— C'est bien ; les Français sont un grand peuple.

— Un Français n'a qu'une parole et sa langue n'est pas fourchue.

— C'est bien. Mon frère fera vivre le dernier des Séminoles quelques heures de plus, et son peuple à l'agonie sera moins malheureux...

Oskéola, debout devant la tente, entouré de sa petite phalange de guerriers, avait l'air grave d'un souverain pénétré de ses devoirs. Il se tourna vers sa tribu et lui transmit en langue creeke ce que Julien venait de lui promettre, ajoutant :

— Les Français ne sont pas les Yankees ! Mes frères auront ce que leur promet le chef blanc, dès qu'il aura regagné son foyer. Mes frères l'aideront dans son voyage et le guideront dans le sentier ; il ne nous trahira pas.

— Oach! répondirent les Séminoles.

Alors, se retournant simplement vers Julien du Merril, il étendit la main :

— Mes frères mianis sont les frères du jeune chef. Quand part-il?

— Sans retard, chef, si vous le trouvez bon.

— Partons! que les femmes plient les tentes.

Ce fut un mouvement inusité pendant une heure. Puis, lorsque tout fut prêt, Oskéola, précédé de quatre ou cinq guerriers, prirent avec Julien et les siens le chemin du Midi.

— Mon frère se rappelle que nous avons deux bateaux, dit Julien.

— Certes. Ils abrègeront les distances et nous seront utiles... plus tard.

— Je les ai fait ployer.

— Mon frère a bien fait.

En effet, les coracles avaient été ployés et joints, sur les épaules de Styx-Noir et de Toby Hall, aux munitions de réserve de la petite troupe. Sarah portait l'ours, les coqs à fraise, les canards, les sarcelles et les provisions sèches.

Ainsi s'avançaient nos amis, de ce pas léger et rapide, particulier aux Indiens américains,

chacun marchant derrière son camarade, le pas dans ses pas. Plus ils avançaient, plus les terres devenaient mouvantes, plus les sentiers serpentaient au milieu des fondrières ; la condition de placer les pas dans les pas précédents n'était pas toujours suffisante pour empêcher nos amis d'enfoncer profondément dans les vasières... Styx-Noir semblait démoralisé, et s'il eût été seul il n'eût su ni avancer ni reculer. Chacun des Mianis, au contraire, sautait avec une adresse incroyable par-dessus les pas perfides, par-dessus les molières sans fond, avec une sûreté qui prouvait leur habitude extrême de ce triste pays. Tout à coup chacun bondissait au pied d'un cyprès implanté comme par miracle au milieu de cette vase liquide et trouvait un point d'appui suffisant sur une ravine pour y prendre un peu de repos.

Chaque soir, Oskéola savait trouver au milieu des marais, des terrains inondés et des bayous, certaines places qui ne dépassaient pas toujours de dix centimètres la surface des eaux d'alentour et qui se montraient comparativement solides et sèches ; c'est sur elles que la petite troupe

campait. Quelquefois même ces endroits semblaient des amas de sable et de pierres, comme si quelque mare gigantesque était venue déposer là, en les roulant, les débris d'une longue grève. Encore fallait-il le flair d'un Séminole pour deviner ces endroits habitables...

Pendant les premiers jours, ce fut la besogne continuelle de chaque homme, ramasser, durant la marche, quelques branches un peu sèches et les apporter jusqu'au campement du soir pour entretenir le feu qui éloignait les caïmans, les alligators et les serpents dangereux. Mais bientôt le bois lui-même manqua, les pins et les cyprès étaient clair-semés et plantés dans la boue, les buissons flottaient presque dans l'eau ; aucune branche ne pouvait être coupée ou cassée par nos voyageurs. Alors, toute la nuit, chaque homme à tour de rôle marchait autour du campement armé d'un bâton ployant pour chasser les reptiles venimeux qui rampaient sournoisement vers les dormeurs.

Le coucher n'était compliqué ni pour les Mianis ni pour leurs compagnons. Notre ami s'étendait sur son manteau de caoutchouc ; les sauva-

ges se roulaient dans leurs couvertures ; la rosée tombait souvent dru comme de la pluie ailleurs, mais tous ces hommes supportaient ces inconvénients sans maugréer...

Un soir le crépuscule se faisait, les hiboux et les chouettes perchées sur les maigres branches des cyprès chauves perdus dans les boues jetaient à la brise leur note lugubre. Le temps était lourd, orageux ; quelques corbeaux lointains s'endormaient en croassant... la petite troupe était ramassée sur une sorte de *hummock* isolé, dans une plaine de boue noire et nauséabonde... Cette pauvre éminence de pierre avait l'air de s'animer avec la nuit ; dans tous les interstices du sol, on entendait des bruissements suspects : les hôtes de la terre s'agitaient, les crapauds hideux, les scorpions, les araignées noires se préparaient à leur chasse nocturne.

Julien trouve une grosse pierre carrée. — Quelle chance ! elle lui servira de traversin : il étend son manteau et se couche. Mais à peine a-t-il appuyé sa tête qu'une odeur forte et nauséabonde, semblant sortir de la pierre même où repose sa tête, frappe son odorat. Il se retourne,

mais l'odeur désagréable persiste... il se lève en maugréant; Sarah, blottie à ses pieds dans sa couverture, s'éveille...

— Qu'y a-t-il, maître?

— Sentez-vous l'odeur infecte qui me tient éveillé?

— Non, maître, pas ici.

— Où je me suis couché, la place n'est pas tenable.

A ces paroles, l'Indienne s'était relevée; elle s'approche de la couche improvisée de Julien... lui-même s'apercevait que d'instant en instant l'odeur augmentait d'intensité... A peine Sarah eut-elle perçu cette odeur qu'elle se pencha vers son maître et, mettant un doigt sur sa bouche, elle lui dit à l'oreille :

— C'est un *copper head*!

— Un *copper head*! reprit Julien en frissonnant. La *tête de cuivre* !

Il venait de dormir sur un trigonocéphale, dont la morsure tue en quelques minutes l'homme le plus vigoureux! C'était la chaleur de son corps qui avait éveillé le terrible reptile.

Sarah poussa un sifflement continu qui réveilla son frère; un mot le mit au courant, et elle se plaça près de la pierre, son long bâton ployant à la main. Toby Hall, approchant à pas de loup, se plaça en face d'elle, et tous deux demeurèrent immobiles... C'était un singulier spectacle sous les rayons de la lune passant par intermittence entre les nuages orageux que le vent roulait au ciel.

— Je vais rouler la pierre, dit Julien.

— N'y touchez pas, maître, vous seriez infailliblement mordu ! Maintenant qu'il vous a senti et qu'il est éveillé, il viendra bien tout seul.

Ce fut assez long. L'animal, extrêmement défiant, avait sans doute entendu le bruit des voix et des pas. Cependant il montra enfin sa tête plate, d'une splendide couleur métallique dorée... il fut assommé. Il avait 1^m, 50 de long, et de ses crochets saillants un venin épais et jaunâtre coulait goutte à goutte...

Tels étaient les dangers qui chaque jour, chaque nuit, entouraient nos voyageurs. Quand ce n'était pas le *copper head*, c'était le *black snake*, le trigonocéphale noir, autre espèce dont la

morsure n'est pas moins mortelle : c'était le *mokassin snake*, c'étaient dix autres, vingt, cent autres qui pullulent dans ces affreuses solitudes ; c'étaient toutes les vermines imaginables qui savent ramper, voler, mordre, piquer...

— Mon frère nous fait changer de direction ? demanda Julien à Oskéola.

— Comment mon frère le sait-il ?

— La boussole me le dit, répliqua le jeune homme en montrant cet instrument au sauvage et lui expliquant sommairement son emploi.

— Oach ! dit le chef, mon frère est bien heureux.

— Julien se souviendra que son frère rouge désire une boussole. Où le chef rouge nous conduit-il ?

— Nous marchons vers le soleil couchant. Mon frère arrivera bientôt au bouquet de cachimans.

— Vous avez ici des pommes cannelles ?

— Nous en avons. Sur une place solide, des cachimans ont pu prendre racine et former un petit bois où nous trouverons des feuilles et une écorce salulaire.

— Ne sont-ce pas ces arbres appelés *corossolés*, qui fourniront un remède contre la dyssenterie qui fatigue nos compagnons ?

— Mon frère a raison ; ils retrouveront la santé.

— Comment y aller ?

— Avec les canots, si mon frère le veut.

— Votre frère blanc veut ce que vous voulez, chef. Nous nous embarquerons.

— Le fond de l'Okeechobee, au sud, se découpe en trois ou quatre baies profondes, mais où l'eau et la terre se mélangent en une boue liquide. Nous autres les traversons à la nage ; mais ce trajet est long et fatigant, dangereux, et nos frères souvent y périssent ; ces bateaux nous aideront, si mon frère le veut.

— Les volontés du chef sont les miennes.

Le lendemain, la petite troupe traversa peu à peu, deux personnes dans chaque coracle, ces lacs de boue où fourmillaient des reptiles monstrueux et arriva réunie au pied du bouquet de cachimans ¹. C'était une traversée de plus de dix milles, — seize kilomètres, — et, malgré

1. *Anona muricata* (Lin).

quelques difficultés, les petits bateaux s'en tirèrent à merveille.

On tua quelque gibier dans le bois. Des aningas furent abattus par nos amis, afin que les pauvres Mianis économisassent leurs munitions. Des ibis blancs et roses, des chevaliers, des bécassines, des pluviers abondaient partout et fournirent leur contingent à la nourriture de tous, au grand contentement des compagnons d'Oskéola.

Parmi les branches, on tua le vautour ¹, le vautour noir, le caracara, la buse à épaule rouge : c'était comme un rendez-vous de rapaces sur ce terrain solide. Les Mianis dévoraient tous ces oiseaux médiocres, même les corbeaux piscivores ² à la chair noire, et l'orfraie, leur voisine.

XX. — LA BERGE SABLEUSE.

Cependant ce n'était pas impunément que Julien vivait au milieu des effluves pestilen-

1. *Catharthes aura* (Bp.)

2. *Corvus oscifraga*.

tielles des marécages : déjà ses yeux se creusaient, son teint prenait une couleur plombée, la fièvre secouait chaque soir ses membres amaigris. Styx-Noir ne sentait aucune atteinte : les nègres ne sont, pas plus que les Indiens, accessibles à cet empoisonnement miasmatique.

Au contraire, les forces de notre ami déclinaient peu à peu. Il fallut recommencer une nouvelle traversée, du bouquet de cachimans à la berge sableuse : cette traversée, plus longue que la première, mesurait douze milles et coupait trois lagunes aussi dangereuses que celles que l'on avait déjà parcourues.

Il était temps d'arriver ! Pauvre Julien ! il gisait, enveloppé dans son manteau, sur quelques couvertures que ses compagnons avaient étendues sur le sol nu et humide. La fièvre tordait ses membres, faisait claquer ses dents comme si le froid eût été intense, et la chaleur se montrait horrible.

C'est alors qu'Oskéola, s'adressant à Sarah, lui donna des ordres en langue séminole. La jeune créole se couvrit de sa couverture et, se

jetant à la nage dans la vase liquide, s'éloigna sans tourner la tête, dirigeant sa course vers le sud... Elle revint deux jours après, apportant à Julien des plantes qu'elle écrasa sur une pierre et dont elle lui fit prendre le jus et la pulpe.

Qu'était-ce ? Les Mianis le savent seuls.

Le lendemain, notre ami était sur pied, serrait les mains du chef et lui témoignait toute sa reconnaissance. Ce fut une joie pour tous les guerriers que de voir le chef blanc reprendre sa gaieté si communicative et cette bienveillance qui le faisait aimer de tous. Joyeux, car il savait que les Éverglades étaient désormais traversées et que les dangers étaient à l'ouest du lac de même nature qu'à l'est, Julien recouvra ses forces rapidement et se mit à visiter les environs de la *bonne plage*. Cette plage sableuse formait comme l'extrémité d'un banc résistant considérable qui allait s'élargissant au milieu du pays, inondé tout autour. C'était comme une sorte d'île solide placée dans le marais.

Il reconnut bien vite qu'avec le terrain solide la forêt reprenait son empire, mais il constata aussi qu'elle offrait aux voyageurs la ressource

de ses aliments. Julien résolut d'en profiter pour renouveler un peu les provisions de ses compagnons creeks et relever leur cuisine, réduite aux plus maigres proportions dans les solitudes désertes qu'ils avaient traversées ensemble durant plusieurs semaines. Suivi de Toby Hall et de Styx-Noir, tous trois se mirent à fusiller des canards qui, en troupes nombreuses, couvraient un grand bayou longeant la berge sableuse. Ce fut un carnage. Mais plusieurs d'entre ces oiseaux purent se réfugier au milieu d'un massif de liquidambars et de tulipiers; Julien suivit Hall dans ce fourré inextricable. Au bruit que faisaient nos chasseurs, les canards prirent une seconde fois leur volée et allèrent se cacher plus avant dans le bois. Que faire? Les poursuivre; nos amis allèrent à eux.

Devant Julien s'étendait, sous bois, un ravin qui au loin se perdait sous les buissons et parmi de grands arbres. Une véritable obscurité régnait dans ce réduit. Les arbres qui le bornaient, ceux qui y poussaient et dont les têtes se touchaient dans les airs, étaient enlacés, recouverts, dominés par d'immenses aristoloches aux feuil-

les énormes, qui formaient, en s'entrelaçant, une voûte absolument impénétrable à la lumière du jour. Dans cette cave avaient poussé des champignons de toute forme et de toute grandeur. Il y en avait là des amas de microscopiques, qui ressemblaient à une mousse mamelonnée, à un tissu granulé, recouvrant des arbres tombés sur le sol; plus loin poussaient dans la terre même des espèces aussi grosses que les troncs d'arbres gisant à côté d'elles.

Il fallut descendre avec précaution dans cette excavation où la moisissure régnait en souveraine. Une insupportable odeur de pourri, de bêtes mortes, arrêta un instant Julien, mais ses deux compagnons, moins impressionnables, avançaient toujours; il les suivit...

Au fond du ravin, des mares stagnantes d'eau filtrée à travers les terres s'étendaient, couvertes d'une huile croupie, verdâtre, qui sous les seules trépidations causées par les pas des chasseurs s'irisaient de violet, comme de l'essence de térébenthine répandue en couches minces. Le sol lui-même était enduit d'une efflorescence farineuse, qui se collait aux pieds et rendait la

marche difficile et glissante. Aucun végétal autre que des champignons et des mousses n'aurait pu vivre dans ce milieu infect et dépourvu d'air, où la chaleur humide était étouffante.

Les vieux troncs d'arbres centenaires, brisés par leur chute, corrodés par l'humidité, gisaient en travers et en long, décharnés comme des squelettes et n'ayant plus d'autre usage que de nourrir ces champignons qui poussaient à loisir sous cette pourriture végétale. Il y avait là des *apiospores*, grosses masses gélatineuses et transparentes qui se collent aux parois des roches quand elles en trouvent, mais qui sortaient des bûches comme des exostoses informes, suintant goutte à goutte un liquide jaunâtre et empesté.

Hall montra à Julien du Merrill des *philacies*. Il n'en connaissait pas le nom, mais il savait par son expérience de demi-sauvage que ces champignons, qui rappellent des morceaux de charbon agglomérés, sont si vénéneux qu'il est dangereux d'en approcher seulement la main. A côté, poussaient des *lentiums* d'un

blanc éclatant, ressemblant à des perles montées sur un pédoncule d'azur.

Au pied des arbres encore debout s'étalaient des républiques nombreuses d'*ustalées* oranges, marbrées de blanc, épanouissant leur chapeau chinois et paraissant des naines à côté des *lycoperdacées* géantes de ces régions. Il y avait là des représentants de cette famille aussi hauts que des enfants, et déployant des chapeaux de deux mètres de diamètre. Quelques-uns étaient roses et ressemblaient à d'immenses parapluies. Le plus grand nombre appartenaient aux *pézizes* et avaient une tout autre forme : ils rappelaient parfaitement de grandes marmites en bois...

Frappé, malgré lui, par la bizarrerie de cette végétation quasi souterraine, Hall marchait lentement et avec précaution, jetant des regards méfiants et soupçonneux à droite et à gauche. Julien suivait, muet de surprise ; Styx-Noir fermait la marche, mais affolé et voulant toucher à tout, comme un grand enfant qui a peur. Tout à coup il s'approche d'un des plus gros champignons, qui avait à peu près la forme

d'une citrouille, et il veut le saisir; mais le champignon fait explosion entre ses bras avec un bruit plus grave, mais aussi fort que celui d'un coup de fusil.

Un nuage de spores rouges entoure le pauvre Styx-Noir, l'aveugle et l'étouffe. Il recule... mais au même moment le ravin tout entier retentit de détonations... C'est une vraie petite guerre qui va en s'accroissant à chaque instant et couvre nos trois amis de cette poussière qui les aveugle et les fait tousser et éternuer... Styx-Noir était déjà loin; bondissant comme un cerf blessé, il était revenu sur ses pas, heurtant les gros *pézi-zes* à droite et à gauche dans sa fuite précipitée et redoublant le bruit et les nuages infects.

Il fallut le suivre à la hâte; Julien et Hall perdaient la respiration...

Une fois au jour, tous trois se regardèrent avec étonnement... Déjà leurs figures et leurs mains se couvraient de pustules, leur respiration devenait de plus en plus pénible. Ils durent, sur le conseil d'Oskéola, chercher un peu d'eau claire et s'y plonger pour se débarrasser du contact corrosif de ces spores empoisonnés.

De la berge sableuse, le chef séminole fit voir à Julien l'île Observation, qui se dessinait vaguement à l'horizon, non par ses terres, qui émergent à peine du lac, mais par les buissons de *palmettos* dont elle est couverte.

Et le voyage continua.

XXVI. — LE TRAVAIL DE CHITTI-JOLO.

A partir de la berge sableuse, les jungles de *palmettos* reprirent leur empire presque absolu sur toutes les parties un peu solides des marécages. Quelques bouquets de cyprès isolés se dessinaient au loin sur la rive du lac.

Plus on avançait vers le nord-ouest, plus Oskéola devenait inquiet ; il avait de fréquents conciliabules avec ses meilleurs guerriers, qu'il appelait l'un après l'autre auprès de lui. Tous se baissaient, étudiaient attentivement le sentier, le sol et les environs, puis ils allaient reprendre leur place dans la file indienne. Julien du Merrill, confiant dans l'amitié du Séminole, ne s'inquiétait pas beaucoup de ces mouvements

et attendait, avec un flegme digne de ses sauvages amis, que le chef jugeât à propos de parler.

Le lendemain, au matin, Oskéola s'approcha de Julien au moment du départ :

— Mon frère blanc n'a-t-il rien vu ?

— Non ; mais je sais que mon frère rouge a vu pour moi.

— Le chef rouge a vu. Chitti-Jolo et ses guerriers ont passé par ici...

— Ah !

— Oskéolacroit qu'ils sont descendus au milieu des Éverglades ; il va s'en assurer aujourd'hui.

— Pourquoi Oskéola est-il inquiet ?

— Chitti-Jolo ne fait pas de quartier...

— Bien. Que mon frère compte sur nous ; nous le combattons.

— Merci. Oskéola sait bien que son frère blanc n'a qu'une parole ; mais le chef pense que Chitti-Jolo était sur le sentier de la guerre.

— Contre qui ?

— Nous le saurons bientôt.

— Mon frère rouge est un grand chef.

Et tous les deux marchèrent en silence.

Vers le milieu du jour, le chef appela deux de ses guerriers et leur fit observer au loin un bouquet de cyprès chauves isolé au bord de l'Okeechobee ; tous les trois discutèrent longtemps avec animation, puis Oskéola, s'approchant de Julien, lui dit :

— Mon frère blanc va s'arrêter avec nous ici. Oskéola veut envoyer deux grands guerriers pour reconnaître des signes douteux à l'horizon.

— Mon frère Oskéola est un grand chef.

Et toute la troupe fit halte. Deux guerriers partirent en avant, se dissimulant au milieu des buissons et des herbes hors du sentier.

Plusieurs heures s'écoulèrent, et tout à coup les messagers apparurent auprès d'Oskéola. Ils lui parlèrent brièvement, et celui-ci, se tournant vers Julien assis à côté de lui :

— Mon frère blanc peut venir, dit-il ; il verra.

— Partons, chef, répondit Julien en se levant.

Et toute la troupe se remit en marche.

Plus on approchait du bouquet des cyprès, mieux apparaissaient, aux yeux de Julien, des masses sombres qui semblaient attachées à leurs branches étalées. Des corbeaux, des or-

fraies tournaient dans les airs, au-dessus des cyprès, en poussant des cris lugubres.

Enfin on arriva, et un spectacle horrible s'offrit aux regards de notre ami.

Les bras liés derrière le dos pendaient aux branches d'un grand cyprès les corps immobiles et roidis de Tom Halley Smith et de Ralph Maynard, les deux compagnons de Saunderson Baines...

Celui-ci, les bras attachés derrière le corps, assis contre le tronc du grand cyprès où pendaient ses amis, avait la poitrine traversée d'une flèche qui le clouait à l'arbre...

Oskéola et Julien restèrent un instant immobiles devant le spectacle de cette exécution sauvage ; puis le chef séminole s'avança vers le cyprès et, se baissant, il regarda attentivement, mais sans la toucher, les ailes de plumes de la flèche. Se relevant, il revint vers Julien en prononçant ces seuls mots :

— Chitti-Jolo...

— Le *chien enragé* ?

— Oskéola connaît les marques de sa tribu. Avec une indifférence vraiment digne de

leur race, le Séminole et les guerriers mianis furent s'établir, sans un mot de plus, au pied d'un autre arbre, pour tenir conseil.

Julien demeura seul et pensif en face du calvaire de ses trois ennemis... Aucune arme ne restait auprès des trois Américains; tout avait été enlevé par les sauvages : des armes sont chose trop précieuse pour qu'on les abandonne auprès de l'ennemi. *Rifles, revolvers, bownies-knives*, cartouchières, poires à poudre et à plomb, tout était soigneusement enlevé; le reste des vêtements était intact. Qu'en pourraient faire les sauvages dans leurs marais? leurs couvertures et leurs peaux tannées sont préférables.

La position de nos amis était remarquable : en avant, Julien du Merrill atterré, les bras tombants; un peu en arrière de lui, Toby Hall, s'intéressant évidemment à la manière dont le coup avait été exécuté et examinant avec attention les détails; Styx-Noir à côté de lui, immobile, avec sa haute taille, s'appuie sur son *rifle*, roule ses gros yeux blancs et paraît absolument stupide. Un peu en arrière d'eux, Minecawa, le gentilhomme scalpé, n'a plus d'intérêt pour de

pareilles scènes, il est blasé; ses yeux errent vaguement au ciel, tandis qu'il mâche consciencieusement son tabac.

— Toby Hall, Styx-Noir et vous, Minecawa, dit Julien en se retournant vers ses compagnons, ce mort était mon ennemi; ces hommes étaient ses compagnons, nos ennemis aussi. Ils ont trouvé la mort sur leur chemin; nous pouvons, nous aussi, la trouver demain sur le nôtre. Laisserons-nous ces malheureux sans sépulture ?

— Non, maître, dit Hall; nous les enterrons.

— C'est bien, mes amis... A l'œuvre et vite !...

Puis, s'éloignant mélancoliquement, il ajouta à mi-voix :

— Qui sait si l'on nous rendra jamais le même service !...

Julien et ses compagnons déposèrent leurs armes et leurs couvertures, puis notre ami revint vers le corps de Saunderson Baines.

La mort remontait à plusieurs jours; les yeux avaient été arrachés déjà par les oiseaux de proie, et leurs orbites rouges donnaient un air

hagard et fantastique à la physionomie ; les serpents mocassins, attirés par l'odeur de la proie, étaient venus baver sur les chairs du visage, dont les lambeaux pendaient déchirés... Ce spectacle était horrible. Les vêtements avaient préservé le corps, mais les fourmis ravisseuses étaient à l'œuvre, et bientôt, du Yankee, ne devaient rester visibles que les os.

Julien arracha la flèche avec précaution, puis, écartant les vêtements du mort, il chercha sur sa poitrine et trouva un cahier : c'était son journal, que les guerriers creeks avaient méprisé... Notre ami réunit quelques menus objets qu'il trouva dans les autres poches du mort, pensant, par un sentiment de pieuse sollicitude, qu'il pourrait un jour faire parvenir ces reliques à la mère, à la femme peut-être de l'Américain. Halley Smith, Maynard furent descendus par Styx-Noir et Hall ; tous deux, comme Saunderson Baines, avaient été scalpés. Ils avaient été pendus avec les lanières de leurs fouets de chasse. Pauvres gens!... Tous deux avaient reçu plusieurs coups de feu ; ils s'étaient bravement défendus. Baines, au contraire, avait

été ménagé, et tout fit penser à notre ami que la flèche de Chitti-Jolo l'avait cloué vivant. .

Quelques heures après, une fosse était fermée non loin des cyprès, creusée dans un léger *hummock*, qui rendait cet endroit moins humide que le reste du marais, et une grossière croix de bois s'élevait, marquant, dans ces solitudes, la sépulture de trois chrétiens...

XXII. — LE JOURNAL DE BAINES.

Le soir même, Julien du Merrill, assis au bord du campement de ses fidèles amis, lisait le *Journal de Baines*, ce qui pouvait l'intéresser. Pour nous, nous transcrivons seulement ce qui lui était survenu depuis l'entrée dans les *palmettos*, où nous avons laissé le voyageur attaqué par les araignées endormeuses :

« Septembre, 21 au soir (de la main de Ralph).

« ... Nous avons fait bien peu de chemin dans ce pays maudit!... Malédiction! quand tout allait

si bien ! Quelle fatalité nous poursuit donc de rencontrer ces insectes infernaux qui mettent mes pauvres amis en un si piteux état !...

« Et moi-même, que vais-je devenir ? »

« — Allons ! Ralph, mon ami, du courage ! Que diable ! vous n'êtes pas un enfant !...

« — Non, mais la situation n'est pas gaie... »

« ... La nuit vient ; seul veillant dans ce marais à perte de vue, assourdi par le mugissement des millions de grenouilles-taureaux qui clapotent lourdement en tous sens, je perçois encore, parmi ces bruits, les gloussements des crocodiles et le miaulement des cougouards qui cherchent à souper... Et voir ses deux amis terrassés par la maladie, haletant sur la terre qui, sous leur poids, sue l'eau et devient de la boue !... Pauvre Baines ! et vous, mon ami Halley !...

« ... Ils tremblent, leurs dents claquent, leurs membres sont secoués par des soubresauts terribles... Allons ! encore une dose de sulfate de quinine !

« ... Comme, sous les morsures de ces fourmis maudites, leurs membres sont devenus gonflés et livides !!!

« 22 au matin.

« ... Le soleil se lève; mes braves compagnons dorment d'un sommeil de plomb; ils rêvent, étreints par un cauchemar affreux. Mais leurs membres retombent; c'est maintenant de la prostration.

« Comment vont-ils reprendre leur route ?

« Et cependant il faut marcher; nous ne pouvons demeurer ici : le repos, c'est la mort pour tous... dans ce pays maudit!

« Oh ! quelle nuit ! Heureusement j'ai pu faire maigre feu ; mais quelle difficulté pour l'entretenir ! Pas de bois ; rien que ces affreux *palmettos* aux épines crochues ; et encore ils sont si rares que j'ai dû les aller cueillir en dehors du cercle de la lueur, au risque de recevoir un cougouard sur les épaules... Eh bien ! quoi ?... c'eût été fini... Ma foi ! j'en ai assez !...

« Suis-je donc déjà démoralisé ?

« Ralph, mon vieux, est-ce là le fait d'un homme de cœur ?

« Et ce damné Français qui va peut-être réussir ! Il en est bien capable...

« Il faut partir ! Partir ! Coûte que coûte, partir !...

« Halley ! Baines !...

« 22 au soir.

« ... Pourquoi continué-je à griffonner ces quelques lignes ? Ai-je donc quelque espoir ? A qui fera-t-on croire que ces pauvres amis peuvent recouvrer la santé dans ce désert ?... Je ne me fais aucune illusion, c'est la fièvre !... le pire ennemi qui puisse assaillir un blanc dans ces solitudes maudites ...

« Pauvres, pauvres amis ! Toute la journée je les ai traînés sur mes traces, guidés à la boussole, car ici nous n'avons pas d'autres guides, et nous savons bien que l'Okeechobee nous barre le passage... Quels spectres en quatre jours ! Et voilà que je sens que mes forces s'usent vite sous le poids des provisions. des effets et des armes dont je suis obligé de me charger ; eux, les infortunés, sont incapables de porter leurs armes mêmes, et, je le dis bien bas, ils sont aussi incapables de s'en servir.

« Heureusement les cougouards, les ours et les caïmans ne me comprennent pas...

« Allons, Ralph, mon ami, il faut leur faire prendre encore une dose de quinine, et puis tout préparer pour une autre nuit, semblable à la précédente...

« Et chaque soir la lune qui décline plus tôt ; nous marchons vers la nouvelle lune, le moment des ténèbres absolues... Ah ! tout est contre nous !...

« 23 septembre au soir.

« Quelle journée !

« Je ne veux pas regarder l'avenir en face...

« Attention, cependant, mon bon Ralph ! il ne faut pas te dissimuler que, dans ce moment, tu joues ta chevelure ; le moment serait mal choisi pour plaisanter. Si mon expérience du désert ne me fait pas défaut, nous avons croisé aujourd'hui une piste de guerre... des Indiens ; mais lesquels?...

« Allons, mon bonhomme, envisage la situation en brave ; un Américain sait recevoir, que diable ! et ne recule point. Il y a dix à parier contre un que les Séminoles sont à nos trousses ; ce sera donc, quand ils le jugeront convenable, une lutte à mort... à moins que, voyant un

seul homme valide et deux malades... ils ne nous assassinent, au posé, de derrière un buisson...

« Brrr! Cette perspective me fait passer un involontaire frisson dans les os. Mourir ici, comme un chien galeux, sans pouvoir se défendre, sans voir son ennemi en face !...

« Triste! triste! Pauvre mère, qui va perdre son Ralph!... Eh bien! c'est le dernier de la race... Les Maynard s'éteindront avec la vieille femme, et le dernier ira dans le séjour dernier retrouver ses pères qui dorment là-bas, dans la verte Erin...!

« Maintenant, que faire?

« Faut-il prévenir mes malheureux compagnons? Ont-ils encore la force de se défendre? Cette révélation de mort imminente peut-elle galvaniser ces cadavres ambulants et chasser la fièvre?

« C'est que Séminoles contre Américains ne font pas de quartier...

« 26 septembre.

« Oh! quel martyr, mon Dieu!

« Malheureux amis! ils n'ont même plus la

force de fuir la mort qu'ils sentent planer autour d'eux !...

« Hélas ! quel terrible lutteur que la fièvre ! Voilà des hommes, la semaine dernière, pleins de santé, de courage, de vie, d'avenir, maintenant hâves, débiles, énervés, demi-morts... et prêts à mourir...

Et cependant il faut se défendre !...

XXIII. — LA POURSUITE.

« 28 septembre.

« ... La nuit va venir ; j'écris ces quelques lignes sans espoir que jamais personne les lira ; je les écris pour l'acquit de ma conscience... parce que je veux me prouver à moi-même que j'ai fait tout ce qui est humainement possible pour mes infortunés compagnons...

« ... Nous avons derrière nous, attaché à nos pas, un ennemi invisible, mais toujours présent, qui ne nous pardonne pas et ne lâche pas plus sa proie que la mort. Les Séminoles nous suivent ; ils nous voient d'endroits choisis et

connus par eux... Ils dédaignent de nous coucher avec quelques balles. Ils savent que la fièvre, la faim et la fatigue feront la lugubre besogne seules...

« Deux fois déjà j'ai laissé mes pauvres amis seuls pendant quelques heures ; deux fois j'ai pratiqué un retour sur nos derrières et une reconnaissance sur les ailes de notre maigre troupe ; toujours la piste nous suit, tantôt à droite, tantôt à gauche ; ils ne nous perdront plus... Et chaque jour les forces de Baines et de Halley diminuent !

« C'est aujourd'hui qu'il va falloir mourir...

« ... En ce moment, ils reposent...

« Peut-on appeler repos cette prostration fatale, cet abattement inéluctable qui les couche, indifférents, sur le sol où ils s'arrêtent ? C'en est fait, nous sommes ici sur un *hummock* un peu sec : ce sera notre tombeau...

« J'ai cependant eu tantôt un moment d'espoir : s'ils avaient pu secouer la fièvre !... Que diable ! on aurait peut-être vendu sa vie !... Quand nous avons escaladé le *hummock*, vers midi, et lorsque devant nous, là-bas, derrière le bosquet

de ces vieux cyprès chauves, nous avons vu les eaux de l'Okeechobee, nos pauvres voyageurs ont semblé se ranimer...

« — Hourra pour l'Amérique! s'écria Baines.

« — Hourra! » reprit faiblement Tom.

« Et moi je ne pus rien dire : les sanglots étouffaient ma voix dans mon gosier...

« — Hourra encore! trois fois hourra! Tom, nous sommes vainqueurs!

« Non, ami Baines, murmura sourdement Halley, nous sommes vaincus...

« — Qu'as-tu? » s'écria Baines en essayant de soutenir son ami dans ses bras.

« ... Il ne put que le laisser glisser à terre.

« — Je me sens mourir... soupira Tom.

« — Mourir! ami; mourir au but! Jamais!... Nous vivrons!... Courage! te dis-je; voilà l'Okeechobee! Hourra!!...

« — Je vais mourir, Baines, je le sens... Mon désespoir est de te quitter ainsi au désert... de te laisser seul avec notre bon Ralph, notre providence, le seul valide; que je voudrais vous voir dix et non pas deux!... »

« Et Baines oubliait sa souffrance et sa faiblesse ; à genoux près de Halley, il lui souriait, soutenait sa tête pendante , le câlinait comme une mère son enfant endolori. Lui-même était sublime, avec sa face pâle, cadavéreuse... sur laquelle de fugitives rougeurs apparaissaient, comme des reflets de lumière, pour s'éteindre aussitôt...

« Et je m'empressai autour de ces deux victimes de la maladie impitoyable des marais. Pauvres amis ! quelles âmes ! quels caractères !...

« Halley s'assoupit doucement entre les bras de son ami. Celui-ci, épuisé, se laissa rouler auprès, sur le sol, à ses côtés...

« Depuis lors ils reposent là, pâles comme des morts sortis de leur linceul ; et moi je veille et j'écris ces tristes lignes aux lueurs du feu qui s'éteint faute d'aliments. Je n'ai pas cueilli assez de matières pour la nuit entière... Que faire ? que devenir, mon Dieu !...

« ... Quel silence sinistre ! Les orfraies hurlent là-bas, dans les vieux cyprès au bord du lac ; la brise murmure doucement parmi les *palmettos*... Tout cela serait doux et triste, si la mort

n'était pas là, autour de nous et devant nous...

« — Baines ! soupire Halley d'une voix éteinte, en s'éveillant ; Baines, mon vieil ami !... »

« Le pauvre épuisé ne se réveillait pas... »

« — Qu'est-ce que tu as, mon bon Tom ? dis-je au mourant.

« — Éveille Baines, Ralph.

« — Que lui veux-tu ? je puis te le donner.

« — Éveille-le , te dis-je ; je veux lui dire adieu... »

« Je poussai du doigt notre compagnon, il ouvrit les yeux.

« — Baines, m'entends-tu ? demanda Halley.

« — Oui, ami ; que veux-tu ?

« — Adieu, frère ! je vais mourir. Je voudrais te dire, à toi et à Ralph... que si vous voyez le pays...

« — Mais tais-toi donc, Tom ! dit Baines ; la fièvre te fait délirer...

« — Non, Saunderson, je sais ce que je dis ; je m'en vais... Si tu revois un jour ma mère, tu la consoleras... Son Tom est mort en pensant à elle... »

« Puis le cher garçon s'est penché vers notre oreille ;

« — A elle et à Luisa... »

« C'était sa fiancée!!!

« — Tu leur diras... adieu!... »

« Les sanglots me montaient à la gorge... les larmes coulaient de mes yeux... Baines, les regards fixes, les yeux démesurément ouverts, semblait pétrifié...

« Tout à coup il se dresse comme un spectre et, me montrant un point dans la plaine :

« — Là!... j'entends...

« — Oach! oach! »

« Les Séminoles!!!

« Tant mieux!...

« Tout sera bientôt fini... »

.
.

Le reste de l'agenda ne contenait que des pages blanches ; mais, avec la connaissance qu'il avait des mœurs des Peaux-Rouges, il fut facile à Julien de voir se dérouler devant ses yeux la scène finale de ce drame lamentable.

Il vit le mourant pendu ; Ralph le fort, scalpé, martyrisé et pendu ; Baines, cloué au cyprès.

Ah ! Chitti-Jolo avait bien travaillé!...

XXIV. — LE BON CAMPEMENT.

Oskéola fit remarquer le lendemain à Julien du Merrill la crique la plus poissonneuse de l'Okeechobee; elle est située un peu au sud du cap Palmettos, dont elle est séparée par un archipel de petites îles basses. Ce sont précisément ces îles qui, brisant la violence du vent lorsque les tempêtes d'automne et d'hiver se déchaînent, forment derrière elles comme un lieu de refuge assuré pour les poissons. Partout ailleurs nous avons vu ces eaux inhospitalières vides d'êtres vivants que le peu de profondeur du lac livre sans défense aux secousses atmosphériques.

Quelques jours plus tard, la tribu et les voyageurs étaient rassemblés au *Bon Campement*, au bord du lac, quand Oskéola s'approcha de Julien du Merrill :

— Que mon frère blanc ne prenne pas en mauvaise part ce que je vais lui dire...

— Parlez, chef ! vous m'avez rendu un tel

service que vous avez le droit de tout dire...

— Il faut nous quitter..

— Mon frère rouge y a-t-il bien pensé?...

— Hélas! oui. Oskéola aime beaucoup son frère Julien, mais il ne peut aller plus loin... et d'ailleurs mon ami blanc n'a plus besoin de lui...

— On a toujours besoin d'un ami, d'un frère, chef!... Mais le grand Oskéola est un sage... S'il veut partir, c'est qu'il le doit...

— Sans doute.

— Eh bien! que mon frère rouge me laisse lui dire que l'un des regrets de ma vie sera de le quitter, que je penserai souvent à lui et que je le prie de penser quelquefois à moi...

— Oskéola parlera souvent de son frère blanc des *saws-grass*... Qu'il se rassure, il ne l'oubliera jamais!

— Un mot encore, chef. Un Français n'est point un Yankee; chez lui, le cœur a ses droits... Que mon ami veuille bien me permettre d'envoyer quelques cadeaux aux guerriers séminoles, qui nous ont aidés, secourus comme des frères.

— Oskéola le veut bien.

— De retour dans mon pays, j'enverrai des

émisaires à mon frère rouge par le fort Bassenger; de là, arrivant au *Bon Campement*, où nous sommes, mes frères rouges y viendront-ils chercher nos présents?...

— Ils y viendront. Quand?

— Dans trois mois de ce jour, si mon frère le veut.

— Dans trois mois de ce jour, Oskéolay sera.

— Adieu, chef! pensez à moi!

— Adieu, frère blanc!... Un chef n'oublie pas...

Et, se détournant lentement, il s'éloigna suivi de ses guerriers, et tous disparurent peu à peu dans les *palmettos*.

.

Dès le lendemain matin, Julien appela Toby Hall :

— Toby, je vais vous charger d'une mission de confiance : vous aurez, à notre retour à Saint-Augustin, vingt dollars de gratification si vous ne perdez pas un moment.

— Maître, que faut-il faire?...

— Il faut partir en éclaireur aussi rapidement que possible.

— Je partirai.

— Reconnaissez-vous votre chemin, une fois au fort Bassenger ?

— C'est le métier de Toby Hall.

— Voici deux lettres : mettez-les dans votre ceinture. L'une est pour mon ami le capitaine Segris qui commande la *Confiance*. Vous trouverez ce bateau qui m'attend au haut du Saint-John. Vous savez où?...

— J'irai sans dévier, maître...

— C'est bien. La seconde lettre... est... pour...

— Pour *Buena-Vista*?

— Oui, dit Julien qui rougit jusqu'aux yeux...

— Elle sera remise. Et puis, maître?...

— Vous m'attendrez là.

— J'attendrai...

— Au surplus, vous ferez ce que M. Segris vous ordonnera.

— Je pars.

Et le brave métis, posant ses armes au fond de son petit canot, se débarrassa de sa couverture, puis, saisissant ses avirons, partit à fond de train, suivant les bords du lac, et disparut bientôt au milieu des joncs et des herbes.

Julien du Merrill, demeuré seul avec ses serviteurs, reprit sa place dans le second coracle et y plaça devant lui la jeune fille : Sarah était plus légère que chacun des hommes. Minecawa et Styx-Noir suivaient au milieu des roseaux de la rive...

Le lendemain, la petite caravane passait en face des murs du fort Canter, et Minecawa tirait là un cerf et une biche superbes, dont la chair, dépecée, fut chargée sur les épaules des voyageurs et devint leur grande provision pour gagner le fort Bassenger, auquel il fallait toujours revenir pour retrouver les chevaux.

Ce fut un plaisir pour nos voyageurs de revoir le cap de l'Orfraie, et, le lendemain, ils trouvaient rassemblés leurs chevaux dans le *patio* du fort et racontaient à l'officier une partie de leurs aventures.

Hâtons-nous, comme eux, vers les amis qui leur tendaient les bras... Deux semaines après, la petite cavalcade avait atteint de nouveau les rives du Saint-John; on approchait de Pilaka en suivant le courant, quand un cavalier arrive

tout à coup à fond de train vers eux... c'était Segris...

En un clin d'œil, il fut dans les bras de son vieil ami.

— Julien !

— Segris !

— Dieu soit loué ! Tu es de retour !...

— Oui... mon ami... et...

— Les autres?... Oui... Fernandina se porte à merveille.

— Brave ami, va ! Et son père ?...

— Son père aussi...

— Nous monterons à bord et nous partirons pour Buena-Vista, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quel bonheur !

— Oui, un vrai bonheur... et que tu mérites bien.

— Tais-toi, je suis trop heureux ! je vais me casser quelque chose...

— Bah ! n'aie pas peur, les gens heureux le sont tout à fait.

— Dieu t'entende !

Une heure plus tard, on était en vue de la

Confiance amarrée sur ses ancres. Julien la contemplait avec ravissement. Tout était calme à bord, la corvette semblait dormir, pas un homme n'y remuait...

— Allons ! à bord, ami ! j'ai hâte de revoir ma petite chambre...

— Et moi donc, répondit Segrís en tendant la main à son ami pour entrer dans le canot...

On accosta et Julien montait l'échelle du bord...

En ce moment, un branle-bas se fit dans les flancs de la corvette... Tous les hommes criant : « Hourra ! Vive du Merril ! » paraissent sur le pont, les petits pierriers font feu à bâbord et à tribord, des coups de revolver partent de tous côtés, les mâts se pavoisent comme par enchantement, et le brave Segrís se frotte les mains...

Julien, ahuri, montait toujours, et, arrivé au haut de l'échelle, au moment où il mettait le pied sur le pont, une apparition se montre à la porte de la cabine...

Le pauvre garçon pensa tomber à la renverse...
Fernandina... était devant lui!...

Tomber à ses pieds, se trouver une minute après dans les bras de don Cristobal, fut l'affaire d'un clin d'œil...

Laissons ces amis à leurs épanchements. Le bonheur n'a qu'une courte histoire.

Le soir, ce fut distribution et régal à bord : Minecawa et Styx-Noir se trouvèrent emplis comme des futailles et portés à leurs hamacs respectifs par les matelots en liesse. Toby Hall lui-même reparaissait tout à coup dans ce branle-bas de combat...

Aux premières lueurs du jour, la *Confiance* gagnait le lac Dunns et marchait de toute sa vitesse vers Buena-Vista.

Un mois après, Segris, en grande tenue, servait de témoin à Julien du Merrill qui épousait Fernandina au milieu de toute la noblesse du canton réunie au vieux manoir. Ce furent des réjouissances d'une semaine; on se rappelle encore dans le pays ces noces de Gamache pantagruéliques. Un beau matin, Segris et la *Confiance*, l'un portant l'autre, avaient quitté le mouillage du Saint-John... et laissé leur place vide comme un nid abandonné...

On disait au village que le capitaine était parti pour la Nouvelle-Orléans, chargé d'une mission secrète.

XXV. — LA LETTRE.

Il y avait trois mois écoulés depuis la mémorable séance du 7 août 187... à la *North American Geographical Society*, section de la Nouvelle-Orléans. On avait vu partir, l'un après l'autre, la *Confiance*, puis le *Good Luck*; on n'avait de nouvelles ni de l'un ni de l'autre...

Plusieurs fois des membres impatients de la Société de géographie avaient interrompu les séances hebdomadaires pour demander des nouvelles des deux hardis pionniers : leurs enquêtes étaient demeurées sans réponse ; on n'avait pas plus de nouvelles de Julien du Merry et de son camarade Segris que de Saunderson Baines et de ses deux amis Tom Halley Smith et Ralph Maynard, le charmant *reporter*, qui manquait beaucoup au journal de la localité.

Qu'étaient-ils devenus ? L'anxiété était grande. On parlait vaguement d'une expédition en règle

au printemps, expédition volontaire entreprise sous l'inspiration du journal *l'Indépendant de la Nouvelle-Orléans*, et dans laquelle on coulerait à fond toutes les questions relatives à l'Okeechobee et l'on traverserait d'outre en outre le lac et toute la presqu'île... On parlait beaucoup de rassembler des souscriptions, et les ingénieurs les plus distingués de la ville étaient occupés à étudier les plans et devis de bateaux à faire pour naviguer sur la boue et arriver au lac impossible, précisément par la voie tremblante qui en fermait l'accès aux simples piétons!

A l'une des dernières séances, le vieux père Waits avait demandé la parole.

— Messieurs et honorables collègues, avait-il dit, je n'ai été que trop prophète dans la mémorable séance du 7 août dernier, lorsque j'ai conclu d'après mes propres impressions que l'Okeechobee serait mortel pour quiconque tenterait d'y arriver... Ce n'est pas que je m'inquiète beaucoup de ce qu'est devenu cette espèce de fou, ce Franco-Espagnol qui est parti pour le lac... Non, je ne m'en inquiète point, en vérité! Mais ce qui m'afflige au plus haut point, messieurs,

c'est que cette folle équipée va nous coûter la vie de trois de nos compatriotes...

— C'est vrai! c'est vrai!

— ... les plus estimables, messieurs; je gémis quand je vois vides les places de notre brave S. Baines et celles de Halley Smith et du charmant Ralph Maynard!

— Bravo! Il a raison!... Nous aussi!

— Bravo! Il a raison!...

— Encore une fois, messieurs et honorables collègues, laissez-moi vous répéter que l'air des *swamps* est mortel pour nous. Qu'a-t-il trouvé sur sa route de l'Ouest, notre excellent collègue et ami? Qui le saura jamais? A-t-il rencontré l'eau, la terre, le marais, le bois, le sable? Qui nous l'apprendra? Le temps largement nécessaire pour faire dix fois ce voyage est dépassé... Ah! messieurs, cette absence prolongée est de bien mauvais augure...

— Il a raison... Écoutez!

— Écoutez, dites-vous? Plût au ciel que vous m'eussiez écouté avant le départ et que notre noble ami n'eût pas répondu aux provocations insensées de ce Français bravache...

— Hourra ! C'est vrai !...

— Encore une fois, messieurs et honorables collègues, écoutez ceci et méditez-le : pour qu'il y eût au bord de l'Okeechobee des êtres à forme humaine, Dieu a créé un animal spécial, le Séminole, qui seul peut y vivre... L'homme ne le peut pas !

— C'est évident !

— Messieurs, j'ai dit. Nous pleurerons trois nobles victimes vouées à la plus terrible mort par un fou ! J'ai dit.

.

Mais voilà que tout à coup une nouvelle circule dans la Nouvelle-Orléans avec la rapidité de l'éclair... Qu'est-ce ?...

— La goëlette *la Confiance* est à quai !...

— Pas possible !

— Mais si ; la charmante embarcation est au *warf*, vers la rue de Court-House.

— Allons voir ! Elle bat pavillon français.

— Voyez-vous cela ? Elle ne peut pas arborer le drapeau des États de l'Union ?

— C'est comme cela ; et de plus elle porte des fleurs à tous les mâts !

— Et Minecawa?

— Et Toby Hall?

— Et le commandant?

— M. Segris? Il est à bord... Tiens! le voilà sur la dunette... Il se frotte les mains, il a l'air content...

— Ils ont peut-être réussi! Ça a tant de chance, ces Français!

— A qui le dis-tu?

— De braves Américains comme nous, ça n'aurait pas un bonheur si insolent.

Le lendemain, c'était jour de séance à la *North American Geographical Society*. L'assistance était au grand complet, les figures se montraient anxieuses, personne ne faisait de questions, mais tout le monde était ému. Enfin le président prit place au fauteuil : on eût entendu voler une mouche.

— Messieurs, dit-il, vous n'êtes pas sans savoir que la goëlette *la Confiance*, partie sous la direction de M. Julien du Merry, notre collègue, à la découverte de l'Okeechobee, est à quai... Nous allons avoir des nouvelles de l'un de nos

champions, nous recevrons ses communications avec déférence ; mais je crois devoir vous engager, messieurs, en présence d'un *seul* témoignage, à attendre celui du second voyageur pour assurer notre opinion. Je suis heureux de saisir l'occasion qui se présente pour vous rassurer sur le sort de nos trois compatriotes : si notre adversaire — je ne crains pas de le nommer ainsi — a réussi, nos amis n'ont certainement pas moins de chances que lui...

— Hourra pour le champion américain !

— Hourra ! oui, messieurs, et au bonheur de bientôt serrer les mains de nostros amis ! Hourra pour le *Good Luck* !...

— Hourra ! *Baines for ever* !!!

— Messieurs, un messenger de M. Julien du Merry, M. Segris, le commandant de la goëlette *la Confiance*, demande la faveur d'être introduit devant vous et de vous remettre le rapport promis par le pionnier de l'Est vers l'Okeechobee...

— Qu'il entre !... Écoutez !...

Segris fut introduit. Sa bonne grosse figure respirait un air de gaieté intime, un peu gouailleuse et tellement marquée qu'un frisson par-

courut électriquement les rangs des Yankees assemblés sur les sièges. Il s'incline courtoisement, s'approche du président et, lui remettant un pli cacheté :

— Monsieur le président, ma mission est terminée. Cependant, comme j'ai assisté à une partie de l'expédition, je vais attendre, si vous le trouvez bon, que, lecture en étant faite, des questions me soient adressées, afin d'y répondre du mieux que je pourrai.

— Nous vous remercions d'avance, monsieur.

— La lettre ! la lettre !...

Le président brisa le cachet : un agenda s'échappa de l'enveloppe et tomba sur le bureau... le président le mit de côté machinalement, et, d'une voix émue, lut les lignes suivantes :

« M. Julien du Merril, membre résidant à la Nouvelle-Orléans, à M. le président de la *North American Geographical Society*... »

— Ah ! il est sauf ?...

— Il est sauf, monsieur le président.

— Et son adversaire ?

— Monsieur, je n'ai point à m'en occuper...

— Soit. Messieurs, je reprends.

— Écoutez ! écoutez !

« Monsieur le président,

« D'après les statuts de la Société, je dois rendre compte sommairement des événements du voyage de découverte entrepris par moi en Floride, autour du lac Okeechobee, ensuite des résolutions prises dans la séance du 7 août 187... Je le fais ici, me réservant de faire paraître une relation détaillée de cette entreprise dans les journaux français du monde entier.

« Parti, à bord de la goëlette *la Confiance*, de la Nouvelle-Orléans, j'ai dû aborder la Floride par l'est, puisque cette côte m'était dévolue.

« Itinéraire de Jacksonville à Picolata, Saint-Augustin, New-Smyrna, toujours remontant le Saint-John, traversant les lacs Dunns, George, Hillsboro ; là j'ai dû abandonner la goëlette et gagner, par les grandes cyprières, le fort Pierce ; puis, revenant dans ma vraie direction de l'est vers l'ouest, entrer dans les interminables forêts vierges pour gagner le cours du Kissimee qui,

parallèle au Saint-John, mais coulant en sens inverse, descend du lac Tohopékaliga.

« J'ai pu aborder le cours du Kissimee, un peu au sud du lac Istokpoga, pour, de là, descendre le fleuve jusqu'au fort Bassenger.

« Ma course, à partir de ce point, consistait à descendre le Kissimee du nord au sud jusqu'à son embouchure dans le lac Okeechobee, au cap de l'Orfraie. J'exécutai ce parcours au milieu de marais sans fin, dépassant les dernières habitations et les chantiers les plus avancés dans les immenses cyprières.

« A partir du cap de l'Orfraie, nous étions sur les eaux maudites du lac, but de notre course : poussant du nord et marchant vers l'est, pour revenir par l'ouest, nous avons exécuté le périple du lac, grâce aux secours désintéressés et chevaleresques du grand Oskéola...

— Il est mort depuis longtemps, fit la voix du vieux Waits...

— Silence !

« ... qui, loin d'être mort, conserve pour les Français l'amitié la plus sympathique et la plus dévouée...

— Hum! hum!

— Silence!

« ... et nous l'a prouvée en nous faisant traverser, sains et saufs, grâce à ses guerriers, les terribles Éverglades.

« En remontant du sud au nord, sur la rive ouest du lac, nous avons rencontré, dans un bouquet remarquable de grands cyprès isolés au bord de l'eau, dans les jungles de Palmettos, les cadavres de trois membres de la *Geographical Society* qui avaient essayé, par l'est, la conquête de l'Okeechobee. C'étaient ceux de MM. Baines, Halley et Maynard... Ces collègues avaient été tués par Chitti-Jolo (le *chien enragé*), l'un des chefs des Séminoles, qui ne font pas de quartier aux Américains... »

— Hourra! hourra! Malédiction!... Il faut aller éventrer ces démons! Vengeance!... A mort les bandits!...

Ce fut un tumulte de malédictions et d'imprécations formidables... Enfin le silence se rétablit un peu et le président put continuer :

« ... Ils sont morts en gentlemen. Je joins ici, monsieur le président, le journal de M. Saun-

derson Baines, commencé par lui et terminé par son compagnon M. Ralph Maynard. J'ai recueilli pieusement cette épave que les Séminoles avaient méprisée, parce qu'elle vous peut montrer quelles misères avaient assailli ces messieurs dans leur courte traversée du désert mouillé... Mon ami M. Segris a reçu les autres reliques trouvées sur ces messieurs, leur dépouille entière, qu'il vous remettra et que vous pourrez faire parvenir à leurs familles éplorées...»

— Ces objets sont à votre disposition, messieurs.

— Merci, monsieur. Ces restes de nos amis morts seront religieusement conservés par nous et par ceux à qui ils furent chers!... Messieurs, permettez à votre président une motion particulière; à quoi bon continuer la pénible lecture que nous poursuivons?... Nous sommes vaincus... le fait est évident... indéniable... Nous sommes vaincus... Eh bien! messieurs, acceptons notre défaite. N'est-il pas dans le génie de la race américaine de ne jamais désespérer? Nous prendrons une éclatante revanche dans une autre expédition... n'en doutons pas! *Go ahead!!*

— *United States for ever!*

— On ne trouve pas tous les jours, messieurs, un Okeechobee pour l'affronter... dit lentement Segris.

Le président, surpris, se tourna vers le visage triste du capitaine; celui-ci ajouta d'une voix grave :

— Une seule race, messieurs, était capable de mener à bonne fin cette terrible campagne contre les éléments et contre les hommes... c'était celle qui réunit en elle le sang de l'Espagne et le sang de la France!

Alors, tournant le dos lentement, il disparut au milieu d'un silence profond.

FIN DU TOUR DU LAC

TABLE DES MATIÈRES

I. Une séance de la <i>North-American Geographical Society</i> , section de la Nouvelle-Orléans .	1
II. Créole et Yankee.	8
III. Le Défi.	14
IV. Le Départ.	24
V. Saint-Augustin.	32
VI. Buena-Vista.	36
VII. Le Saint-John.	44
VIII. La Grande-Cyprière.	53
IX. Trois Yankees.	61
X. La Big-Prairie.	70
XI. Les Palmettos.	79
XII. Le Fort Bassenger.	87
XIII. Le Cap de l'Orfraie.	97
XIV. Le Village abandonné.	107
XV. La Crique de Van-Swearingen.	116
XVI. Le Saw-Grass.	126
XVII. L'Embuscade.	135
XVIII. Oskéola le Séminole.	141

XIX. Le Bouquet de cachimans.	155
XX. La Berge sableuse.	166
XXI. Le Travail de Chitti-Jolo.	174
XXII. Le Journal de Baines.	181
XXIII. La Poursuite.	187
XXIV. Le Bon Campement.	193
XXV. La Lettre.	201

FIN DE LA TABLE

